

11478-aa-5



11478-aa-5



11475.aa 5.

21-60

d





JEANNE D'ARC



R. Anquet de Voltaire (Tr. M.)
L A

P U C E L L E
D'ORLÉANS,

POÈME HÉROÏ-COMIQUE

E N

DIX-HUIT CHANTS.

Non vultus, non col or unus.



A L O N D R E S.

M. D C C. X C.



A V I S.

MONSIEUR DE VOLTAIRE

au lieu de remercier les premiers éditeurs de ce Poëme, des retranchemens qu'ils y avaient faits, s'est plaint dans sa lettre à l'Académie, des additions qu'ils n'y avaient pas aites. C'est ce qui nous a engagés à le publier tel qu'il est. Nous l'avons fidèlement imprimé, d'après une copie qu'il a lui-même donnée à un de ses amis, & chargée des corrections de sa main. Peut être enfin se taira-t-il : & certainement l'Académie, qui partage si tendrement sa peine, reconnaitra ici ce confrere illustre, dont les écrits toujours défavoués sont pleins de beautés & de defauts, de traits de vertu & d'impiété, d'ingénieuses & de froides plaifanteries. Il n'est point d'écrivain plus inégal : & moins il est semb'able

à lui-même , & plus il est lui, Nous ne conce-
vons point pourquoi Mr. DE VOLTAIRE
deshérite un enfant qu'il a été trente ans à
faire. Parmi nous autres Anglais , cela ne l'a
point déshonoré : nous entendons raillerie.

CHANT

CHANT PREMIER.

*Amours honnêtes de Charles VII^e & d'Agnès Sorel.
Siège d'Orléans par les Anglais. Apparition de
S. Denis.*

Vous m'ordonnez de célébrer des saints;
Ma voix est faible, & même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette Jeanne,
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle affermit de ses pucelles mains
Des fleurs de lys la tige gallicane,
Sauva son roi de la rage anglicane,
Et le fit oindre au maître-autel de Rheims.
Jeanne montra sous féminin visage,
Sous le corset & sous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux, le soir, pour mon usage,
Une beauté douce comme un mouton;
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion:
Vous le verrez, si lisez cet ouvrage.
Vous tremblerez de ses exploits nouveaux;
Et le plus grand de ses rares travaux
Fut de garder un an son pucelage.

O Chapelain, toi dont le violon
De discordante & gothique mémoire,
Sous un archet maudit par Apollon,

D'un ton si dur a raclé son histoire ;
Vieux Chapelain , pour l'honneur de ton art ;
Tu voudrais bien me prêter ton génie :
Je n'en veux point ; c'est pour la Motte-Houdart
Quand l'Iliade est par lui travestie ,
Ou pour quelqu'un de son Académie.

Le bon roi Charle , au printems de ses jours ,
Au tems de Pâque , en la cité de Tours ,
A certain bal (ce prince aimait la danse)
Avait trouvé , pour le bien de la France ,
Une beauté nommée Agnès Sorel.
Jamais l'amour ne forma rien de tel.
Imaginez de Flore la jeunesse ,
La taille & l'air de la nymphe des bois ,
Et de Vénus la grace enchanteresse ,
Et de l'Amour le séduisant minois ,
L'art d'Arachné , le doux chant des sirènes :
Elle avait tout ; elle aurait dans ses chaînes
Mis les héros , les sages & les rois.
La voir , l'aimer , sentir l'ardeur naissante
Des doux desirs en leur chaleur brûlante ,
Lorgner Agnès , soupirer & trembler ,
Perdre la voix en voulant lui parler ,
Presser ses mains d'une main caressante ,
Laisser briller sa flamme impatiente ,
Montrer son trouble , en causer à son tour ,

Lui plaie enfin , fut l'affaire d'un jour.
Princes & rois vont très-vîte en amour.
Agnès voulut , favante en l'art de plaie ,
Couvrir le tout des voiles du mystère ,
Voiles de gaze , & que les courtisans
Percent toujours de leurs yeux malfaisans.

Donc pour cacher comme on put cette affaire ,
Le roi choisit le conseiller Bonneau ,
Confident sûr , & très-bon Tourangeau :
Il eut l'emploi , qui certes n'est pas mince ,
Et qu'à la cour , où tout se peint en beau ,
Nous appellons être l'ami du prince ,
Mais qu'à la ville , & sur-tout en province ,
Les gens grossiers ont nommé maquereau.
Monsieur Bonneau , sur le bord de la Loire ,
Etait seigneur d'un fort joli château.
Agnès un soir s'y rendit en bateau
Et le roi Charle y vint à la nuit noire.
On y soupa ; Bonneau servit à boire ;
Tout fut sans faste , & non pas sans apprêts.
Festins des dieux , vous n'êtes rien auprès !
Nos deux amans , pleins de trouble & de joie ,
Ivres d'amour , à leurs désirs en proie ,
Se renvoyaient des regards enchanteurs ,
De leurs plaisirs brûlans avant-coureurs.
Les doux propos , libres , sans indécence ,

Aiguillonnaient leur vive impatience.
Le prince en feu des yeux la dévorait ;
Contes d'amour d'un air tendre il faisait,
Et du genou le genou lui ferrait.

Le souper fait, on eut une musique,
Italienne, en genre chromatique ;
On y mêla trois différentes voix
Aux violons, aux flûtes, aux haut-bois.
Elles chantaient l'allégorique histoire
De cent héros qu'Amour avait domptés,
Et qui pour plaire à de jeunes beautés,
Avaient quitté les fureurs de la gloire.
Dans un réduit cette musique était,
Près de la chambre où le bon roi soupait.
La belle Agnès, discrète & retenue,
Entendait tout, & d'aucuns n'était vue.

Déjà la lune est au haut de son cours :
Voilà minuit ; c'est l'heure des amours.
Dans une alcove artistement dorée,
Point trop obscure & point trop éclairée,
Entre deux draps que la Frise a tissus,
D'Agnès Sorel les appas sont reçus.
Près de l'alcove une porte est ouverte,
Que dame Alix, suivante très-experte,
En s'en allant oublia de fermer.
O vous, amans, vous qui savez aimer,

Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont pétillait notre bon roi de France !
Sur ses cheveux , en tresse retenus ,
Parfums exquis sont déjà répandus.
Il vient, il entre au lit de sa maîtresse ;
Moment divin , de joie & de tendresse !
Le cœur leur bat ; l'amour & la pudeur
Au front d'Agnès font monter la rougeur.
La pudeur passe & l'amour seul demeure.
Son tendre amant l'embrasse tout-à-l'heure.
Ses yeux ardens , éblouis , enchantés ,
Avidement parcourent ses beautés ;
Qui n'en serait en effet idolâtre ?
Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre ,
Sont deux tetons séparés , faits au tour ,
Allans , venans arrondis par l'Amour ,
Leur boutonnet a la couleur des roses.
Teton charmant , qui jamais ne repose ,
Vous invitiez les mains à vous presser ,
L'œil à vous voir , la bouche à vous sucer.
Pour mes lecteurs , tout plein de complaisance ,
J'allais montrer à leurs yeux ébaudis
De ce beau corps les contours arrondis ;
Mais la vertu qu'on nomme bienséance ,
Vient arrêter mes pinceaux trop hardis.
Tout est beauté , tout est charme dans elle.

La volupté dont Agnès a sa part ,
Lui donne encor une grace nouvelle ;
Elle l'anime ; amour est un grand fard ,
Et le plaisir embellit toute belle.

Trois mois entiers nos deux jeunes amans
Furent livrés à ces ravissemens.

Du lit d'amour ils vont droit à la table.

Un déjeuner, restaurant délectable,

Rend à leurs sens leur première vigueur ;

Puis pour la chasse épris de même ardeur ,

Ils vont tous deux sur des chevaux d'Espagne ,

Suivre cent chiens japons dans la campagne.

A leur retour on les conduit aux bains.

Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie ,

Qui font la peau douce, fraîche & polie ,

Sont prodigués sur eux à pleines mains.

Le dîner vient ; la délicate chère ,

L'oiseau du Phase, & le coq de bruyère ,

De vingt ragoûts l'apprêt délicieux ,

Charment le nez, le palais & les yeux ,

Du vin d'Aï la mousse pétillante ,

Et du Tokai la liqueur jaunissante ,

En chatouillant les fibres des cerveaux ,

Y porte un feu qui s'exhale en bons mots.

Le dîner fait, on digère, on raisonne ,

On conte, on rit, on médit du prochain ,

CHANT PREMIER.

On fait brailler des vers à Maître Alain,
On fait venir des docteurs de Sorbonne,
Des perroquets, un singe, un arlequin.
Le soleil baisse ; une troupe choisie
Avec le roi court à la comédie ;
Et sur la fin de ce fortuné jour,
Le couple heureux s'enivre encor d'amour.

Plongés tous deux dans l'excès des délices,
Ils paraissent en goûter les prémices.
Toujours heureux, & toujours plus ardens,
Point de soupçons, encor moins de querelles,
Nulle langueur ; & l'Amour & le Temps
Auprès d'Agnès ont oublié leurs aîles.
Charles souvent disoit entre ses bras,
En lui donnant des baisers tout de flamme :
Ma chère Agnès, idole de mon ame,
Le monde entier ne vaut point vos appas.
Vaincre & régner, n'est rien qu'une folie.
Mon parlement me bannit aujourd'hui ;
Au fier Anglais la France est asservie.
Ah ! qu'il soit roi, mais qu'il me porte envie :
J'ai votre cœur, je suis plus roi que lui.
Un tel discours n'est pas trop héroïque ;
Mais un héros, quand il tient dans un lit
Maîtresse honnête, & que l'amour le pique,
Peut s'oublier, & ne fait ce qu'il dit,

Comme il menait cette joyeuse vie,
Tel qu'un abbé dans sa grasse abbaye,
Le prince Anglais, toujours plein de furie,
Toujours aux champs, toujours armé, botté,
Le pot en tête, & la dague au côté,
Lance en arrêt, abaissant la visière,
Foulait aux pieds la France prisonnière.
Il marche, il vole, il renverse en son cours
Les murs épais, les menaçantes tours,
Répand le sang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux soldats & la mère & la fille,
Fait violer des couvens de nonnains,
Boit le muscat des pères bernardins,
Frappe en écus l'or qui couvre les saints :
Et sans respect pour *Jésus* ni *Marie*,
De mainte église il fait mainte écurie :
Ainsi qu'on voit dans une bergerie,
Des loups sanglans de carnage altérés,
Et sous leurs dents les troupeaux déchirés,
Tandis qu'au loin couché dans la prairie
Colin s'endort sur le sein d'Egérie,
Et que son chien près d'eux est occupé
A se saisir des restes du soupé.
Or, du plus haut du brillant Apogée,
Séjour des saints, & trop loin de nos yeux,
Le bon Denis, prêcheur de nos aïeux,

Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglais l'a plongée,
Paris aux fers, & le roi très-chrétien
Baissant Agnès, & ne songeant à rien.
Ce bon Denis est patron de la France,
Ainsi que Mars fut le saint des Romains,
Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire différence ;
Un saint vaut mieux que tous les dieux payens.

Ah ! par mon chef, dit-il, il n'est pas juste
De voir ainsi tomber l'empire auguste,
Où de la foi j'ai planté l'étendard :
Trône des lys, tu cours trop de hazard ;
Sang des Valois, je ressens tes misères.
Ne souffrons pas que les superbes frères
De Henri cinq, sans droit & sans raison,
Chassent ainsi le fils de la maison.
J'ai, quoique saint, & Dieu me le pardonne,
Aversion pour la race Bretonne ;
Car, si j'en crois le livre des destins,
Un jour ces gens ra sonneurs & mutins,
Se gaufferont des saintes décrétales,
Déchireront les romaines annales,
Et tous les ans le pape brûleront.
Vengeons de loin ce sacrilège affront ;
Mes chers Français seront tous catholiques ;

Ces fiers Anglais seront tous hérétiques;
Frappons, chassons ces dogues Britanniques;
Punissons-les par quelque nouveau tour,
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.

Des Gallicans ainsi parlait l'apôtre,
De maudissons lardant sa patenôtre :
Et cependant que tout seul il parlait,
Dans Orléans un conseil se tenait.
Par les Anglais cette ville bloquée,
Au roi de France allait être extorquée.
Quelques seigneurs & quelques conseillers,
Les uns pédans & les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur misère,
Pour leur refrain disaient : Que faut-il faire ?
Poton, la Hire, & le brave Dunois,
S'écriaient tous en se mordant les doigts :
» Allons, amis, mourons pour la patrie,
» Mais aux Anglais vendons cher notre vie.
Le Richemont criait tout haut : Par Dieu,
» Dans Orléans il faut mettre le feu ;
» Et que l'Anglais qui pense ici nous prendre,
» N'ait rien de nous que fumée & que cendre.
Pour la Trimouille, il disait : » Attendons
» Jusqu'à demain, & beau jeu nous verrons.
Le président Louvet, grand personnage,
Au maintien grave, & qu'on eût pris pour sage,

CHANT PREMIER.

11

Dit : » Je voudrais que préalablement
 » Nous fissions rendre arrêt du parlement
 » Contre l'Anglais, & qu'en ce cas énorme
 » Sur toute chose on procédât en forme.
 Sur cette affaire ils parlaient tous fort bien,
 Ils disaient d'or, & ne concluaient rien.

Comme ils parlaient, on vit par la fenêtre
 Je ne fais quoi dans les airs apparaître.
 Un beau fantôme au visage vermeil
 Sur un rayon détaché du soleil,
 Des cieux ouverts fend la voûte profonde.
 Odeur de saint se sentait à la ronde.
 Le bon Denis dessus son chef avait
 A deux pendans une mître pointue
 D'or & d'argent, sur le sommet fendue.
 Sa dalmatique au gré des vents flottait,
 Son front brillait d'une sainte auréole,
 Son cou penché laissait voir son étoile,
 Sa main portait ce bâton pastoral
 Qui fut jadis *lituus augural*.

A cet objet qu'on discernait fort mal,
 Voilà d'abord monsieur de la Trimouille,
 Paillard dévot, qui prie & s'agenouille.
 Le Richemont qui porte un cœur de fer,
 Blasphémateur, jureur impitoyable,
 Haussant la voix, dit que c'était le diable

Qui leur venait du fin fond de l'enfer ;
Que ce serait chose très-agréable ,
Si l'on pouvait parler à Lucifer.
Maître Louvet s'en courut au plus vite
Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.
Poton , la Hire & Dunois ébahis
Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
Tous les valets sont couchés sur le ventre.
L'objet approche , & le saint fantôme entre ,
Tout doucement porté sur son rayon ,
Puis donne à tous sa bénédiction.
Soudain chacun se signe & se prosterne.

Il les relève avec un air paterne ;
Puis il leur dit : « Ne faut vous effrayer ,
» Je suis Denis , & saint de mon métier.
» J'aime la Gaule & l'ai cathéchisée ,
» Et ma bonne ame est très scandalisée
» De voir Charlot , mon filleul tant aimé ,
» Dont le pays en cendre est consumé ,
» Et qui s'amuse , au lieu de le défendre ,
» A deux tetons qu'il ne cesse de prendre.
» J'ai résolu d'assister aujourd'hui
» Les bons Français qui combattent pour lui.
» Je veux finir leur peine & leur misère.
» Tout mal , dit-ton , guérit par son contraire.
» Or si Charlot veut , pour une catin ,

» Per-

» Perdre la France & l'honneur avec elle,
» J'ai résolu, pour changer son destin,
» De me servir des mains d'une Pucelle.
» Vous, si d'enhaut vous desirez les biens,
» Si vos cœurs sont & Français & Chrétiens,
» Si vous aimez le roi, l'état, l'église,
» Assistez-moi dans ma sainte entreprise;
» Montrez le nid où convient de chercher
» Le vrai Phénix que je veux dénicher.

A tant se tut le vénérable fire.

Quand il eut fait, chacun se prit à rire.
Le Richemont, né plaissant & moqueur,
Lui dit : Ma foi, mon cher prédicateur,
Monsieur le saint, ce n'était pas la peine
D'abandonner le céleste domaine
Pour demander à ce peuple méchant
Ce beau joyau que vous estimez tant,
Quand il s'agit de sauver une ville,
Un pucelage est assez inutile.
Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays ?
Vous en avez tant dans le Paradis !
Rome & Lorette ont cent fois moins de cierges
Que chez les saints il n'est là-haut de vierges.
Chez les Français, hélas ! il n'en est plus.
Tous nos moûtiers sont à sec là-dessus.
Nos francs-archers, nos officiers, nos princes

Ont dès long-tems dégarni les provinces.
Ils ont tous fait , en dépit de vos saints ,
Plus de bâtards encor que d'orphelins.
Monsieur Denis , pour finir nos querelles ,
Cherchez ailleurs , s'il vous plait , des pucelles.

Le saint rougit de ce discours brutal ,
Puis aussi-tôt il remonte à cheval.
Sur son rayon sans dire une parole ,
Pique des deux , & par les airs s'envole ,
Pour déterrer , s'il se peut , ce bijou ,
Qu'on tient si rare & dont il semble fou.
Laiſſons le aller ; & tandis qu'il se perche
Sur l'un des traits qui vont porter le jour ,
Ami lecteur , puissiez-vous en amour
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche !

CHANT SECOND.

*Jeanne armée par S. Denis , va trouver Charles VII
à Tours : ce qu'elle fit en chemin.*

HEUREUX cent fois qui trouve un pucelage !
C'est un grand bien ; mais de toucher un cœur
Est à mon sens un plus cher avantage.
Se voir aimé , c'est-là le vrai bonheur.
Qu'importe , hélas ! d'arracher une fleur ?
C'est à l'amour à nous cueillir la rose.
Mes chers amis , ayons tous cet honneur :
Ainsi soit-il. Mais parlons d'autre chose.

Vers les confins du pays Champenois ,
Où cent poteaux marqués de trois merlettes ,
Disaient aux gens : *En Lorraine vous êtes* ,
Est un vieux bourg peu fameux autrefois ;
Mais il mérite un grand nom dans l'histoire ;
Car de lui vient le salut & la gloire
Des fleurs de lys & du peuple Gaulois.
De Domremi chantons tous le village ;
Faisons passer son beau nom d'âge en âge.
O Domremy ! tes pauvres environs

N'ont ni muscats, ni pêches, ni citrons,
Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne;
Mais c'est à toi que la France doit Jeanne.
Jeanne y nâquit : certain curé du lieu,
Faisant par-tout des serviteurs à Dieu,
Ardent aulit, à table, à la prière,
Moine autrefois, de Jeanne fut le père.
Une robuste & grasse chambrière
Fut l'heureux moule où ce pasteur jeta
Cette beauté, qui les Anglais dompta.
Vers les seize ans, en une hôtellerie
On l'engagea pour servir l'écurie,
A Vaucouleurs : & déjà de son nom
La renommée emplissait le canton.
Son air est fier, assuré, mais honnête;
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête;
Trente-deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de sa bouche vermeille,
Qui semble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée, & vive en sa couleur,
Appétissante & fraîche par merveille :
Ses tetons bruns, mais fermes comme un roc,
Tendent la robe, & le casque, & le froc :
Elle est active, adroite, vigoureuse;
Et d'une main potelée & nerveuse

Soutient fardeaux , verse cent brocs de vin ,
Sert le bourgeois , le noble , le robin :
Chemin faisant , vingt soufflets distribue
Aux étourdis dont l'indiscrete main
Va tâtonnant sa cuisse ou gorge nue ;
Travaille & rit du soir jusqu'au matin ,
Conduit chevaux , les panse , abreuve , étrille ,
Et les pressant de sa cuisse gentille ,
Les monte à cru comme un soldat romain.

O profondeur ! ô divine sagesse !
Que tu confonds l'orgueilleuse faiblesse
De tous ces grands si petits à tes yeux ?
Que les petits sont grands quand tu le veux !
Ton serviteur Denis le bienheureux
N'alla roder aux palais des princesses ,
N'alla chez vous , mesdames les duchesses ;
Denis courut , amis , qui le croirait ?
Chercher l'honneur , où ? dans un cabaret.

Il était tems que l'apôtre de France
Envers sa Jeanne usât de diligence.
Le bien public était en grand hazard.
De Satanas la malice est connue :
Et si le saint fût arrivé plus tard
D'un seul moment , la France était perdue.
Un Cordelier nommé Roch Griseboudon ,

Avec Chandos arrivé d'Albion,
Était alors dans cette hôtellerie :
Il aimait Jeanne autant que sa patrie.
C'était l'honneur de la penaillerie ,
De tous côtés allant en mission ,
Prédicateur , confesseur , espion ,
De plus , grand clerc en la forcellerie ,
Savant dans l'art en Egypte sacré ,
Dans ce grand art cultivé chez les Mages ,
Chez les Hébreux , chez les antiques sages ,
De nos savans dans nos jours ignoré ,
Jours malheureux ! tout est dégénéré.

En feuilletant ses livres de cabale ,
Il vit qu'aux siens Jeanne serait fatale ,
Qu'elle portait dessous son court jupon
Tout le destin d'Angleterre & de France.
Encouragé par la noble assistance
De son génie , il jura son cordon ,
Qu'il saisirait ce beau palladion.
J'aurai , dit-il , Jeanne dans ma puissance.
Je suis Anglais ; je dois faire le bien
De mon pays , mais encore plus le mien.

Au même tems , un ignorant , un rustre ,
Lui disputait cette conquête illustre :
Cet ignorant valait un cordelier ;

Car vous saurez qu'il était muletier ;
Le jour , la nuit , offrant sans fin , sans terme ,
Son lourd service & l'amour le plus ferme.
L'occasion , la douce égalité ,
Faisaient pencher Jeanne de son côté :
Mais sa pudeur triomphait de la flamme ,
Qui par les yeux se glissait dans son ame.
Roch Grisbourdon vit sa naissante ardeur :
Mieux qu'elle encore il lisait dans son cœur.
Il vint trouver son rival si terrible ;
Puis il lui tint ce discours très-plausible :
Puissant héros , qui passez au besoin
Tous les sujets soumis à votre soin ,
Je fais combien Jeannette vous est chere ;
Je l'aime aussi d'une amour non légère.
Elle a mon cœur , comme elle a tous vos vœux ,
Rivaux ardents , nous nous craignons tous deux :
En bons amis , accordons-nous pour elle ;
Amans unis , & rivaux sans querelle ,
Tâtons tous deux de ce morceau friand ,
Qu'on pourrait perdre en se le disputant.
Conduisez-moi vers le lit de la belle ,
J'évoquerai le démon du dormir ,
Ses doux pavots vont soudain l'assoupir ,
Et tour-à-tour nous veillerons pour elle.

Incontinent le mage en capuchon
Prend son grimoire , évoque le démon ,
Qui de Morphée eut autre fois le nom.
Ce pésant diable est maintenant en France.
Avec messieurs il ronfle à l'audience.
Dans le parterre il vient bâiller le soir.

Aux cris du moine il monte en son char noir ,
Par deux hiboux traîné dans la nuit sombre.
Dans l'air il glisse , & doucement fend l'ombre.
Les yeux fermés , il arrive en bâillant ,
Se met sur Jeanne , & tâtonne & s'étend ;
Et secouant son pavot narcotique ,
Lui souffle au sein vapeur soporifique.
Tel on nous dit que le moine Girard ,
En confessant la gentille Cadière ,
Insinuait de son souffle paillard
De diablotaux une ample fourmillière.

Nos deux galans , pendant ce doux sommeil ,
Aiguillonnés du démon du réveil ,
Ont de Jeannette ôté la couverture.
Déjà trois dez roulant sur son beau sein ,
Vont décider au jeu de saint Guilain ,
Lequel des deux doit tenter l'aventure.
Le moine gagne ; un forcier est heureux :
Le Grisbourdon se saisit des enjeux ;

Embrasse Jeanne. . . . Oh foudaine merveille !

Denis arrive , & Jeanne se réveille.

O Dieu ! qu'un saint fait trembler tout pécheur !

Nos deux rivaux se renversent de peur.

Chacun d'eux fuit, emportant dans le cœur ,

Avec la crainte un desir de mal faire.

Vous avez vu , sans doute , un Commissaire

Cherchant de nuit un couvent de Vénus ;

Un jeune effaim de tendrons demi-nus

Saute du lit, s'esquive, se dérobe

Aux yeux hagards du noir pédant en robe.

Ainsi fuyaient nos paillards confondus.

Denis s'avance , & reconforte Jeanne

Tremblante encor de l'attentat profane.

Puis il lui dit : » Vase d'élection ,

» Le Dieu des rois , par tes mains innocentes ,

» Veut des Français venger l'oppression ,

» Et renvoyer dans les champs d'Albion

» Des fiers Anglais les cohortes sanglantes.

» Dieu fait changer , d'un souffle tout-puissant ,

» Le roseau faible en cèdre du Liban ,

» Sécher les mers , abaisser les collines ,

» Du monde entier réparer les ruines.

» Devant tes pas la foudre grondera ,

» Autour de toi la terreur volera ,

- » Et tu verras l'ange de la victoire
» Ouvrir pour toi les sentiers de la gloire.
» Suis moi , renonce à tes humbles travaux ;
» Charle est un Jean , & Jeanne est un héros.

A ce discours flatteur & pathétique ,
Et qui n'est point en style académique ,
Jeanne étonnée , ouvrant un large bec ,
Dit à part soi : Mais me parle-t-on grec ?
Dans le moment un rayon de la grace
Dans son esprit porte un jour efficace.
Jeanne sentit dans le fond de son cœur
Tous les élans d'une sublime ardeur.
Non , ce n'est plus Jeanne la chambrière ,
C'est un César , c'est une ame guerrière.
Tel un bourgeois humble , simple , grossier ,
Qu'un vieux richard a fait son héritier ,
En un palais fait changer sa chaumière :
Son air honteux devient démarche fière ;
Les grands surpris admirent sa hauteur .
Et les petits l'appellent Monseigneur.

Telle plutôt cette heureuse grisette
Que la nature ainsi que l'art forma
Pour le b ou bien pour l'opéra ,
Qu'une maman avisée & discrète
Au noble lit d'un fermier éleva ,

Et que l'Amour, d'une main plus adroite ,
Sous un monarque entre deux draps plaça.
Sa vive allure est un vrai port de reine ,
Ses yeux fripons s'arment de majesté ,
Sa voix a pris le ton de souveraine ,
Et sur son rang son esprit s'est monté.

Or pour hâter leur auguste entreprise ,
Jeanne & Denis s'en vont droit à l'église.
Lors apparut dessus le maître autel ,
(Fille de Jean , quelle fut ta surprise !)
Un beau harnois tout frais venu du ciel ,
Des arsenaux du terrible empiree ;
En cet instant , par l'archange Michel ,
La noble armure avait été tirée :
On y voyait l'armet de Débora ;
Ce clou pointu , funeste à Sizara ;
Le caillou rond dont un berger fidèle
De Goliath entama la cervelle ;
Cette mâchoire avec quoi combattit
Le fier Samson , qui ses cordes rompit ,
Lorsqu'il se vit vendu par sa donzelle ;
Ces pots brillans dont Gédéon défit
De Madian la cohue infidelle ;
Le coutelas de la belle Judith ,
Cette beauté si faiblement perfide ,

Qui, pour le ciel, putain & homicide,
Osa tuer son amant dans son lit;
Et de relâis ce sacré cimenterre
Dont le sauveur voulut que s'armât Pierre
Pour lui donner un oreille à guérir.
A ces objets, Jeanne est émerveillée,
De cette armure est bientôt habillée;
Elle vous prend & casque & corselet,
Brassards, cuissards, baudriers, gantelet,
Lance, clou, dague, épieu, caillou, mâchoire,
Marche, s'essaie & brûle pour la gloire.

Toute héroïne a besoin d'un courfier,
Jeanne en demande au triste muletier:
Mais aussi-tôt un âne se présente,
Au beau poil gris, à la voix éclatante,
Bien étrillé, sellé, bridé, ferré,
Portant arçons, avec chanfrein doré,
Caracolant, du pied frappant la terre,
Comme un courfier de Thrace ou d'Angleterre.

Ce beau grifon deux ailes possédait
Sur son échine, & souvent s'en servait.
Ainsi Pégase, au haut des deux collines,
Portait souvent neuf pucelles divines;
Et l'Hippogriffe à la lune volant,
Portait Astolphe au pays de saint Jean.

Tu

Tu veux , lecteur , savoir qu'étoit cet âne ,
Qui vint d'abord offrir sa croupe à Jeanne ,
Tu le sauras , mais dans quelque autre chant :
En attendant , crois-moi , tremble , revère
Cet âne heureux : il n'est pas sans mystère.

Sur son grison Jeanne a déjà sauté ;
Sur son rayon Denis est remonté :
Tous deux s'en vont vers les rives de Loire ,
Porter au Roi l'espoir de la victoire.
L'âne , tantôt trotte d'un pied léger ,
Tantôt s'élève & fend les champs de l'air.
Le Cordelier toujours plein de luxure ,
Un peu remis de sa triste aventure ,
Usant enfin de ses droits de forcier ,
Change en mulet le pauvre mulétier ,
Monte dessus , chevauche , pique & jure ,
Qu'il suivra Jeanne au bout de la nature.
Le mulétier en son mulet caché ,
Bât sur le dos , croit gagner au marché ;
Et du vilain , l'ame terrestre & crasse ,
A peine voit qu'elle a changé de place.

Jeanne & le saint s'en allaient donc vers Tours ,
Chercher ce roi plongé dans les amours.
Près d'Orléans , comme ensemble ils passèrent ,
L'ost des Anglais ensemble ils traversèrent.

Ces fiers Bretons , ayant bu tristement ,
Cuvaient leur vin , dormaient profondément.
Tout était ivre , & goujats & vedettes :
On n'entendait ni tambours , ni trompettes ;
L'un dans sa tente était couché tout nu ,
L'autre ronflait près d'un page étendu.

Alors Denis , d'une voix paternelle ,
Tint ces propos tout bas à la Pucelle :
Fille de bien , tu sauras que Nisus
Étant un soir aux tentes de Turnus ,
Bien secondé de son cher Euriale ,
Rendit la nuit aux Rutulois fatale.
Le même advint au quartier de Rhésus ;
Quand la valeur du preux fils de Tydée ,
Par la nuit noire & par Ulyffe aidée ,
Sut envoyer , sans danger , sans effort ,
Tant de Troyens du sommeil à la mort.
Tu peux jouir de semblable victoire.
Parle , dis-moi , veux-tu de cette gloire ?
Jeanne lui dit : Je n'ai point lu l'histoire ;
Mais je ferais d'un courage bien bas ,
De tuer gens qui ne combattent pas.
Disant ces mots elle avise une tente
Que les rayons de la lune brillante
Faisaient paraître à ses yeux éblouis ,

Tente d'un chef, ou d'un jeune marquis :
Cent gros flacons remplis d'un vin exquis,
Sont tout auprès. Jeanne avec assurance
D'un grand pâté prend les vastes débris,
Et boit six coups avec monsieur Denis
A la santé de son bon roi de France.

La tente était celle de Jean Chandos,
Fameux guerrier qui dormait sur le dos.
Jeanne saisit sa redoutable épée,
Et sa culotte en velours découpée.
Ainsi jadis, David aimé de Dieu,
Ayant trouvé Saül en certain lieu,
Et lui pouvant ôter très-bien la vie,
De sa chemise il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les potentats
Ce qu'il put faire, & ce qu'il ne fit pas.
Près de Chandos était un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour son âge,
Lequel montrait deux globes faits au tour,
Qu'on aurait pris pour ceux du tendre Amour.
Non loin du page était une écritoire
Dont se servait le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il faisait,
Pour la beauté qui son cœur séduisait.
Jeanne prend l'encre, & sa main lui dessine

Trois fleurs-de-lys, juste dessous l'échine ;
Préface heureux du bonheur des Gaulois ,
Et monument de l'amour de ses rois.
Le bon Denis voyait, se pâmant d'aise ,
Les lys français sur une fesse anglaise.

Qui fut penaud le lendemain matin ?
Ce fut Chandos, ayant cuvé son vin ;
Car séveillant, il vit sur ce beau page
Les fleurs-de-lys. Plein d'une juste rage ,
Il crie alerte, il croit qu'on le trahit ;
A son épée il court auprès du lit ;
Il cherche en vain, l'épée est disparue ;
Point de culotte ; il se frotte la vue ,
Il gronde, il crie, & pense fermement
Que le grand diable est entré dans le camp.

Ah ! qu'un rayon de soleil & qu'un âne ,
Cet âne ailé qui sur son dos a Jeanne ,
Du monde entier feraient bientôt le tour !
Jeanne & Denis arrivent à la cour.
Le doux prélat fait par expérience
Qu'on est railleur à cette cour de France.
Ils se souvient des propos insolens
Que Richemont lui tint dans Orléans ,
Et ne veut plus à pareille aventure
D'un saint évêque exposer la figure.

Pour son honneur , il prit un nouveau tour ;
Il s'affubla de la triste encolure
Du bon Roger seigneur de Baudricour ,
Preux chevalier , & ferme catholique ,
Hardi parleur , loyal & véridique
Malgré cela pas trop mal à la cour.

» Eh , jour de Dieu , dit-il , parlant au prince ,
» Vous languissez au fond d'une province ,
» Esclave roi , par l'amour enchaîné !
» Quoi ! votre bras indignement repose !
» Ce front royal , ce front n'est couronné
» Que de tiffus , & de mirthe & de rose !
» Et vous laissez vos cruels ennemis
» Rois dans la France & sur le trône assis !
» Allez mourir , ou faites la conquête
» De vos états ravis par ces mutins :
» Le diadème est fait pour votre tête ,
» Et les lauriers n'attendent que vos mains.
» Dieu dont l'esprit allume mon courage
» Dieu dont ma voix annonce le langage ,
» De sa faveur est prêt à vous couvrir.
» Osez le croire , osez vous secourir :
» Suivez du moins cette auguste amazone ,
» C'est votre appui , c'est le soutien du trône ,
» C'est par son bras que le maître des rois

» Veut rétablir nos autels & nos loix.
» Jeanne avec vous chassera la famille
» De cet Anglais si terrible & si fort : |
» Devenez homme ; & si c'est votre sort
» D'être à jamais mené par une fille ,
» Fuyez au moins celle qui vous perdit ,
» Qui dans ses bras votre cœur amollit ,
» Et digne enfin de ce secours étrange ,
» Suivez les pas de celle qui vous venge »

Un roi de France a toujours dans le cœur ,
Malgré le vice un très-grand fond d'honneur.
Vous l'avez vu dernièrement mes freres ,
Lorsque Louis , se déroband des bras
De la beauté qu'exorcisait Linieres ,
Aux bords du Rhin , du fond des pays-bas ,
Vint cogner Charle , & braver le trépas.
Du vieux soldat le discours pathétique
Frappa le prince , amant des blonds appas ,
Et dissipa son sommeil léthargique ,
Ainsi qu'un ange un jour du haut des airs
De sa trompette ébranlant l'univers ,
Rouvrant la tombe , animant la poussière ,
Rappellera les morts à la lumière :
Charle éveillé , Charle bouillant d'ardeur ,
Ne lui répond qu'en s'écriant aux armes.

Les seuls combats à ses yeux ont des charmes,
Il prend sa pique, il brûle de fureur.

Bientôt après la première chaleur
De ces transports où son ame est en proie,
Il voulut voir si celle qu'on envoie
Vient de la part du diable ou du seigneur,
Ce qu'il doit croire, & si ce grand prodige
Est en effet ou miracle ou prestige.

Donc se tournant vers la fière beauté,
Le roi lui dit d'un ton de majesté,
Qui confondrait toute autre fille qu'elle :
Jeanne écoutez : Jeanne, êtes-vous pucelle ?
Jeanne lui dit : O grand sire, ordonnez
Que médecins, lunettes sur le nez,
Matrones, clercs, pédans, apothicaires,
Viennent sonder ces féminins mystères ;
Et si quelqu'un se connaît à cela,
Qu'il trouffe Jeanne, & qu'il regarde là.
A sa réponse & sage & mesurée,
Le roi vit bien qu'elle était inspirée.

Oh bien, dit-il, si vous en savez tant,
Fille de bien, dites-moi dans l'instant,
Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle ;
Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.
Le roi surpris soudain s'agenouilla,

Cria tout haut miracle , & se signa.
Incontinent la cohorte fourrée ,
Bonnet en tête , Hippocrate à la main ,
Vient observer le pur & noble fein
De la guerrière entre leurs mains livrée :
On la met nue , & monsieur le doyen ,
Ayant le tout considéré très-bien ,
Dessus , dessous , expédie à la belle
En parchemin un brevet de pucelle.

L'esprit tout fier de ce brevet sacré ,
Jeanne soudain d'un pas délibéré
Retourne au roi , devant lui s'agenouille ,
Et déployant la superbe dépouille
Que sur l'Anglais elle a pris en passant ,
Permits dit-elle , ô mon maître puissant !
Que sous tes loix la main de ta servante
Ose venger la France gémissante.
Je remplirai les oracles divins :
J'ose à tes yeux jurer par mon courage ,
Par cette épée , & par mon pucelage ,
Que tu seras huilé bientôt à Rheims.
Tu chasseras les anglaises cohortes ,
Qui d'Orléans environnent les portes.
Viens accomplir tes augustes destins ,
Viens , & , de Tours abandonnant la rive ,

Dès ce moment souffre que je te suive.

Les Courtisans autour d'elle pressés,

Les yeux au ciel & vers Jeanne adressés,

Battent des mains, l'admirent, la secondent.

Cent cris de joie à son discours répondent.

Dans cette foule il n'est pas de guerrier

Qui ne voulût lui servir d'écuyer,

Porter sa lance, & lui donner sa vie :

Il n'en est point qui ne soit possédé

Et de la gloire & de la noble envie

De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.

Prêt à partir chaque officier s'empresse :

L'un prend congé de sa vieille maîtresse,

L'un sans argent, va droit à l'usurier,

L'autre à son hôte, & compte sans payer.

Denis a fait déployer l'oriflamme.

A cet aspect le roi Charles s'enflamme

D'un noble espoir à sa valeur égal.

Cet étendard aux ennemis fatal,

Cette héroïne, & cet âne aux deux ailes,

Tout lui promet des palmes immortelles.

Denis voulut, en partant de ces lieux,

Aux deux amans épargner les adieux.

On eût versé des larmes trop amères,

On eût perdu des heures toujours chères.

Agnès dormait quoiqu'il fût un peu tard :
Elle était loin de craindre un tel départ.
Un songe heureux dont les erreurs la frappent ,
Lui retraçait des plaisirs qui s'échappent.
Elle croyait tenir entre ses bras
Le cher amant dont elle est souveraine ;
Songe flatteur , tu trompais ses appas :
Son amant fuit , & saint Denis l'entraîne.
Tel dans Paris un médecin prudent
Force au régime un malade gourmand ,
A l'appétit se montre inexorable ,
Et sans pitié le fait sortir de table.

CHANT TROISIEME.

Description du palais de la sottise. Agnès se revêt de l'armure pour aller trouver son amant : elle est prise par les Anglais , & sa pudeur souffre beaucoup.

C E n'est le tout d'avoir un grand courage ,
 Un coup-d'œil ferme au milieu des combats ,
 D'être tranquille à l'aspect du carnage ,
 Et de conduire un monde de soldats ;
 Car tout cela se voit en tous climats ,
 Et tour-à-tour ils ont cet avantage.
 Qui me dira si nos ardens Français
 Dans ce grand art , l'art affreux de la guerre ,
 Sont plus savans que l'intrépide Anglais ?
 Si le Germain l'emporte sur l'Ibère ?
 Tous ont vaincu , tous ont été défaits.
 Le grand Condé fut battu par Turenne ,
 Créqui vaincu fut ensuite vainqueur.
 L'heureux Villars , fanfaron plein de cœur ,
 Gagna le quitte ou double avec Eugène.
 De Stanislas le vertueux support ,
 Ce roi soldat , dom Quichotte du Nord

Dont la valeur a paru plus qu'humaine ,
N'a-t-il pas vu dans le fond de l'Ukraine ,
A Pultava tous ses lauriers flétris ,
Par un rival , objet de ses mépris ?
Pour éblouir & duper le vulgaire ,
Un sûr moyen ferait à mon avis ,
De s'établir un divin caractère ;
Avec cela tout est humble & soumis.
Voyons comment dans la grande chronique
Du fin Jethro le gendre politique
S'y prit jadis pour être plus que roi.
Aux bonnes gens dont Jacob fut le père ,
Gens d'esprit faible & de robuste foi ,
Il dit que Dieu lui montrant son derrière
L'endoctrinait sur l'admirable loi ,
Qui le devait , & les fils de son frere ,
Entretenir pour jamais à rien faire :
Qui lui dictait tous les importans cas
Où les lépreux , les femmes bien apprises ,
Devaient changer de robe & de chemises ,
Paraître en rue , ou rester dans les draps.
De vingt petards & d'autant de fusées
Le feu faillant , & les brillans éclats
Sur un rocher caché dans les nuées ,
Dont une garde & des ordres exprès
Aux curieux interdisaient l'accès ,

Pour

Pour les idiots furent une tempête.
Le peuple au loin admirant le fracas ,
Du Tout-puissant crut connaître le bras ,
Et tressaillit pour le hardi prophète.
Le drôle avait étudié sa bête.
Seul au sommet du mystérieux mont ,
Comme il voulut , il fit la quarantaine ,
Puis tout-à-coup se montra dans la plaine ,
Cornes de bouc flamboyantes au front.
Du physicien le brillant phénomène
Sur les esprits fit un effet fort prompt.
Il dit que Dieu , roulé dans un buisson ;
A lui chétif avait donné leçon.
C'en fut assez. Il vit en révérence
Tout un chacun recevoir son sermon.
On crut du ciel encourir la vengeance ,
Si l'on osait manquer d'obéissance
Et de respect à mon sieur Aaron.
Et des statuts , dont l'auteur malhabile
Eût mérité les petites maisons ,
Furent des loix , que ce peuple imbécile
Crut remfermer le sens des notions.
Le bon Numa , de sa nymphe Egérie ,
S'aida très-bien dans l'antique Italie ,
Pour policer un peu les fils de Mars.

D

Le grand Bacchus , qui mit l'Asie en cendre ,
Et le premier de ces fameux Césars
De quelque Dieu prétendirent descendre.
L'antique Hercule , & le fier Alexandre ,
Pour mieux régner sur les peuples conquis ,
De Jupiter ont passé pour les fils.
Ces fiers Romains à qui tout fut soumis ,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles ;
Le ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter , Mars , Pollux & tous les dieux ,
Guidaient leur aigle & combattaient pour eux ;
Et l'on voyait les princes de la terre
A leurs genoux redouter le tonnerre.

Denis suivit ces exemples fameux ,
Du merveilleux fut se servir comme eux .
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglais passât même pour telle ,
Et que Bedford , & Talbot , & Chandos ,
Et Tirconel , qui n'étaient pas des sots ,
Crussent la chose , & qu'ils vissent dans Jeanne
Un bras divin fatal à tout profane.

Pour réussir en ce hardi dessein ,
Il s'en va prendre un vieux bénédictin ,
Non tel que ceux dont le travail immense
Vient d'enrichir les libraires de France ;

Mais un prieur engraisfé d'ignorance ,
Et n'ayant lu que son missel latin :
Frère Lourdis fut le bon personnage
Qui fut choisi pour ce nouveau voyage.

Devers la lune où l'on tient que jadis
Etait placé des fous le paradis ,
Sur les confins de cet abyme immense ,
Où le cahos , & l'Erebe , & la nuit ,
Avant les tems de l'univers produit ,
Ont exercé leur aveugle puissance ;
Il est un vaste & caverneux séjour
Inaccessible à la clarté du jour ,
Et qui n'a rien qu'une lumière affreuse ,
Froide , tremblante , incertaine & trompeuse :
Pour toute étoile on a des feux folets.
L'air est peuplé de petits farfadets.
De ce pays la reine est la sottise.
Ce vieil enfant porte une barbe grise ,
Oreille longue , avec le chef pointu ,
Bouche béante , œil louche , pied tortu ,
De l'ignorance elle est , dit-on , la fille.
Près de son trône est sa sotte famille.
Le fol orgueil , l'opiniâtreté ,
Et la paresse , & la crédulité.
Elle est servie , elle est flattée en reine ;

D ij

On la croirait en effet souveraine ;
Mais ce n'est rien qu'un fantôme impuissant ,
Un Chilpéric , un vrai roi fainéant .
La fourberie est son ministre avide .

Tout est réglé par ce maire perfide :
Et la sottise est son digne instrument .
Sa cour plenièrè est à son gré fournie
De gens profonds en fait d'astrologie ,
Sûrs de leur art , à tous momens déçus ,
Dupes , fripons , & partant toujours crus ,

C'est là qu'on voit les maîtres d'alchymie
Faisant de l'or , & n'ayant pas un sou ,
Les roses-croix , & tout ce peuple fou
Argumentant sur la théologie .

Le gros Lourdis , pour aller en ces lieux ,
Fut donc choisi parmi tous ses confrères .
Lorsque la nuit couvrait le front des cieux ,
D'un tourbillon de vapeurs non légères ,
Enveloppé dans le sein du repos ,
Il fut conduit au paradis des fots .
Quand il y fut , il ne s'étonna guère :
Tout lui plaisait , & même en arrivant ,
Il crut encore être dans son couvent .

Il vit d'abord la suite emblématique
Des beaux tableaux de ce séjour antique .

Caco-démon qui ce grand temple orna,
Sur la muraille à plaisir grifonna
Un long tableau de toutes nos sottises,
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdises,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du Mercure vantés.
Dans cet amas de merveilles confuses,
Parmi ces flots d'imposteurs & de bûses,
On voit sur-tout un superbe Écossais;
Law est son nom, nouveau roi des Français,
D'un beau papier il porte un diadème,
Et sur son front il est écrit *système*;
Environné de grands balots de vent,
Sa noble main les donne à tout venant:
Prêtres, catins, guerriers, gens de justice,
Lui vont porter leur or par avarice.

Ah quel spectacle! Ah vous êtes donc là,
Tendre Escobar, *suffisant* Molina,
Petit Doucin, dont la main pateline
Donne à baiser une bulle divine!
Plus d'un prélat la met dévotement
Tout à côté du nouveau testament.
Ciel! à leurs yeux une cohorte fière
En même tems s'en torche le derrière.
L'Ignatien furieux, éperdu,

Court se saisir du sacré torche-cu.
Dieux! quels combats, quels flots d'encre & de bile!
On prêche, on court, on barbouille, on exile.
Toi qui jadis des grenouilles, des rats,
Si doctement as chanté les combats,
Sors du tombeau, viens célébrer la guerre
Que pour la bulle on fera sur la terre.
Le janséniste esclave du destin,
Enfant perdu de la *grace efficace*,
Dans ses drapeaux porte un saint Augustin;
Et pour *plusieurs* il marche avec audace.
Les ennemis s'avancent tout courbés
Dessus le dos de cent petits abbés.

Cessez, cessez, ô discordes civiles;
Tout va changer, place, place, imbéciles.
Un grand tombeau sans ornement, sans art;
Est élevé non loin de saint Médard.
L'esprit divin pour éclairer la France
Sous cette tombe enferme sa puissance;
L'aveugle y court, & d'un pas chancelant
Aux quinze-vingts retourne en tâtonnant.
Le boiteux vient clopinant sur sa tombe,
Crie *hosanna*, saute, gigotte, & tombe.
Le sourd approche, écoute, & n'entend rien.
Tout aussi-tôt de pauyres gens de bien

D'aïse pâmes, vrais témoins du miracle,
Du bon *Pâris* baissent le tabernacle.
Frère Lourdis fixant ses deux gros yeux,
Voit ce saint œuvre, en rend graces aux cieux,
Joint les deux mains, & riant d'un sot rire,
Ne comprend rien, & toute chose admire.

Ah! le voici, ce savant tribunal,
Moitié prélats, & moitié monacal;
D'inquisiteurs une troupe sacrée,
Est là pour Dieu des sbires entourée,
Ces saints docteurs assis en jugement,
Ont pour habits plumes de chat-huant;
Oreilles d'âne ornent leur tête auguste:
Et pour peser le juste avec l'injuste,
Le vrai, le faux, balance est dans leurs mains.
Cette balance a deux larges bassins,
Qui tour-à-tour s'éloignent & se choquent.
L'un tout comblé contient l'or qu'ils excroquent;
Dans l'autre sont bulles, brefs, *oremus*,
Beaux chapelets, scapulaires, *agnus*.
Aux pieds bénis de la docte assemblée,
Voyez-vous pas le pauvre Galilée,
Qui tout contrit leur demande pardon,
Bien condamné pour avoir eu raison?
Murs de Loudun, quel nouveau feu s'allume,

44 CHANT TROISIEME.

C'est un curé que le bucher consume :
Douze faquins ont déclaré forcier ,
Et fait griller messire Urbain Grandier.

Galigai, ma chère maréchale,
Du parlement épaulé de maint pair ,
La compagnie ignorante & vénale
Te fait chauffer en feu brillant & clair ,
Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
Qu'aux gens d'esprit notre France est fatale !
Qu'il y fait bon croire au pape , à l'enfer ,
Et se borner à savoir son *pater* !
Je vois plus loin cet arrêt authentique ,
Pour Aristote & contre l'émétique.

Venez , venez , mon beau père Girard ,
Vous méritez un long article à part.
Vous voilà donc , mon confesseur de fille ,
Tendre dévot qui prêchez à la grille ;
Que dites-vous des pénitens appas
De ce tendron converti dans vos bras ?
J'estime fort cette douce aventure.
Tout est humain , Girard , en votre fait ;
Ce n'est pas là pécher contre nature :
Que de dévots en ont encor plus fait !
Mais , mon ami , je ne m'attendais guère
De voir entrer le diable en cette affaire.

Girard , Girard , tous tes accusateurs ,
Jacobin , carme & faiseur d'écriture ,
Juges , témoins , ennemis , protecteurs ,
Aucun de vous n'est forcier , je vous jure.

Lourdis était aussi dans ce tableau ,
Mais à ses yeux il ne put rien paraître.
Il ne vit rien. Le cas n'est pas nouveau ;
Le plus habile a peine à se connaître.

Quand vers la lune ainsi l'on préparait
Contre l'Anglais cet innocent mystère ,
Une autre scène en ce moment s'ouvrait ,
Chez les grands fous du monde sublunaire.
Charles est déjà parti pour Orléans ,
Ses étendards flottent au gré des vents.
A ses côtés Jeanne , le casque en tête ,
Déjà de Rheims lui promet la conquête.
Voyez-vous pas ces jeunes écuyers ,
Et cette fleur de loyaux chevaliers ?

La lance au poing , cette troupe environne
Avec respect notre sainte amazone.

Ainsi l'on voit le sexe masculin

A Fontevraux servir le féminin.

Le sceptre est là dans les mains d'une femme ;

Et père Anselme est béni par madame.

La belle Agnès en ces cruels momens ,

Ne voyant plus son amant qu'elle adore ,
Cède aux chagrins dont l'excès la dévore ;
Un froid mortel s'empare de ses sens.
L'ami Bonneau toujours plein d'industrie ,
En cent façons la rappelle à la vie.
Elle ouvre encor ses yeux , ces doux vainqueurs ,
Mais ce n'est plus que pour verser des pleurs :
Puis sur Bonneau se penchant d'un air tendre ,
C'en est donc fait , dit-elle , on me trahit.
Où va-t-il donc ? que veut-il entreprendre ?
Était-ce là le serment qu'il me fit ,
Lorsqu'à sa flamme il me fit condescendre ?
Toute la nuit il faudrait donc m'étendre
Sans mon amant , seule au milieu d'un lit :
Jeanne en ces lieux conduite par l'envie ,
Non des Anglais , mais d'Agnès ennemie ,
Portant culotte & brayette au devant ,
Large brayette , inutile ornement ;
Jeanne la brune en gendarme vêtue
Va désormais lui fasciner la vue ,
Jeanne plaira , moi je serai perdue.
Disant ces mots elle pleure & rougit ,
Frémit de rage , & de douleur gémît.
La jalousie en ses yeux étincelle ,
Puis tout-à-coup d'une ruse nouvelle

Le tendre amour lui fournit le dessein.

Vers Orléans elle prend son chemin,
De dame Alix & de Bonneau suivie;
Agnès arrive en une hôtellerie,
Où dans l'instant lasse de chevaucher,
La fière Jeanne avait été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant subtilement s'informe
Où couche Jeanne, où l'on met son harnois.
Puis dans la nuit se glisse en tapinois,
De Jean Chandos prend la culotte, & passe
Ses cuisses entre, & l'aiguillette lace;
De l'amazone elle prend la cuirasse;
Le dur acier forgé pour les combats,
Presse & meurtrit ses membres délicats,
L'ami Bonneau la soutient sous les bras.

La belle Agnès dit alors à voix basse :
Amour, amour, maître de tous mes sens,
Donne la force à cette main tremblante,
Fais-moi porter cette armure pesante,
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
Mon amant veut une fille guerrière,
Tu fais d'Agnès un soldat pour lui plaire :
Je le suivrai; qu'il permette aujourd'hui
Que ce soit moi qui combatte avec lui;

Et si jamais la terrible tempête
Des dards anglais vient menacer sa tête ,
Qu'ils tombent tous sur ces tristes appas ,
Qu'il soit du moins sauvé par mon trépas ,
Qu'il vive heureux , que je meure pâmée
Entre ses bras , & que je sois aimée.
Tandis qu'ainsi cette belle parlait ,
Et que Bonneau ses armes lui mettait ,
Le roi Charlot à trois milles était.
La tendre Agnès prétend à l'heure même
Pendant la nuit aller voir ce qu'elle aime.
Ainsi vêtue , & pliant sous le poids ,
N'en pouvant plus , maudissant son harnois ,
Sur un cheval elle s'en va juchée ,
Jambe meurtrie , & la fesse écorchée.
Le gros Bonneau sur un normand monté ,
Va lourdement & ronfle à son côté.
Le tendre amour , qui craint tout pour la belle ,
La voit partir , & soupire pour elle.
Agnès à peine avait gagné chemin ,
Qu'elle entendit devers un bois voisin
Bruit de chevaux , & grand cliquetis d'armes.
Le bruit redouble ; & voici des gendarmes ,
Vêtus de rouge , & pour comble de maux ,
C'était les gens de monsieur Jean Chandos.

L'un

L'un d'eux s'avance , & demande *qui vive* ?

A ce grand cri notre amante naïve ,

Songeant au roi , répondit sans détour ,

Je suis Agnès , vive France & l'amour.

A ces deux noms que le ciel équitable

Voulut unir du nœud le plus durable ,

On prend Agnès & son gros confident ;

Ils sont tous deux menés incontinent

A ce Chandos , qui terrible en sa rage ,

Avait juré de venger son outrage ,

Et de punir les brigands ennemis

Qui sa culotte & son fer avaient pris.

Dans ces momens où la main bienfaisante

Du doux sommeil laisse nos yeux ouverts ,

Quand les oiseaux reprennent leurs concerts ,

Qu'on sent en soi sa vigueur renaissante ,

Que les desirs pères des voluptés

Sont par les sens dans notre ame excités ,

Dans ce moment , Chandos , on te présente

La belle Agnès plus belle & plus brillante

Que le soleil au bord de l'Orient

Que sentis-tu , Chandos , en t'éveillant ,

Lorsque tu vis cette nymphe si belle

A tes côtés , & tes grègues sur elle ?

Chandos pressé d'un aiguillon bien vif ,

E

La dévorait de son regard lascif.
Agnès en tremble, & l'entend qui marmotte
Entre ses dents : *Je r'aurai ma culotte.*
A son chevet d'abord il la fait seoir,
Quittez, dit-il, ma belle prisonnière,
Quittez ce poids d'une armure étrangère.
Ainsi parlant plein d'ardeur & d'espoir,
Il la décasque, il vous la décuirasse :
La belle Agnès s'en défend avec grace ;
Elle rougit d'une aimable pudeur ;
Mais il faut bien tout souffrir d'un vainqueur.
Le gros Bonneau que le Chandos destine
Au digne emploi de chef de sa cuisine,
Va dans l'instant mériter cet honneur ;
Des boudins blancs il était l'inventeur,
Et tu lui dois, ô nation française,
Pâtés d'anguille, & gigots à la braise.
La dame Alix, malgré son teint flétri,
Parut encor à la troupe Bretonne
De bonne prise, & Robert Makarti,
Brave Ecossais, vaillant chef de parti,
Dedans sa tente emmena tôt la bonne.
Monsieur Chandos, hélas ! que faites-vous ;
Disait Agnès d'un ton timide & doux ?
Pardieu, dit-il, (tout héros anglais jure)
Quelqu'un m'a fait une sanglante injure.

Cette culotte est mienne ; & je prendrai
 Ce qui fut mienne où je le trouverai.
 Parler ainsi , mettre Agnès toute nue ,
 C'est même chose , & la belle éperdue
 Tout en pleurant luttait entre ses bras ,
 Et lui disait : Non je n'y consens pas.

Dans l'instant même un horrible fracas
 Se fait entendre ; on crie alerte , aux armes ;
 Et la trompette , organe du trépas
 Sonne la charge , & porte les alarmes.
 A son réveil Jeanne cherchant en vain
 L'affublement du harnois masculin ,
 Son bel armet ombragé de l'aigrette ,
 Et son haubert & sa large braguette ,
 Sans raisonner saisit soudainement ,
 D'un écuyer le dur accoutrement ,
 Monte à cheval sur son âne & s'écrie :
 Venez venger l'honneur de la patrie.
 Cent chevaliers s'empresrent sur ses pas ,
 Ils sont suivis de six cent vingt soldats.

Frère Lourdis , en ce moment de crise ,
 Du beau palais où règne la sottise
 Est descendu chez les Anglais guerriers ,
 Environné d'atômes tout grossiers ,
 Sur son gros dos portant balourderies ,
 Œuvres de moine , & belles âneries.

Ainsi bâte, si-tôt qu'il arriva,
Sur les Anglais sa robe il secoua,
Son ample robe & dans leur camp versa
Tous les trésors de sa crasse ignorance,
Trésors communs au bon pays de France.
Ainsi des nuits la noire déité,
Du haut d'un char d'ébène marqueté,
Répand sur nous les pavots & les songes,
Et nous endort dans le sein des mensonges.

CHANT QUATRIEME.

*La Pucelle & Dunois combattent les Anglais. Ce
qui leur arrive dans le château de Conculix.*

SI j'étais roi , je voudrais être juste ,
 Dans le repos maintenir mes sujets ;
 Et tous les jours de mon empire auguste
 Seraient marqués par de nouveaux bienfaits,
 Que si j'étais contrôleur des finances ,
 Je donnerais à quelques beaux esprits ,
 Par-ci , par-là , de bonnes ordonnances ;
 Car après tout , leur travail vaut son prix ,
 Que si j'étais archevêque à Paris ,
 Je tâcherais avec le moliniste
 D'apprivoiser le rude janséniste ;
 Mais si j'aimais une jeune beauté ,
 Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle ;
 Et chaque jour une fête nouvelle ,
 Chassant l'ennui de l'uniformité ,
 Tiendrait son cœur en mes fers arrêté.
 Heureux amans , que l'absence est cruelle !
 Que de dangers on effuie en amour !
 On risque hélas ! dès qu'on quitte sa belle ,
 D'être cocu deux ou trois fois par jour.

Le preux Chandos à peine avait la joie
De s'ébaudir sur sa nouvelle proie ,
Quand tout-à-coup Jeanne de rang en rang
Porte la mort & fait couler le sang.
De Débora la redoutable lance
Per e Dildo si fatal à la France ,
Lui qui pillait les trésors de Clervaux ,
Et viola les sœurs de Fontevraux.
D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
A Fonkimart, digne d'aller en Grève.
Cet impudent né dans les durs climats
De l'Hibernie au milieu des frimats ,
Depuis trois ans faisait l'amour en France ,
Comme un enfant de Rome ou de Florence.
Elle terrasse & milord Halifax ,
Et son cousin l'impertinent Borax
Et Midarb'lou qui renia son père ,
Et Bartonay qui fit cocu son frère.
A son exemple on ne voit chevalier ,
Il n'est gendarme , il n'est bon écuyer ,
Qui dix Anglais , n'enfile de sa lance ;
La mort les fuit , la terreur les devance.
Ils pensent voir en ce moment affreux
Un dieu puissant qui combat avec eux.
Parmi le bruit de l'horrible tempête
Frère Lourdis criait à pleine tête :

*Elle est pucelle ! Anglais frémissez tous ,
C'est saint Denis qui l'arme contre vous ;
Elle est pucelle , elle a fait des miracles ;
Contre son bras vous n'avez point d'obstacles.
Vite à genoux , excréments d'Albion ,
Demandez-lui sa bénédiction.*

Certain Anglais , écumant de colère ,
Incontinent fait empoigner le frère ;
On vous le lie , & le moine content ,
Sans s'émouvoir continuait criant :
Je suis martyr ; Anglais , il faut me croire ;
Elle est pucelle , elle aura la victoire.

L'homme est crédule , & dans son faible cœur
Tout est reçu : c'est une molle argile.
Mais que sur-tout il paraît bien facile
De nous surprendre & de nous faire peur
Du bon Lourdis le discours extatique
Fit plus d'effet sur le cœur des soldats ,
Que l'amazone & sa troupe héroïque
N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
Ce vieil instinct qui fait croire aux prodiges ,
L'esprit d'erreur , le trouble , les vertiges ,
La froide crainte & la confusion ,
Sur les Anglais répandent leur poison.
Les cris perçans & les clameurs qu'ils jettent ,
Les hurlemens que les échos répètent ,

Et la trompette & le son des tambours,
Font un vacarme à rendre les gens sourds.

Le grand Chandos toujours plein d'assurance,
Leur crie : Enfans , conquérans de la France ,
Marchez à droite ; il dit , & dans l'instant
On tourne à gauche , & l'on suit en jurant.
Ainsi jadis dans ces plaines fécondes ,
Que de l'Euphrate environnent les ondes ,
Quand des humains l'orgueil capricieux
Voulut bâtir près des voutes des cieux ,
Dieu ne voulant d'un pareil voisinage ,
En cent jargons transmua leur langage.
Si-tôt qu'un d'eux à boire demandait ,
Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait ;
Et cette gent de qui Dieu se moquait ,
Se sépara , laissant là son ouvrage.

On fait bientôt aux remparts d'Orléans
Ce grand combat contre les assiégeans.
La renommée y vole à tire d'aile ,
Et va prônant le nom de la *Pucelle*.
Vous connaissez l'impétueuse ardeur
De nos Français ; ces fous sont pleins d'honneur :
Ainsi qu'au bal ils vont tous aux batailles.
Déjà Dunois la gloire des bâtards ,
Dunois qu'en Grèce on aurait pris pour Mars ,
Et la Trimouille , & la Hire , & Saintrailles ,

Et Richemont, font sortis des murailles,
Croyant déjà chasser les ennemis,
Et criant tous : Où font-ils ? où font-ils ?
Ils n'étaient pas bien loin ; car près des portes
Sire Talbot, homme de très-grand sens,
Pour s'opposer à l'ardeur de nos gens,
En embuscade avait mis dix cohortes.
Nos chevaliers à peine ont fait cent pas,
Que ce Talbot leur tombe sur le bras ;
Mais nos Français ne s'étonnèrent pas.
Champs d'Orléans, noble & petit théâtre
De ce combat terrible, opiniâtre,
Le sang humain dont vous fûtes couverts
Vous engraisa pour plus de cent hyvers.
Jamais les champs de Zama, de Pharfale,
De Malplaquet la campagne fatale,
Célèbres lieux couverts de tant de morts,
N'ont vu tenter de plus hardis efforts.
Vous eussiez vu les lances hérissées,
L'une sur l'autre en cent tronçons cassées :
Les écuyers, les chevaux renversés,
Dessus leurs pieds dans l'instant redressés,
Le feu jaillir des coups de cimeterre,
Et du soleil redoubler la lumière ;
De tous côtés, voler, tomber à bas
Epaules, nez, mentons, pieds, jambes, bras.

Du haut des cieux les anges de la guerre,
Le fier Michel, & l'exterminateur,
Et des Persans le grand flagellateur,
Avaient les yeux attachés sur la terre,
Et regardaient ce combat plein d'horreur.

Michel alors prit les vastes balances
Où dans le ciel on pèse les humains.
D'une main sûre il pèsa les destins,
Et les héros d'Angleterre & de France.
Nos chevaliers pesés exactement,
Légers de poids par malheur se trouvèrent;
Du grand Talbot les destins l'emportèrent:
C'était du ciel un secret jugement.
Le Richemont se voit incontinent
Percé d'un trait de la hanche à la fesse;
Le vieux Saintraille au-dessus du genou,
Le beau la Hire, ah, je n'ose dire où:
Mais que je plains sa gentille maîtresse!
Dans un marais la Trimouille enfoncé,
N'en put sortir qu'avec un bras cassé:
Donc à la ville il fallut qu'ils revinssent
Tout éclopés, & qu'au lit ils se tinssent.
Voilà comment ils furent bien punis;
Car ils s'étaient moqués de saint Denis.

Comme il lui plaît Dieu fait justice ou grace:
Quesnel l'a dit, nul ne peut en douter.

Or il lui plut le bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux laidement ajusté
S'en retournait sur un brancard porté,
En maugréant & Jeanne & sa fortune.
Dunois n'ayant égratignure aucune,
Pouffe aux Anglais plus prompt que les éclairs :
Il fend leurs rangs , se fait jour à travers ,
Passe , & se trouve aux lieux où la Pucelle
Fait tout tomber , où tout fuit devant elle.
Quand deux torrens , l'effroi des laboureurs ,
Précipités du sommet des montagnes ,
Mèlent leurs flots , assemblent leurs fureurs ,
Ils vont noyer l'espoir de nos campagnes :
Plus dangereux étaient Jeanne & Dunois ,
Unis ensemble & frappant à la fois.

Dans leur ardeur si bien ils s'emportèrent ,
Si rudement les Anglais ils chassèrent ,
Que de leurs gens bientôt ils s'écartèrent.
La nuit survint ; Jeanne & l'autre héros
N'entendant plus ni Français ni Chandos ,
Font tous deux halte en criant : *Vive France* ,
Au coin d'un bois où régnait la silence :
Au clair de lune ils cherchent le chemin ,
Ils viennent , vont , tournent , le tout envain ;
Enfin rendus , ainsi que leur monture ,

Mourans de faim & lassés de chercher ,
Ils maudissaient la fatale aventure
D'avoir vaincu sans savoir où coucher.
Tel un vaisseau sans voile , sans bouffole ,
Tournoie au gré de Neptune & d'Éole.

Un certain chien qui passa tout auprès ,
Pour les sauver sembla venir exprès ;
Ce chien approche , il jappe , il leur fait fête ;
Virant sa queue , & portant haut sa tête :
Devant eux marche , & se tournant cent fois ,
Il paraissait leur dire en son patois :
Venez par-là , Messieurs , suivez-moi vite ;
Venez , vous dis-je , & vous aurez bon gîte.
Nos deux héros entendirent fort bien
Par ces façons ce que voulait ce chien.
Ils suivent donc guidés par l'espérance ,
En priant Dieu pour le bien de la France ,
Et se faisant tous deux de tems en tems
Sur leurs exploits de très-beaux complimens.
Du coin lascif d'une vive prunelle
Dunois lorgnait malgré lui la Pucelle ;
Mais il savait qu'à son bijou caché
De tout l'état le sort est attaché ,
Et qu'à jamais la France est ruinée ,
Si cette fleur se cueille avant l'année.

CHANT QUATRIÈME.

61

Il étouffait noblement ses desirs ,
Et préférerait l'état à ses plaisirs.

Au point du jour apparut à leur vue
Un beau palais d'une vaste étendue :
De marbre blanc était bâti le mur :
Une dorique & longue colonnade
Porte un balcon formé de jaspe pur ;
De porcelaine était la balustrade.
Nos paladins enchantés , éblouis ,
Crurent entrer tout droit en paradis.
Le chien aboie ; aussi-tôt vingt trompettes
Se font entendre , & quarante estafiers
A pourpoints d'or , à brillantes braguettes ,
Viennent s'offrir à nos deux chevaliers.
Très-galamment deux jeunes écuyers
Dans le palais par la main les conduisent ,
Et dans les bains filles les introduisent
Honnêtement ; puis lavés , essuyés ,
D'un déjeuner amplement festoyés ,
Dans de beaux lits brodés ils se couchèrent
Et jusqu'au soir en héros ils ronflèrent.

Il faut savoir que le maître & seigneur
De ce logis digne d'un empereur ,
Était le fils de l'un de ces génies
Des vastes cieux habitans éternels ,
De qui souvent les grandeurs infinies

S'humanisaient chez les faibles mortels.

Or cet esprit mêlant sa chair divine

Avec la chair d'une bénédictine,

En avait eu le seigneur Conculix,

Grand Négromant, & le très-digne fils

De cet incube & de la sœur Alix.

Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,

Son géniteur descendant de sa sphère,

Lui dit : Enfant, tu me dois la lumière ;

Je viens te voir, tu peux former des vœux ;

Souhaite, parle, & je te rends heureux.

Le Conculix né très-voluptueux,

Et digne en tout de sa noble origine,

Dit : je me sens de race bien divine,

Car je rassemble en moi tous les desirs ;

Et je voudrais avoir tous les plaisirs.

Des voluptés rassasier mon ame ;

Je veux aimer comme homme & comme femme,

Etre la nuit du sexe féminin,

Et tout le jour du sexe masculin.

L'incube dit : *Tel sera ton destin.*

Et dès ce jour la ribaude figure

Jouit des droits de sa double nature.

Mais Conculix avait oublié net

De demander un don plus nécessaire,

Un don sans quoi nul plaisir n'est parfait,

Un don charmant , eh quoi ? celui de plaire.
Dieu pour punir ce génie effréné ,
Le rendit laid comme un diable incarné :
Et l'impudique avait dessous le linge ,
Odeur d'un bouc , & poil gris d'un vieux singe :
Pour comble enfin , de lui-même charmé ,
Il se croyait tout fait pour être aimé.
De tous côtés on lui cherchait des belles ,
Des bacheliers , des pages , des pucelles.
Et si quelqu'un à ce monstre lascif
N'accordait pas le plaisir malhonnête ,
Bouchait son nez , ou détournait la tête ,
Il était sûr d'être empalé tout vif.

Le soir venu , Conculix étant femme ,
Un farfardet de la part de madame ,
S'en vint prier monseigneur le bâtard
A manger caille , oie , & bœuf au gros lard
Dans l'entresol ; tandis qu'en compagnie ,
Jeanne soupait avec cérémonie.
Le beau Dunois tout parfumé descend ,
Chez Conculix , un soupé fin l'attend ,

Madame avait prodigué la parure ,
Les diamans surchargeaient sa coëffure :
Son gros cou jaune & ses deux bras quarrés ,
Sont de rubis , des perles entourés ,

Elle en était encor plus effroyable.
Elle le presse au sortir de la table.
Dunois trembla pour la première fois.
Des chevaliers c'était le plus courtois :
Il eût voulu de quelque politesse ,
Payer au moins les soins de son hôtesse :
Et du tendron contemplant la laideur ,
Il se disait : J'en aurai plus d'honneur.
Il n'en eut point : le plus brillant courage
Peut quelquefois essuyer cet outrage.
Lors Conculix , qui le crut impuissant ,
Chassa du lit le guerrier languissant :
Et prononça la sentence fatale ,
Criant aux siens : Sergens qu'on me l'empale.

Le beau Dunois vit faire incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Ce fier guerrier , l'honneur de sa patrie ,
S'en va périr , au printems de sa vie.
Dedans la cour il est conduit tout nu ,
Pour être assis sur un bâton pointu.

Déjà du jour la belle avant-courrière
De l'Orient entr'ouvrait la barrière.
Or vous savez que cet instant préfix
Changeait madame en monsieur Conculix.
Alors brûlant d'une flamme nouvelle ,
Il s'en va dropt au lit de la pucelle ,

Les rideaux tire , & lui fourrant au sein
Les doigts velus d'une gluante main ,
Il a déjà l'héroïne empestée
D'un gros baiser de sa bouche infectée.
Plus il s'agite , & plus il devient laid.

Jeanne qu'anime une chrétienne rage ,
D'un bras nerveux lui détache un soufflet
A poing fermé sur son vilain visage.
Le magot tombe & roule en bas du lit ,
Les yeux se poche & le nez se meurtrit.
Il crie , il hurle. Une troupe profane
Vient à son aide : on vous empoigne Jeanne.
On va punir sa fière cruauté
Par l'instrument chez les Turcs usité.
De sa chemise aussi-tôt dépouillée ,
De coups de fouet en passant flagellée ,
Elle est livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois soumis à leurs fureurs ,
N'attendant plus que son heure dernière ,
Faisait à Dieu sa dévote prière ;
Mais une œillade impérieuse & fière ,
De tems en tems étonnait les bourreaux ,
Et ses regards disaient , c'est un héros.
Mais quand Dunois eut vu son héroïne ,
Des fleurs de lys vengeresse divine ,

Prête à subir cette effroyable mort ,
Il déplora l'inconstance du fort :
De la Pucelle il parcourait les charmes ,
Et regardant les funestes apprêts
De ce trépas , il répandit des larmes ,
Que pour lui-même il ne versa jamais.

Non moins superbe , & non moins charitable ;
Jeanne aux frayeurs toujours impénétrable ,
Languissamment le beau bâtard lorgnait ,
Et pour lui seul son grand cœur gémissait.
Leur nudité , leur beauté , leur jeunesse
Dans leur pitié mettait trop de tendresse :
Leurs feux secrets , par un destin nouveau ,
Ne s'échappaient qu'au bord de leur tombeau :
Et cependant l'animal amphibie
A son dépit joignant la jalousie ,
Faisait aux siens l'effroyable signal
Qu'on embrochât le couple déloyal.
Dans ce moment une voix de tonnerre ;
Qui fit trembler & les airs & la terre ,
Crie : *Arrêtez , gardez-vous d'empaler ,
N'empalez pas.* Ces mots font reculer
Les fiers liéteurs. On regarde , on avise
Sous le portail un grand homme d'église ,
Coëffé d'un froc , les reins ceints d'un cordon ;
On reconnut le père Grisbourdon.

Ainsi qu'un chien dans la forêt voisine ,
Ayant senti d'une adroite narine
Le doux fumet , & tous ces petits corps
Sortant au loin de quelque cerf dix cors ,
Il le poursuit d'une course légère ;
Et sans le voir , par l'odorat mené ,
Franchit fossés , se glisse en la bruyère ,
Par d'autres cerfs il n'est point détourné :
Ainsi le fils de saint François d'Assise ,
Porté toujours sur son gros muletier ,
De la Pucelle a suivi le sentier ,
Courant sans cesse & ne lâchant point prise.
En arrivant il crie à Conculix :
Au nom du diable & par les eaux du Stix ,
Par le démon qui fut ton digne père ,
Par le pseautier de sœur Alix ta mère ,
Sauve le jour à l'objet de mes vœux ;
Regarde-moi , je viens payer pour deux.
Si ce guerrier & si cette Pucelle
N'ont pu remplir avec toi leur devoir ,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle ;
D'un cordelier éprouve le pouvoir ;
Tu vois de plus cet animal insigne ,
Ce mien mulet de me porter si digne ;
Je t'en fais don , c'est pour toi qu'il est fait ;
Et tu diras , tel moine , tel mulet.

Laiſſons aller ce gendarme profane ;
Qu'on le délie , & qu'on nous laiſſe Jeanne ;
Nous demandons tous deux pour digne prix
Cette beauté dont nos cœurs ſont épris.

On vous dira , qu'il n'eſt point de femelle ,
Tant pudibonde & tant vierge fût-elle ,
Qui n'eût été fort aïſe en pareil cas.
Mais la Pucelle aimait mieux le trépas ;
Et ce ſecours infernal & lubrique ,
Semblait horrible à ſon ame pudique.
Elle pleurait , elle implorait les cieux ;
Et rougiſſant d'être ainſi tout nue ,
De tems en tems fermant ſes triftes yeux ,
Ne voyant point , penſait n'être point vue.

Le bon Dunois était deſeſpéré ;
Quoi , diſait-il , ce paillard décroître
Aura ma Jeanne & perdra ma patrie !
Tout va céder à ce ſorcier impie !
Tandis que moi , diſcret juſqu'à ce jour ,
Modèſtement je cachais mon amour.

Pour Conculix , le diſcours énérgique ,
Du cordelier fit ſur lui grand effet.
Il accepta le marché ſéraphique.
Ce ſoit , diſ-il , vous & votre mulet
Tenez-vous prêts . . . Cependant je pardonne.
A ces marmots , & vous les abandonne.

Le moine alors , d'un air d'autorité ,
Frappa trois coups sur l'animal bête ,
Puis fit un cercle , & prit de la poussière ,
Que sur la bête il jetta par derrière ,
En lui disant ces mots toujours puissants ,
Que Zoroastre enseignait aux Persans. . .
A ces grands mots dits en langue du diable ,
O grand pouvoir , ô merveille ineffable !
Notre mulet sur deux pieds se dressa ,
Sa tête oblongue en ronde se changea ,
Ses long crins noirs petits cheveux devinrent ;
Sous son bonnet ses oreilles se tinrent.
Ainsi jadis ce sublime empereur ,
Dont Dieu punit le cœur dur & superbe ,
Sept ans cheval & sept ans nourri d'herbe ,
Redevint homme , & n'en fut pas meilleur.

Du ceintre bleu de la céleste spère ,
Denis voyait avec des yeux de père
De Jeanne d'Arc le triste & piteux cas.
Faire eut-il dû de Vulcain le faux pas ,
Il eût voulu s'élancer sur la terre.
Mais il était lui-même en embarras.
Denis s'était attiré sur les bras
Par son voyage une fâcheuse affaire.
Saint George était le patron d'Angleterre ;

Il se plaint que monsieur saint Denis
Sans aucun ordre & sans aucun avis,
A ses Bretons eût fait ainsi la guerre.
George & Denis, de propos en propos,
Piqués au vif en vinrent aux gros mots.
Les saints Anglais ont dans leur caractère
Je ne fais quoi de fier & d'insulaire.

Mais il est tems, lecteur, de m'arrêter ;
Il faut fournir une longue carrière :
J'ai peu d'hale'ne, & je dois vous conter
L'événement de tout ce grand mystère,
Dire comment ce nœud se débrouilla,
Ce que fit Jeanne, & ce qui se passa
Dans les enfers, au ciel & sur la terre.

CHANT CINQUIEME.

*Le Cordelier Grisbourdon , qui avait voulu violer
Jeanne , est en enfer. Il raconte son aventure aux
diables.*

○ Mes amis , vivons en bons chrétiens ,
C'est le parti , croyez-moi , qu'il faut prendre.
A son devoir il faut enfin se rendre.
Dans mon printems j'ai hanté des vauriens :
A leurs desirs ils se livraient en proie ,
Souvent au bal , jamais dans le saint lieu ,
Soupant , couchant chez les filles de joie ,
Et se moquant des serviteurs de Dieu.
Qu'arrive-t-il ? La mort , la mort fatale ,
Au nez camard , à la tranchante faux ,
Vient visiter nos diseurs de bons mots ;
La fièvre ardente , à la marche inégale ,
Fille du Styx , huisnière d'Atropos ,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux ;
A leur chevet une garde , un notaire ,
Viennent leur dire : Allons , il faut partir ;
Qu'voulez-vous , monsieur , qu'on vous enterre ?
Lors un tardif & faible repentir
Sort à regret de leur mourante bouche.
L'un à son aide appelle saint Mart n ,

L'autre saint Roch , l'autre sainte Nitouche ;

On psalmodie , on braille du latin ,

On les asperge , hélas ! le tout envain.

Au pieds du lit se tapit le malin ,

Ouvrant la griffe , & lorsque l'ame échappe

Du corps chétif , au passage il la happe ;

Puis vous la porte au fin fond des enfers ,

Digne séjour de ces esprits pervers.

Mon cher lecteur , il est tems de te dire ,

Qu'un jour satan , seigneur du sombre empire ;

A ses vassaux donnait un grand régal.

Il était fête au manoir infernal ;

On avait fait une énorme recrue :

Et les démons buvaient la bien-venue

D'un certain pape & d'un gros cardinal ,

D'un roi du Nord , de quatorze chanoines ,

De deux curés & de quarante moines ,

Tous frais venus du séjour des mortels ,

Et dévolus aux brafiers éternels.

Le roi cornu de la huaille noire

Se déridait au milieu de ses pairs.

On s'enivrait du nectar des enfers ,

On fredonnait quelque chanson à boire ;

Lorsqu'à la porte il s'élève un grand cri :

Ah , bonjour donc , vous voilà , vous voici !

C'est

C'est lui, messieurs, c'est le grand émissaire,
 C'est Grisbourdon notre féal ami;
 Entrez, entrez, & chauffez-vous ici;
 Et bras dessus, & bras dessous, beau-père,
 Beau Grisbourdon, docteur de Lucifer,
 Fils de Satan, apôtre de l'enfer.
 On vous l'embrasse, ou le baise, on le serre;
 On vous le porte en moins d'un tour de main;
 Toujours baisé, vers le lieu du festin.

Satan se lève, & lui dit: Fils du diable,
 O des frappaits ornement vénérable,
 Certes si-tôt je n'espérais te voir;
 Chez les humains tu m'étais nécessaire,
 Qui mieux que toi peuplait notre manoir?
 Par toi la France était mon séminaire;
 En te voyant je perds tout mon espoir:
 Mais du destin la volonté soit faite,
 Bois avec nous, & prends place à ma droite.

Le cordelier plein d'une sainte horreur,
 Baise à genoux l'ergot de son seigneur;
 Puis d'un air morne, il jette au loin la vue
 Sur cette vaste & brûlante étendue,
 Séjour de feu qu'habitent pour jamais
 L'affreuse mort, les tourmens, les forfaits;

G

Trône éternel où sied l'esprit immonde ,
Abîme immense où s'engloutit le monde ;
Sépulchre où gît la docte antiquité ,
Esprit , amour , savoir , grace , beauté ,
Et cette foule immortelle , innombrable ,
D'enfans du ciel créés tous pour le diable.

Tu fais , lecteur , qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs rois sont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle ,
Ce bon Trajan des Princes le modèle ,
Ce doux Titus , l'amour de l'univers ,
Les deux Catons , ces fléaux des pervers ;
Ce Scipion , maître de son courage ,
Lui qui vainquit & l'amour & Carthage.
Vous y grillez , sage & docte Platon ,
Divin Homère , éloquent Cicéron ;
Et vous , Socrate , enfant de la sagesse ,
Martyr de Dieu dans la profane Grèce ;
Juste Aristide , & vertueux Solon ,
Tous malheureux morts sans confession.

Mais ce qui plus étonna Grisbourdon ,
Ce fut de voir en la chaudière grande
Certains quidams saints ou rois , dont le nom
Orne l'histoire & pare la légende.

CHANT CINQUIEME.

75

Un des premiers était le roi Clovis.
 Je vois d'abord mon lecteur qui s'étonne ,
 Qu'un si grand roi , qui tout son peuple a mis
 Dans le chemin du benoît paradis ;
 N'ait pu jouir du salut qu'il nous donne.
 Ah ! qui croirait qu'un premier roi chrétien
 Fût en effet damné comme un payen ?
 Mais mon lecteur se souviendra très-bien ,
 Qu'être lavé de cette eau salutaire
 Ne suffit pas , quand le cœur est gâté.
 Or ce Clovis dans le crime empâté ,
 Portait un cœur inhumain , sanguinaire ;
 Et saint Remi ne put laver jamais
 Ce roi des Francs gangrené de forfaits.

Parmi ces grands , ces souverains du monde ;
 Ensevelis dans cette nuit profonde ,
 On discernait le fameux Constantin.
 Est-il bien vrai ? criait avec surprise
 Le moine gris : ô rigueur ! ô destin !
 Quoi , ce héros fondateur de l'église ,
 Qui de la terre a chassé les faux dieux ,
 Est descendu dans l'enfer avec eux ?
 Lors Constantin dit ces tristes paroles :
 J'ai renversé le culte des idoles :

Sur les débris de leurs temples fumans ,
Au Dieu du ciel j'ai prodigué l'encens ;
Mais tous mes soins pour sa grandeur suprême
N'eurent jamais d'autre objet que moi-même ;
Les saints autels n'étaient à mes regards
Qu'un marchepied du trône des Césars.
L'ambition , les fureurs , les délices ,
Étaient mes dieux , avaient mes sacrifices.
L'or des chrétiens , leurs intrigues , leur sang ;
Ont cimenté ma fortune & mon rang.
Pour conserver cette grandeur si chère ,
J'ai massacré mon malheureux beau-père ;
Dans les plaisirs & dans le sang plongé ,
Faible & barbare en ma fureur jalouse ,
Ivre d'amour , & de soupçons rongé ,
Je fis périr mon fils & mon épouse.
O Grisbourdon ! ne sois plus étonné ,
Si comme toi Constantin est damné.
Ainsi que lui vingt rois fêtés à Rome ;
Dans ces bas lieux brûleront à jamais.
Le pape eut beau , pour payer leurs bienfaits ,
Les mettre en rouge au livre qu'on renomme ,
Leur donner jour , & vouloir qu'on les chomme ,
Le diable rit de tous ces beaux décrets.

D'après leur vie il leur lit leurs arrêts ;
Et chacun d'eux jugé sur ses forfaits ,
Rôtit ou bout comme il fut méchant homme.

Riant au nez du sire Constantin ,
Le cordelier en fort mauvais latin
Fit compliment , puis en marchant admire
Tous les secrets du ténébreux empire.

En même rang que ces fameux brigands
Si sottement célébrés sur la terre ,
Et justement dévoués aux tourmens ,
Dans les enfers le très-révérénd frère
Vit saint Louis , la fleur de nos patrons ,
Ce saint Louis le père des Bourbons ,
Il maudissait la cruelle manie
Qui sur la foi d'un fourbe Ultramontain
Lui fit laisser à son mauvais destin
Sans nuls galans sa femme tant jolie ,
Pour s'en aller dans la Turquie Syrie
Assassiner le pauvre Sarrazin.
Ce roi bigot , insensé paladin ,
Qui dans le ciel aurait eu belle place ,
S'il eût été tout simplement chrétien ,
Grillait là-bas & le méritait bien.
Homme pieux , sans être homme de bien.

Laissant le vrai pour prendre la grimace ;
Il fut toujours au-delà de la grace ,
Et bien plus loin que les commandemens ;
Il se fessa , se couvrit de la haire ,
Il but de l'eau , fit fort mauvaise chère ,
Onc ne ttâa de bisque , d'ortolans ,
Onc ne mangea ni perdrix , ni faisans .
Sur un chalit , sans fermer la paupière ;
L'esprit au ciel , la discipline en main ,
Il attendit souvent le lendemain .
Il eût mieux fait certes , le pauvre fire ,
De se gaudir avec sa Margoton
Tranquillement au sein de son empire ;
C'est sur ma foi pour aller au démon ,
Un sot chemin que celui du martyre .
Cet innocent renta les Quinze-vingts ,
Pour le moutier dota cent pauvres filles ,
Et fonda gîte aux dévots pélerins .
C'est bien de quoi le mettre au rang des saints !
Mais sans remords dans le sein des familles ,
Il répandit de ses dévotes mains
Les tristes fruits des combats inhumains ,
Et le trépas & l'affreuse indigence .
Il appauvrit , il devasta la France ,

Il la remplit de veuves, d'orphelins.
Quel diable eût fait plus de mal aux humains ?
Le Grisbourdon le vit, & fut se taire,
Dans un réduit à feu de réverbère,
Il vit bouillir maint grands prédicateurs,
Riches prélats, casuistes, docteurs,
Moines d'Espagne, & nonnains d'Italie ;
De tous les rois les graves confesseurs ;
De nos beautés les paillards directeurs ;
Le paradis ils ont eu dans leur vie.

Dans le foyer d'un grand feu de charbon ;
La tête hors d'un énorme chaudron,
Sous un grand feutre en forme de galère,
Le moine vit le féroce Calvin,
Qui des deux yeux au défaut de la main,
Faisait la nique à Luther son confrère,
Puis menaçait un pontifé romain.
A son regard farouche, atrabilaire,
On connaissait de l'orgueilleux sectaire
Le mauvais cœur, l'esprit intolérant,
L'ame jalouse & digne d'un tîran.
Tout en cuisant, il semblait être encore
Dans sa cité, qu'un galant homme abhorre,
Et que redoute un esprit dégagé •

Des contes vieux, & du sot préjugé,
A voir rôtir Servet le grand apôtre,
Juste ennemi, toutefois indiscret,
De saint auteur, de sainte patenôtre,
Rival haï, dont tout le crime était
De raisonner mieux que lui ne faisait.
Maître Calvin, les yeux chargés d'envie,
Semblait entendre & voir à ses genoux
Lui crier grace & demander la vie
Ce Nivernois * dont il fut si jaloux,
Ce sot prélat, faiseur de boutonnières,
Galant chéri des jeunes chambrières,
Qui préféra les caffards Genevois
Aux bonnes gens du pays Champenois.
Pendez, pendez, le vilain semblait dire.
Baïser soubrette est péché dont ma loi
Ne permet point aux hûguenots de rire.
Et ce paillard doit périr sur ma foi,
Pour avoir eu plus de plaisir que moi.
Le cordelier d'une voix de tonnerre,
Qu'accompagnait un regard furieux,
Lui dit: Maraut, de quel droit sur la terre

* *Spifame*, Evêque de Nevers.

Prétendis-tu punir l'amour heureux ?
Qui t'avoua de la cruelle guerre
Que tu livras à ces enfans des dieux,
Qu'un zele ardent pour la paix des familles
Consacre au soin de soulager les filles ?
Dans la fureur dont il était atteint,
Certes le moine allait faire tapage,
Et de Genève à mal mettre le saint,
Quand il connut qu'il était dans la cage,
Où de sa main Lucifer même a peint
Tous les damnés que fournira chaque âge,
Quiconque entrait dans ce damné réduit
Se sentait tôt animé de l'esprit.
Il croyait voir, il lui semblait entendre
Se démener, & gémir les portraits,
De l'avenir pénétrant les secrets
Comme présens, sans jamais s'y méprendre,
Il les avait dans son cerveau frappé :
Et des damnés chez les races futures
Il devinait les noires aventures,
Mieux que prophète, ou démon incarné,
Le Grisbourdon dedans la galerie,
Venant calmer sa claustrale furie,
Il apperçut dans le fond d'un dortoir

Certain frocard moitié blanc , moitié noir ,
Portant crinière en étoile arrondie.
Au fier aspect de cet animal pie ,
Le cordelier riant d'un ris malin ,
Se dit tout bas : Cet homme est jacobin.
» Quel est ton nom ? s'écria-t-il soudain.
L'ombre répond d'un ton mélancholique :
» Hélas ! mon fils , je suis saint Dominique.

A ce discours , à cet auguste nom ,
Vous eûssiez vu reculer Grisbourdon ;
Il se signait , il ne pouvait le croire.
Comment, dit-il , dans la caverne noire ,
Un si grand saint , un apôtre , un docteur !
Vous de la foi le sacré protecteur ,
Homme de Dieu , prêcheur évangélique ,
Certes ici la grace est en défaut ,
Vous dans l'enfer ainsi qu'un hérétique !
Pauvres humains , qu'on est trompé là-haut !
Et puis allez dans vos cérémonies ,
De tous les saints chanter les litanies.

Lors repartit avec un ton dolent ,
Notre Espagnol au manteau noir & blanc :
Ne songeons plus aux vains discours des hommes ;
De leurs erreurs qu'importe le fracas ?

Infortunés, tourmentés où nous sommes,
Loués, fêtés où nous ne sommes pas :
Tel sur la terre a plus d'une chapelle,
Qui dans l'enfer est cuit bien tristement ;
Et tel au monde on damne impunément,
Qui dans les cieux a la vie éternelle.
Pour moi, je fais dans la noire sequelle,
Très-justement, pour avoir autrefois
Persecuté ces pauvres Albigeois.
J'en'étais pas envoyé pour détruire,
Et je suis cuit pour les avoir fait cuire.
Non que je sois condamné sans retour.
J'espère encor me trouver quelque jour
Avec les saints, au séjour de la gloire ;
Mais en ces lieux je fais mon purgatoire.
Oh, quand j'aurais une langue de fer
Toujours parlant, je ne pourrais suffire,
Mon cher lecteur ; à te nombrer & dire,
Combien de saints on rencontre en enfer.

Quand des damnés la cohorte rôtie
Eut assez fait au fils de saint François
Tous les honneurs de leur triste patrie,
Chacun cria d'une commune voix :
Cher Grisbourdon, conte-nous, conte, conte,

Qui t'a conduit vers une fin si prompte ;
Conte-nous donc par quel étonnant cas
Ton ame dure est tombée ici-bas.
Messieurs, dit-il, je ne m'en défends pas ;
Je vous dirai mon étrange aventure ,
Elle pourra vous étonner d'abord ;
Mais il ne faut me taxer d'imposture ,
On ne ment plus si-tôt que l'on est mort.

J'étais là-haut, comme on fait, votre apôtre ;
Et pour l'honneur du froc & pour le vôtre ,
Je conclusais l'exploit le plus galant,
Que jamais moine ait fait hors du couvent.
Mon muletier, ah, l'animal insigne !
Ah, le grand homme ! ah, quel rival condigne !
Mon muletier ferme dans son devoir ,
De Conculix avait passé l'espoir.
J'avais aussi pour ce monstre femelle
Sans vanité prodigué tout mon zèle :
Le Conculix, ravi d'un tel effort,
Nous laissait Jeanne en vertu de l'accord.
Jeanne la forte, & Jeanne la rebelle
Perdait bientôt ce grand nom de Pucelle :
Entre mes bras elle se débattait :
Le muletier par-dessous la tenait ,
Et Conculix de bon cœur ricanait.

Mais croirez-vous ce que je vais vous dire ?
L'air s'entr'ouvrit , & du haut de l'empire
Qu'on nomme ciel , lieux où ni vous ni moi
N'irons jamais , & vous savez pourquoi ;
Je vis descendre , ô fatale merveille !
Cet animal qui porte longue oreille ,
Et qui jadis à Balaam parla ,
Quand Balaam sur la montagne alla.
Quel terrible âne ! il portait une selle
D'un beau velours , & sur l'arçon d'icelle
Était un sabre à deux larges tranchans :
De chaque épaule il lui sortait une aîle ,
Dont il volait , & devançait les vents.
A haute voix alors s'écria Jeanne :
Dieu soit loué , voici venir mon âne.
A ce discours je fus transi d'effroi :
L'âne à l'instant ses quatre genoux plie ,
Leve sa queue & sa tête polie ,
Comme disant à Dunois , monte moi.
Dunois le monte , & l'animal s'envole
Sur notre tête , & passe , & caracole.
Dunois planant , le cimetièr en main ,
Sur moi chétif fondit d'un vol soudain.
Mon cher Satan , mon seigneur souverain ,

H

Ainsi, dit-on, lorsque tu fis la guerre
Imprudemment au maître du tonnerre,
Tu vis sur toi s'élancer saint Michel,
Vengeur fatal des injures du ciel.

Réduit alors à défendre ma vie,
J'eus mon recours à la forcellerie.
Je dépouillai d'un nerveux cordelier
Le sourcil noir & le visage altier.
Je pris la mine & la forme charmante
D'une beauté douce, fraîche, innocente ;
De blonds cheveux se jouaient sur mon sein.
De gaze fine une étoffe brillante
Fit entrevoir une gorge naissante.
J'avais tout l'art du sexe féminin.
Je composais mes yeux & mon visage ;
On y voyait cette naïveté
Qui toujours trompe, & qui toujours engage.
Sous ce vernis un air de volupté
Eût des humains rendu fou le plus sage ;
J'eusse amolli le cœur le plus sauvage :
Car j'avais tout, artifice & beauté.
Mon paladin en parut enchanté.
J'allais périr : ce héros invincible
Avait levé son braquemart terrible ;

Son bras était à demi descendu ,
Et Grishourdon se croyait pourfendu.

Dunois regarde, il s'émeut , il s'arrête.
Qui de Méduse eût vu jadis la tête ,
Était en roc mué soudainement :

Le beau Dunois changea bien autrement.
Il avait l'ame avec les yeux frappée ;
Je vis tomber sa redoutable épée :

Je vis Dunois sentir à mon aspect
Beaucoup d'amour & beaucoup de respect.
Quin'aurait cru que j'eusse eu la victoire ?
Mais voici bien le pis de mon histoire.

Le muletier qui pressait dans ses bras
De Jeanne d'Arc les robustes appas ,
En me voyant si gentille & si belle ,
Brûla soudain d'une flamme nouvelle.
Hélas ! mon cœur ne le soupçonnait pas
De convoiter des charmes délicats.

Un cœur grossier connaître l'inconstance !
Il lâcha prise , & j'eus la préférence.

Il quitte Jeanne , ah , funeste beauté !
A peine Jeanne est-elle en liberté ,
Qu'elle aperçut le brillant cimenterre
Qu' avait Dunois laissé tomber par terre.

H i j

Du fer tranchant sa dextre se saisit,
Et dans l'instant que le rustre infidèle
Quittait pour moi la superbe Pucelle,
Par le chignon, Jeanne d'Arc m'abattit,
Et d'un revers la nuque me fendit.
Depuis ce tems je n'ai nulle nouvelle
Du muletier, de Jeanne la cruelle,
De Conculix, de l'âne, de Dunois.
Puissent-ils tous être empalés cent fois !
Et que le ciel qui confond les coupables,
Pour mon plaisir les donne à tous les diables !
Ainsi parlait le moine avec aigreur.
Et tout l'enfer en rit d'assez bon cœur.

CHANT SIXIEME.

*Aventure d'Agnès & de Monrose. Temple de la
Renommée, Aventure de Dorothée.*

QUITTONS l'enfer, quittons ce gouffre
immonde ,

Où Grisbourdon brûle avec Lucifer.

Dreßons mon vol aux campagnes de l'air ,

Et revoyons ce qui se passe au monde.

Ce monde, hélas, est bien un autre enfer.

Je vois par-tout l'innocence proscrite ,

L'homme de bien flétri par l'hypocrite ;

L'esprit, le goût, les beaux arts éperdus ,

Sont envolés, ainsi que les vertus.

Une rampante & lâche politique

Tient lieu de tout, est le mérite unique.

Le zèle affreux des dangereux dévots

Contre le sage arme la main des fots :

Et l'intérêt, ce vil roi de la terre,

Pour qui l'on fait & la paix & laguerre ,

Triste & pensif auprès d'un coffre-fort ,

Vend le plus faible au crime du plus fort.

H üij

Chétifs mortels insensés & coupables ,
De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir ?
Ah , malheureux qui péchez sans plaisir ,
Dans vos erreurs soyez plus raisonnables ;
Soyez au moins des pécheurs fortunés ;
Et puisqu'il faut que vous soyez damnés ,
Damnez-vous donc par des fautes aimables.

Agnès Sorel fut en user ainsi :

On ne lui peut reprocher en sa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne , & je pense qu'aussi
Dieu tout clément aura pris pitié d'elle :
En paradis tout saint n'est pas pucelle.

Quand Jeanne d'Arc défendait son honneur ,
En combattant avec tant de bonheur ,
Et que du fil de sa céleste épée
De Grisbourdon la tête fut tranchée,
Notre âne ailé qui dessus son harnois
Portait en l'air le chevalier Dunois ,
Conçut alors le caprice profane
De l'éloigner & de l'ôter à Jeanne.
Quelle raison en avait-il ? l'amour ;
Le tendre amour , & la naissante envie ,
Dont en secret son âme était saisie.
L'ami lecteur apprendra quelque jour

Quel doux espoir, quelle flamme hardie,
Pressaient déjà ce héros d'Arcadie.

Il prend son vol, & Dunois stupéfait
A tire d'aile est porté comme un trait.

Il regardait de loin son héroïne,
Qui toute nue, & le fer à la main,
Le cœur ému d'une fureur divine,
Rouge de sang se frayait un chemin.

Le Conculix veut l'arrêter en vain;
Ses farfadets, son peuple aérien,
En cent façons volent sur son passage.

Jeanne s'en moque & passe avec courage.

Lorsqu'en un bois quelque jeune imprudent
Voit une ruche, & s'approchant admire

L'art étonnant de ce palais de cire;

De toutes parts un essaim bourdonnant

Sur mon badaut s'en vient fondre avec rage,

Un peuple ailé lui couvre le visage;

L'homme piqué court à tort, à travers,

De ses deux mains il frappe, il se démène,

Disipe, tue, écrase par centaine

Cette canaille habitante des airs.

C'était ainsi que la Pucelle fière

Chassait au loin cette foule légère.

A ses genoux le chétif muletier,

Craignant pour soi le fort du cordelier,

Tremble & s'écrie : *O pucelle , o ma mie !*
Dans l'écurie autrefois tant servie ,
Quelle furie ! épargne au moins ma vie ,
Que les honneurs ne changent point tes mœurs.
Tu vois mes pleurs , ah , Jeanne ! je me meurs ;
Jeanne répond : Faquin , je te fais grace ,
Dans ton vil sang de fange tout chargé
Ce fer divin ne fera point plongé.
Végète encor , & que ta lourde masse
Ait à l'instant l'honneur de me porter :
Je ne te puis en mulet translater ;
Mais ne m'importe ici de la figure ,
Homme ou mulet tu seras ma monture ;
Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi ,
Et je prétends le retrouver en toi ;
Ça qu'on se courbe : elle dit , & la bête
Marche des mains , & Jeanne sur son dos
Va dans les champs affronter les héros.
Pour Conculix , honteux , plein de colère ,
Il s'en alla murmurer chez son père.

Mais que devint la belle Agnès Sorel ?
Vous souvient-il de son trouble cruel ?
Comme elle fut interdite , éperdue ,
Quand Jean Chandos l'embrassait toute nue ?
Ce Jean Chandos s'élança de ses bras ,

Très-brusquement & courut aux combats.

La belle Agnès crut sortir d'embarras.

De son danger encor toute surprise ,

Elle jurait de n'être jamais prise

A l'avenir en un semblable cas.

Au bon roi Charle elle jurait tout bas

D'aimer toujours ce roi qui n'aime qu'elle ,

De respecter ce tendre & doux lien ,

Et de mourir plutôt qu'être infidelle.

Mais il ne faut jamais jurer de rien.

Dans ce fracas , dans ce trouble effroyable ,

D'un camp surpris tumulte inséparable ,

Quand chacun court, officier & soldat ,

Que l'un s'ensuit , & que l'autre combat ,

Que les valets , fripons suivans l'armée ,

Pillent le camp de peur des ennemis :

Parmi les cris , la poudre & la fumée ,

La belle Agnès se voyant sans habits ,

Du grand Chandos entre en la garde-robe ;

Puis avisant chemise, mules, robe ,

Saisit le tout en tremblant & sans bruit ,

Même elle prend jusqu'au bonnet de nuit.

Tout vint à point ; car de bonne fortune

Elle aperçut une jument bai-brune ,

Bride à la bouche & selle sur le dos ,

Que l'on devait amener à Chandos.
Son écuyer, vieil ivrogne intrépide,
Tout en dormant la tenait par la bride.
L'adroite Agnès s'en va subtilement
Oter la bride à l'écuyer dormant.
Puis se servant de certaine escabelle,
Y pose un pied, monte, se met en selle,
Pique, & s'en va, croyant gagner le bois,
Pleine de crainte & de joie à la fois.
L'ami Bonneau court à pied dans la plaine,
En maudissant sa pésante bedaine,
Ce beau voyage, & la guerre & la cour,
Et les Anglais, & Sorel, & l'amour.

Or, de Chandos le très-fidèle page,
(Monrose était le nom du personnage)
Qui revenait ce matin d'un message,
Voyant de loin tout ce qui se passait,
Cette jument qui vers le bois courait,
Et de Chandos la robe & le bonnet;
Devinant mal ce que ce pouvait être,
Crut fermement que c'était son cher maître,
Qui loin du camp demi-nud s'enfuiat,
Epouvanté de l'étrange aventure,
D'un coup de fouet il hâte sa monture,
Galope & crie : Ah mon maître ! ah seigneur !
Vous poursuit-on ? Charlot est-il vainqueur ?

Où courez-vous ? Je vais par-tout vous suivre :
Si vous mourez , Je cesserai de vivre :
Il dit , & vole & le vent emportait
Lui, son cheval & tout ce qu'il disait.

La belle Agnès qui se croit poursuivie ;
Court dans le bois au péril de sa vie :
Le page y vole , & plus elle s'enfuit ,
Plus notre Anglais avec ardeur la suit.
La jument bronche & la belle éperdue ,
Jettant un cri dont retentit la nue ,
Tombe à côté , sur la terre étendue.
Le page arrive aussi prompt que les vents ;
Mais il perdit l'usage de ses sens ,
Quand cette robe ouverte & voltigeante
Lui découvrit une beauté touchante ,
Un sein d'albâtre , & cuisses dont l'amour
A dessiné la forme & le contour.

Bel Adonis , telle fut ta surprise ,
Quand la maîtresse & de Mars & d'Anchise ;
Du haut des cieux , le soir au coin d'un bois ,
S'offrit à toi pour la première fois.
Vénus sans doute avait plus de parure ;
Une jument n'avait point renversé
Son corps divin de fatigue harassé ;
Bonnet de nuit n'était point sa coëffure ,
Son cu d'ivoire était sans meurtrissure.

Mais Adonis à ces attraits tous nuds,
Balancerait entre Agnès & Vénus.

Le jeune Anglais se sentit l'ame atteinte
D'un feu mêlé de respect & de crainte ;
Il prend Agnès , & l'embrasse en tremblant.
Hélas ! dit-il , seriez-vous point blessée ?
Agnès sur lui tourne un œil languissant ,
Et d'une voix timide , embarrassée ,
En soupirant elle lui parle ainsi :

» Qui que tu sois qui me poursuis'ici ,
» Si tu n'as point un cœur né pour le crime ,
» N'abuse point du malheur qui m'opprime :
» Jeune étranger , conserve mon honneur ,
» Sois mon appui , fois mon libérateur. «

Elle ne put en dire davantage :

Elle pleura , détourna son visage ,

Triste , confuse , & tout bas promettant

D'être fidelle au bon roi son amant.

Montrose ému , fut un tems en silence :

Puis il lui dit d'un ton tendre & touchant :

» O de ce monde adorable ornement ,
» Que sur les cœurs vous avez de puissance !
» Je suis à vous : comptez sur mes secours ;
» Vous disposez de mon cœur , de mes jours ,
» De tout mon sang ; ayez tant d'indulgence
» Que d'accepter que j'ose vous servir.

» Je

» Je n'en veux point une autre récompense :

» C'est être heureux que de vous secourir.

Il tire alors un flacon d'eau des carmes ;

Sa main timide en arrose ses charmes ,

Et les endroits de roses & de lys ,

Qu'avaient la selle & la chute meurtris.

La belle Agnès rougissait sans colère ,

Né trouvait pas sa main trop téméraire ,

Et le lorgnait sans crainte , sans effroi ,

Jurant toujours d'être fidelle au roi.

Le page ayant employé sa bouteille ;

Rare beauté, dit-il, je vous conseille

De cheminer jusques au bourg voisin ,

Nous marcherons par ce petit chemin.

Dedans ce bourg nul soldat ne demeure :

Nous y serons avant qu'il soit une heure.

J'ai de l'argent , & l'on vous trouvera

Et coëffe & jupe , & tout ce qu'il faudra

Pour habiller avec plus de décence

Un beauté digne d'un roi de France.

La dame errante approuva son avis :

Monrose était si tendre & si soumis ,

Était si beau , savait à tel point vivre ,

Qu'on ne pouvait s'empêcher de le suivre.

Quelque censeur , interrompant le fil

De mon discours , dira : Mais se peut-il

Qu'un étourdi , qu'un jeune Anglais , qu'un page,
Fût près d'Agnès respectueux & sage ?

Qu'il ne prît point la moindre liberté ?

Ah ! laissez là vos censures rigides ;

Ce page aimait , & si la volupté

Nous rend hardis , l'amour nous rend timides.

Agnès & lui marchaient donc vers ce bourg ,

S'entretenant de beaux propos d'amour ,

D'exploits de guerre & de chevalerie ,

De contes vieux & de galanterie.

Notre écuyer de cent pas en cent pas

S'approchait d'elle , & baissait ses beaux bras :

Le tout d'un air respectueux & tendre ;

La belle Agnès ne savait s'en défendre ;

Mais rien de plus : ce jeune homme de bien

Voulait beaucoup , & ne demandait rien.

Dedans le bourg ils sont entrés à peine ,

Dans un logis son écuyer la mène

Bien fatiguée ; Agnès entre deux draps

Modestement repose ses appas ;

Monrose court , & va tout hors d'haleine

Chercher par-tout pour dignement servir ,

Alimenter , chauffer , coëffer , vêtir ,

Cette beauté déjà sa souveraine.

O jeune enfant ! dont l'amour & l'honneur ,

Ont pris plaisir à diriger le cœur ,

Où sont les gens dont la sagesse égale

Les procédés de ton ame loyale ?

Dans ce logis , ciel ! que vais-je avouer ?

De Jean Chandos logeait un aumônier.

Tout aumônier est plus hardi qu'un page.

Le scélérat informé du voyage

Du beau Monrose & de la belle Agnès ,

Et trop instruit que dans son voisinage

A quatre pas reposaient tant d'attraits ;

Pressé soudain de son desir infâme ,

Les yeux ardents , le sang rempli de flamme ,

Le corps en rut , de luxure enivré ,

Entre en jurant comme un désespéré ,

Ferme la porte & les deux rideaux tire.

Mais , cher lecteur , il convient de te dire

Ce que faisait en ce même moment

Le beau Dunois sur son âne volant.

Au haut des airs où les Alpes chenues

Portent leur tête & divisent les nues ,

Vers ce rocher fendu par Annibal ,

Fameux passage aux Romains si fatal ,

Qui voit le ciel s'arrondir sur sa tête ,

Et sous ses pieds se former la tempête ,

Est un palais de marbre transparent ,

Sans toit ni porte , ouvert à tout venant ,

Tous les dedans sont des glaces fidelles ;

Si que chacun qui passe devant elles,
Oubelle ou laide, ou jeune homme ou barbon;
Peut se mirer tant qu'il lui semble bon.

Mille chemins mènent devers l'empire
De ces beaux lieux où si bien l'on se mire :
Mais ces chemins sont tous bien dangereux;
Il faut franchir des abîmes affreux.
Tel bien souvent sur ce nouvel olimpe
Est arrivé sans trop savoir par où ;
Chacun y court, & tandis qu'un y grimpe,
Il en est cent qui se cassent le cou.

De ce palais la superbe maîtresse
Est cette vieille & bavarde déesse,
La Renommée, à qui dans tous les tems
Le plus modeste a donné quelque encens.
Le sage dit que son cœur la méprise,
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom ;
Que la louange est pour l'ame un poison.
Le sage ment, & dit une sottise.

La Renommée est donc en ces hauts lieux.
Les courtisans dont elle est entourée,
Princes, pédans, guerriers, religieux,
Escorte vaine, & de vent enivrée,
Vont tous priant, & criant à genoux :
O Renommée ! ô puissante déesse !
Qui savez tout, & qui parlez sans cesse ;

CHANT SIXIEME.

103

A cet avis Dunois sentit dans l'ame
Un prompt desir de secourir la Dame.
Car vous savez que si-tôt qu'il s'offrait
Occasion de marquer son courage,
Venger un tort, redresser quelque outrage,
Sans raisonner ce héros y courait.
Allons, dit-il à son âne fidèle,
Vole à Milan, vole où l'honneur t'appelle.
L'âne aussi-tôt ses deux ailes étend;
Un Chérubin va moins rapidement.
Il voit déjà la ville où la justice
Arrangeait tout pour cet affreux supplice.
Dans la grand'place on élève un bûcher;
Trois cents archers, gens cruels & timides,
Du mal d'autrui monstres toujours avides,
Rangent le peuple, empêchent d'approcher.
On voit par-tout le beau monde aux fenêtres;
Attendant l'heure & déjà larmoyant;
Sur un balcon l'archevêque & ses prêtres
Observent tout d'un œil ferme & content.
Quatre Alguazils amènent Dorothee,
Nue en chemise, & de fer garrottée;
Le juste excès de son affliction,
Le désespoir & la confusion,
Devant ses yeux répandent un nuage;
Des pleurs amers inondent son visage.

Elle entrevoit d'un œil mal assuré
L'affreux poteau pour sa mort préparé ,
Et ses sanglots se faisant un passage :
» O mon amant ! ô toi qui dans mon cœur
» Règnes encor en ces momens d'horreur !..
Elle ne peut en dire davantage ,
Et bégayant le nom de son amant ,
Elle tomba sans voix , sans mouvement ,
Le front jauni d'une pâleur mortelle :
Dans cet état elle était encor belle.

Un scélérat nommé Sacrogorgon ,
De l'archevêque infâme champion ,
La dague au poing vers le bûcher s'avance ;
Le front armé de fer & d'impudence ,
Et dit tout haut : Messieurs , je jure Dieu ,
Que Dorothée a mérité le feu.
Est-il quelqu'un qui prenne sa querelle ?
Est-il quelqu'un qui combatte pour elle ?
S'il en est un , que cet audacieux
Ose à l'instant se montrer à mes yeux ,
Voici de quoi lui fendre la cervelle.
Disant ces mots , il marche fièrement ,
Branlant en l'air un braquemart tranchant ,
Roulant des yeux , tordant sa laide bouche.
On frémissait à son aspect farouche ,
Et dans la ville il n'était écuyer

CHANT SIXIEME.

107

Par charité parlez un peu de nous.
Pour contenter leurs ardeurs indiscrettes ,
La Renommée a toujours deux trompettes :
L'une à sa bouche appliquée à propos ,
Va célébrant les exploits des héros :
L'autre est... au cu , puisqu'il faut vous le dire :
C'est celle-là qui sert à nous instruire
De ce fatras de volumes nouveaux ,
Vers de Danchet , prose de Marivaux ,
Productions de plumes mercenaires
Et du Parnasse infectes éphémères ,
Qui l'un par l'autre éclipsés tour-à-tour ,
Faits en un mois , périssent en un jour ;
Ensevelis dans le fond des collèges ,
Rongés de vers , eux & leurs privilèges.

Gentil Dunois sur ton âne monté ,
En ce beau lieu tu te vis transporté.
Ton nom fameux qu'avec justice on fête ,
Était corné par la trompette honnête.
Tu regardais ces miroirs si polis.
O quelle joie enchantait tes esprits !
Car tu voyais dans ces glaces brillantes
De tes vertus les peintures vivantes :
Non-seulement des sièges , des combats ,
Et ces exploits qui font tant de fracas :
Mais des vertus encor plus difficiles ,

Des malheureux de tes bienfaits chargés ;
Te bénissant au sein de leurs asyles :
Des gens de bien à la cour protégés :
Des orphelins de leurs tuteurs vengés.
Dunois ainsi comtemplant son histoire,
Se complaisait à jouir de sa gloire.
Son âne aussi s'amusait à se voir ,
Se pavanait de miroir en miroir.

On entendit dessus ces entrefaites ,
Sonner en l'air une des deux trompettes ;
Elle disait : *Voici l'horrible jour*
Où dans Milan la sentence est dictée :
On va brûler la belle Dorothee.

Pleurez , mortels , qui connaissez l'amour.

Qui ? dit Dunois , quelle est donc cette Belle ?
Qu'a-t-elle fait ? pourquoi la brûle-t-on ?
Passe après tout si c'est une Laidron ;
Mais dans le feu mettre un jeune tendron ,
Par tous les saints c'est chose trop cruelle.
Comme il parlait , la trompette reprit :
Tel est l'arrêt , hélas ! il est écrit :
O Dorothee , ô pauvre Dorothee !
Qu'en feu cuisant tu vas être jettée ,
Si la valeur d'un chevalier loyal
Ne te ravit à ce brasier fatal.

Qui Dorothée osât justifier :

Sacrogorgon venait de les confondre :

Chacun pleurait, & nul n'osait répondre.

Le fier prélat, du haut de son balcon,
Encourageait le cruel champion.

Le beau Dunois qui planait sur la place,

Fut si touché de l'insolente audace

De ce pervers ; & Dorothée en pleurs

Était si belle au sein de tant d'horreurs,

Son désespoir la rendait si touchante,

Qu'en la voyant il la crut innocente.

Il saute à terre, & d'un ton élevé :

C'est moi, dit-il, face de réprouvé,

Qui viens ici montrer par mon courage,

Que Dorothée est vertueuse & sage ;

Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,

Suppôt du crime, & menteur déloyal.

Je veux d'abord savoir de Dorothée,

Quelle noirceur lui peut être imputée,

Quel est son cas, & par quel guet-à-pan

On fait brûler les filles à Milan ;

Il dit, le peuple à la surprise en proie

Poussa des cris d'espérance & de joie.

Sacrogorgon, qui se mourait de peur,

Fit comme il put semblant d'avoir du cœur.

Le fier prélat sous sa mine hypocrite
Ne peut cacher le trouble qui l'agite.

A Dorothee alors le beau Dunois
S'en vint parler d'un air humble & courtois;
Et cependant que la Belle lui conte
En soupirant son malheur & sa honte;
L'âne divin sur l'église perché
De tout ce cas paraissait fort touché:
Et de Milan les dévotes familles
Bénéficiaient Dieu qui prend pitié des filles.

C

Dunois

L

Je fus

Mon

Je dé

Mais

Cette

De so

Un t

Gêne

Que

Vous

Que

Il es

Un t

Si la

Ne p

Cher

On

Ou

Et p

Ce f

CHANT SEPTIEME.

*Dunois ravit l'innocente Dorothée à la sainte
Inquisition.*

LORSQU'AUTREFOIS, au printems de mes jours;
Je fus quitté par ma belle maîtresse,
Mon tendre cœur fut navré de tristesse;
Je détestai l'empire des amours;
Mais d'offenser par le moindre discours,
Cette beauté que j'avais encensée,
De son bonheur ofer troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma pensée.
Gêner un cœur ce n'est pas ma façon.
Que si je traite ainsi les infidelles,
Vous comprenez à plus forte raison,
Que je respecte encor plus les cruelles.
Il est affreux d'aller persécuter
Un tendre cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtresse, objet de votre hommage,
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux esclavage;
On trouve assez de quoi se consoler;
Ou bien buvez : c'est un parti fort sage.
Et plutôt à Dieu qu'en un cas tout pareil,
Ce fier prélat qu'amour rendit barbare,

Cet oppresseur d'une beauté si rare ,
Se fût servi d'un aussi bon conseil !

Déjà Dunois à la belle affligée
Avait rendu le courage & l'espoir :
Mais avant tout il convenait savoir ,
Les attentats dont elle était chargée.

O vous , dit-elle , en baissant ses beaux yeux ;
Ange divin , qui descendez des cieux ,
Vous , qui venez prendre ici ma défense ,
Vous savez bien quelle est mon innocence,
Dunois reprit : je ne suis qu'un mortel ;
Je suis venu par une étrange allure ,
Pour vous sauver d'un trépas si cruel.
Nul dans les cœurs ne lit que l'Éternel.
Je crois votre ame & vertueuse & pure ;
Mais dites-moi , pour Dieu votre aventure.

Lors Dorothée en essuyant ses pleurs ,
Dont le torrent son beau visage mouille ,
Dit : L'amour seul a fait tous mes malheurs.
Connaissez-vous monsieur de la Trimouille ?
Oui , dit Dunois , c'est mon meilleur ami.
Peu de héros ont une ame aussi belle ;
Mon roi n'a point de guerrier plus fidèle ;
L'Anglais n'a point de plus fier ennemi ;
Nul chevalier n'est plus digne qu'on l'aime.
Il est trop vrai , dit-elle , c'est lui-même.

Il ne s'est pas écoulé plus d'un an.
Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
C'est en ces lieux qu'il m'avait adorée ;
Il le jurait , & j'ose être assurée ,
Que son grand cœur est toujours enflammé
Qu'il m'aime encor ; car il est trop aimé.

Ne doutez-point , dit Dunois , de son ame
Votre beauté vous répond de sa flamme :
Je le connais , il est , ainsi que moi ,
A ses amours fidèle comme au roi.
L'autre reprit , ah ! monsieur , je vous croi.
O jour heureux où je le vis paraître ,
Où des mortels il était à mes yeux
Le plus aimable & le plus vertueux ,
Où de mon cœur il se rendit le maître !
Je l'adorais avant que ma raison
Eût pu savoir si je l'aimais ou non.

Ce fut , monsieur , ô moment délectable !
Chez l'archevêque où nous étions à table ,
Que ce héros plein de sa passion
Me fit , me fit sa déclaration.
Ah ! j'en perdis la paro'le & la vue.
Mon sang brûla d'une ardeur inconnue :
Du tendre amour j'ignorais le danger ,

Et de plaisir je ne pouvais manger.

Le lendemain il me rendit visite :

Elle fut courte , il s'en alla bien vite.

Quand il partit , mon cœur le rappelait ,

Mon tendre cœur après lui s'envolait.

Le lendemain il eut un tête à tête

Un peu plus long , mais non pas moins honnête.

Le lendemain il en reçut le prix ,

Par deux baisers sur mes lèvres ravis.

Le lendemain il osa da vantage ,

Il me promit la foi de mariage.

Le lendemain il fut entreprenant.

Le lendemain il me fit un enfant.

Que dis-je , hélas ? faut-il que je raconte

De point en point mes malheurs & ma honte ,

Sans que je sache , ô digne chevalier !

A quel héros j'ose me confier ?

Lors le guerrier par pure obéissance ,

Dit sans vanter ses faits ni sa naissance ,

Je suis *Dunois*. C'était en dire assez.

Dieu , reprit-elle , ô Dieu qui m'exaucez ,

Quoi vos bontés font voler à mon aide

Ce grand *Dunois* , ce bras à qui tout cede !

Gentil guerrier ! noble fils de l'amour !

En quoi ! c'est vous ! vous l'espoir de la France :
Qui me sauvez & l'honneur & le jour !
Votre nom seul aurait ma confiance.

Vous savez donc , brave & gentil Dunois ,
Que mon amant au bout de quelques mois
Fut obligé de partir pour la guerre ,
Guerre funeste , & maudite Angleterre !
Il écouta la voix de son devoir.

Mon tendre amant était au desespoir.
Un tel état vous est connu sans doute ,
Et vous savez , monsieur , ce qu'il en coûte :
Ce fier devoir fait seul tous nos malheurs ;
Je l'éprouvais en répandant des pleurs :
Mon cœur était forcé de se contraindre ,
Et je mourais , mais sans pouvoir m'en plaindre :
Il me donna le présent amoureux ,
D'un bracelet fait de ses blonds cheveux ,
Et son portrait qui trompant son absence ,
M'a fait cent fois retrouver sa présence.

Un tendre écrit sur-tout il me laissa
Que de sa main le ferme amour traça.
C'était , monsieur , une juste promesse ,
Un cher garant de sa sainte tendresse :
On y lisait : *Je jure par l'amour ,*

*Par les pla'irs de mon ame enchantée,
De revenir bientôt en cette cour,
Pour épouser ma chère Dorothee.*

Las ! il partit, il porta sa valeur
Dans Orléans. Peut-être il est encore
Dans ces remparts, où l'appella l'honneur
S'il y savait quels maux & quelle horreur.
Sont loin de lui le prix de mon ardeur !
Non, juste ciel ! il vaut mieux qu'il l'ignore.

Il partit donc, & moi je m'en allai,
Loin des soupçons d'une ville indiscrete,
Chercher aux champs une sombre retraite,
Conforme aux soins de mon cœur désolé.
Mes parens morts, libre dans ma tristesse,
Cachée au monde, & fuyant tous les yeux,
Dans le secret le plus mystérieux
J'enfvelis mes pleurs & ma grossesse.
Mais par malheur, hélas ! je suis la nièce
De l'archevêque. A ces funestes mots,
Elle sentit redoubler ses sanglots.

Puis vers le ciel tournant ses yeux en larmes,
J'avais, dit-elle, en secret mis au jour
Ce tendre fruit de mon furtif amour ;
Avec mon fils consolant mes allarmes,

De mon amant j'attendais le retour.
A l'archevêque il prit en fantaisie
De venir voir quelle espèce de vie
Menait sa nièce au fond de ces forêts ;
Pour ma campagne il quitta son palais ;
Il fut touché de mes faibles attraits.
Cette beauté , présent cher & funeste :
Ce don fatal , qu'aujourd'hui je déteste ,
Perça son cœur des plus dangereux traits.
Il s'expliqua : Ciel que je fus surprise !
Je lui parlai des devoirs de son rang ,
De son état , des nœuds sacrés du sang.
Je remontrai l'horreur de l'entreprise ;
Elle outrageait la nature & l'église.
Hélas ! j'eus beau lui parler de devoir ,
Il s'entêta d'un chimérique espoir.
Il se flattait que mon cœur indocile ,
D'aucun objet ne s'était prévenu ;
Qu'enfin l'amour ne m'était point connu ,
Que son triomphe en serait plus facile ;
Il m'accablait de ses soins fatiguans ,
De ses desirs rebutés & pressans.

Hélas ! un jour que toute à ma tristesse
Je relifais cette douce promesse ,

Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
Mon cruel oncle en lisant me surprit.
Il se saisit d'une main ennemie,
De ce papier qui contenait ma vie;
Il lut, il vit dans cet écrit fatal,
Tous mes secrets, ma flamme & son rival.
Son ame alors jalouse & forcenée,
A ses desirs fut plus abandonnée,
Toujours alerte & toujours m'épiant,
Il fut bientôt que j'avais un enfant.
Sans doute un autre en eût perdu courage,
Mais l'archevêque en devint plus ardent;
Et se sentant sur moi cet avantage,
Ah! me dit-il, n'est-ce donc qu'avec moi
Que vous aurez la fureur d'être sage?
Et vos faveurs seront le seul partage
De l'étourdi qui ravit votre foi?
Osez vous bien me faire résistance?
Y pensez-vous? vous ne méritez pas
Le fol amour que j'ai pour vos appas:
Cédez sur l'heure, ou craignez ma vengeance.
Je me jettai tremblante à ses genoux:
J'attestai Dieu: je répandis des larmes.
Lui furieux d'amour & de courroux,

En cet état me trouva plus de charmes,
Il me renverse, & va me violer ;
Je me débats, sans que je me dégage :
A mon secours il fallut appeler ;
Tout son amour soudain se tourne en rage.
D'un oncle, ô ciel ! souffrir un tel outrage !
De coups affreux il meurtrit mon visage.
On vient au bruit ; l'archevêque à l'instant
Joint à son crime un crime encor plus grand.
Chrétiens, dit-il, ma nièce est une impie :
Je l'abandonne, & je l'excommunie :
Un hérétique, un damné suborneur
Publiquement a fait son deshonneur :
L'enfant qu'ils ont, c'est un fruit adultère.
Que Dieu confonde & le fils & la mère !
Et puisqu'ils ont ma malédiction,
Qu'ils soient livrés à l'inquisition.

Il ne fit point une menace vaine :
Et dans Milan le traître arrive à peine,
Qu'il fait agir le grand inquisiteur.
On me saisit, prisonnière on m'entraîne
Dans des cachots où le pain de douleur
Était ma seule & triste nourriture :
Lieux souterrains, lieux d'une nuit obscure,

Séjour des morts, & tombeau des vivans !
Après trois jours on me rend la lumière ,
Mais pour la perdre au milieu des tourmens ;
Vous les voyez ces brafiers dévorans ,
C'est-là qu'il faut expirer à vingt ans.
Voilà mon lit à mon heure dernière.
C'est-là, c'est-là, fans votre bras vengeur ,
Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur.
Plus d'un guerrier aurait, selon l'usage ,
Pris ma défense & pour moi combattu ;
Mais l'archevêque enchaîne leur vertu :
Contre l'église ils n'ont point de courage.
Ardens au mal, de glace pour le bien :
Qu'attendre hélas ! d'un cœur italien ?
Ils tremblent tous à l'aspect d'une étole ;
Mais un François n'est allarmé de rien ,
Il braverait le pape au capitole.

A ces propos Dunois piqué d'honneur ,
Plein de pitié pour la belle accusée ,
Plein de courroux pour son persécuteur ,
Brûlait déjà d'exercer sa valeur ,
Et se flattait d'une victoire aisée :
Bien surpris fut de se voir entouré
De cent archers , dont la cohorte fière

L'investissait noblement par derrière.

Un cuistre en robe avec bonnet quarré,

Criait d'un ton de vrai *miserere* :

» On fait savoir de par la sainte église,

» Par Monseigneur, pour la gloire de Dieu,

» A tous chrétiens que le ciel favorise,

» Que nous venons de condamner au feu

* Cet étranger, ce champion profane,

» De Dorothée infâme chevalier,

» Comme infidèle, hérétique & forcier :

» Qu'il soit brûlé sur l'heure avec son âne.

Cruel prélat, Busris en soutane,

C'était, perfide, un tour de ton métier ;

Tu redoutais le bras de ce guerrier,

Tu t'entendais avec le saint office,

Pour opprimer, sous le nom de justice,

Quiconque eût pu lever le voile affreux

Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.

Tout aussi-tôt l'assassine cohorte,

Du saint office abominable escorte,

Pour se saisir du superbe Dunois,

Deux pas avance ; elle en recule trois ;

Puis marche encor ; puis se signe & s'arrête.

Sacrogorgon qui tremblait à leur tête,

Leur crie : Allons, il faut vaincre ou périr ;
De ce forcier tâchons de nous saisir.
Au milieu d'eux les diacres de la ville ,
Les sacristains arrivent à la file :
L'un tient un pot, & l'autre un goupillon ;
Ils font leur ronde , & de leur eau salée
Bénoîtement aspergent l'assemblée.
On exorcise , on maudit le démon :
Et le prélat , toujours l'ame troublée ,
Donne par-tout la bénédiction.

Le grand Dunois , non sans émotion ,
Voit qu'on le prend pour envoyé du diable :
Lors saisissant de son bras redoutable ,
Sa grande épée , & de l'autre montrant
Un chapelet , catholique instrument ,
De son salut cher & sacré garant ;
Allons , dit-il , venez à moi mon âne :
L'âne descend , Dunois monte & soudain
Il va frappant en moins d'un tour de main
De ces croquans la cohorte profane.
Il perce à l'un le *sternum* & le bras :
Il atteint l'autre , à l'os qu'on nomme *atlas*.
Qui voit tomber son nez & sa mâchoire ,
Qui son oreille & qui son *humerus*.

Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire ,
 & qui s'enfuit disant ses *oremus* :
 L'âne au milieu du sang & du carnage ,
 Du paladin, seconde le courage ;
 Il vole , il rue , il mord , il foule aux pieds
 Ce tourbillon de faquins effrayés.
 Sacrogorgon abaissant la visière ,
 Toujours jurant s'en allait en arrière ;
 Dunois le joint, l'atteint à l'os *pubis* ,
 Le fer sanglant lui sort par le *coccis* :
 Le vilain tombe , & le peuple s'écrie :
 Béni soit Dieu , le barbare est sans vie.

Le scélérat encore se débattait
 Sur la poussière , & son cœur palpitait ,
 Quand le héros lui dit : Ame traîtresse ,
 L'enfer t'attend , crains le diable & confesse
 Que l'archevêque est un coquin mitré ,
 Un ravisseur , un parjure avéré ,
 Que Dorothee est l'innocence même ,
 Qu'elle est fidelle au tendre amant qu'elle aime ,
 Et quetu n'es qu'un sot & qu'un fripon.
 Oui , monseigneur : oui , vous avez raison ;
 Je suis un sot , la chose est par trop claire ,
 Et votre épée a prouvé cet affaire.

Il dit : son ame alla chez le démon.

Ainsi mourut le fier Sacrogorgon.

Dans l'instant même où ce bravache infâme

A Belzébut rendait sa vilaine ame ,

Devers la place arrive un écuyer

Portant salade avec lance dorée :

Deux postillons à la jaune livrée

Allaient devant. C'était chose assurée ,

Qu'il arrivait quelque grand chevalier.

A cet objet la belle Dorothee ,

D'étonnement & d'amour transportée ,

Ah Dieu puissant, se mit-elle à crier ,

Serait-ce lui ! serait-il bien possible !

A mes malheurs le ciel est trop sensible.

Les Milanais, peuple très-curieux ,

Vers l'écuyer avaient tourné les yeux.

Eh ! cher lecteur, n'êtes-vous pas honteux

De ressembler à ce peuple volage ,

Et d'occuper vos yeux & votre esprit

Du changement qui dans Milan se fit ?

Est-ce donc-là le but de mon ouvrage ?

Songez , lecteur, aux remparts d'Orléans ,

Au roi de France , aux cruels assiégeans ,

A la Pucelle , à l'illustre amazone ,

La

La vengeresse & du peuple & du trône ,
 Qui sans jupon , sans pourpoint , ni bonnet ,
 Parmi les champs comme un centaure allait :
 Ayant en Dieu sa plus ferme espérance ,
 Comptant sur lui plus que sur sa vaillance ,
 Et s'adressant à monsieur saint Denis ,
 Qui cabalait alors en paradis
 Contre saint George en faveur de la France.

Sur-tout , lecteur , n'oubliez point Agnès ,
 Ayez l'esprit tout plein de ses attraits :
 Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.
 Est-il quelqu'un si morne & si sévère ,
 Que pour Agnès , il soit sans intérêt ?

Et franchement dites-moi , s'il vous plaît ,
 Si Dorothée au feu fut condamnée ;
 Si le Seigneur du haut du firmament
 Sauva le jour à cette infortunée ,
 Semblable cas advient très-rarement.
 Mais que l'objet où votre cœur s'engage ,
 Pour qui vos pleurs ne peuvent s'effuyer ,
 Soit dans les bras d'un robuste [aumônier ,
 Ou semble épris pour quelque jeune page ;
 Cet accident peut être plus commun.
 Pour l'amener ne faut miracle aucun.

L

Je l'avouerai , j'aime toute aventure ,
Qui tient de près à l'humaine nature ;
Car je suis homme , & je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faiblesses.
J'ai dans mon tems possédé des maîtresses ,
Et j'aime encor à retrouver mon cœur.

I
A
U
N
N
P
V
V
C
S
I
En
Le
En
Il r
Il é
Ma
De

CHANT HUITIEME.

Agnès Sorel poursuivie par l'aumônier de Jean Chandos. Regrets de son amant.

EH quoi toujours clouer une préface
A tous mes chants ? la morale me lasse ;
Un simple fait conté naïvement ,
Ne contenant que la vérité pure ,
Narré succinct, sans frivole ornement ,
Point trop d'esprit , aucun raffinement ,
Voilà de quoi désarmer la censure.
Va donc , Voltaire , au fait plus rondement :
C'est mon avis. Tableau d'après nature ,
S'il est bien fait , n'a besoin de bordure.

Le bon roi Charle allant vers Orléans ,
Enflait le cœur de ses fiers combattans.
Les remplissait de joie & d'espérance ,
En leur vantant les destins de la France.
Il ne parlait que d'aller aux combats ;
Il étalait une fière allégresse ,
Mais en secret il soupirait tout bas ,
De se trouver absent de sa maîtresse.

L'avoit laissée , avoir pu seulement
De son Agnès s'écarter un moment ,
C'était un trait d'une vertu suprême ;
C'était quitter la moitié de soi-même.

Lorsqu'il fut seul en sa chambre enfermé.
Et qu'en son cœur il eut un peu calmé
L'emportement du démon de la gloire ;
L'autre démon qui préside à l'amour ,
Vint à ses sens s'expliquer à son tour ;
Il plaidait mieux , il gagna la victoire.
D'un air distrait le bon prince écoute
Le gros Louvet , qui long-tems harangua :
Puis à sa chambre en secret il alla ,
Où d'un cœur triste & d'une main tremblante
Il écrivit une lettre touchante ,
Que de ses pleurs tendrement il mouilla ;
Pour les sécher Bonneau n'était pas là.
Certain butor , gentilhomme ordinaire ,
Fut dépêché , chargé du doux billet.
Une heure après , ô douleur trop amère !
Notre butor rapporte le poulet.
Le roi faisi d'une crainte mortelle ,
Lui dit , hélas ! pourquoi donc reviens-tu ?
Quoi mon billet ? ... Sire , tout est perdu ,

Sire, armez-vous de force & de vertu.
Les Anglais, ... sire ... ah tout est confondu,
Sire, ... ils ont pris Agnès & la Pucelle.

A ce propos dit sans ménagement,
Le roi tomba, perdit tout sentiment,
Et de ses sens il ne reprit l'usage
Que pour sentir l'effet de son tourment.
Contre un tel coup quiconque a du courage,
N'est pas sans doute une véritable amant:
Le roi l'était; un tel événement.
Le transportait de douleur & de rage.
Ses chevaliers perdirent tous leurs soins
A l'arracher à sa douleur cruelle;
Charles fut près d'en perdre la cervelle:
Son père hélas! devint fou pour bien moins.
Ah! cria-t-il, que l'on m'enlève Jeanne,
Mes chevaliers, tous mes gens à soutane,
Mon directeur, & le peu de pays
Que m'ont laissé mes destins ennemis!
Cruels Anglais, ôtez-moi plus encore,
Mais laissez-moi ce que mon cœur adore.
Amour, Agnès, monarque malheureux!
Que fais-je ici, m'arrachant les cheveux?
Je l'ai perdue; il faudra que j'en meure.

Je l'ai perdue : & pendant que je pleure,
Peut-être hélas ! quelqu'insolent anglais
A son plaisir subjugue ses attraits,
Faits seulement pour des baisers français.
Une autre bouche à tes lèvres charmantes
Pourrait ravir ces faveurs si touchantes ?
Une autre main caresser tes beautés ?
Une autre ... ô ciel ! que de calamités !
Et qui fait même en ce moment horrible ,
A leurs transports si tu n'es pas sensible !
Qui fait hélas ! si ton tempérament
Ne trahit pas ton malheureux amant !
Le triste roi de cette incertitude ,
Ne pouvant plus souffrir l'inquiétude ,
Va sur ce cas consulter les docteurs ,
Nécromanciens , devins , sorboniqueurs ,
Juifs , Jacobins , quiconque savait lire.

Messieurs , dit-il , il convient de me dire ,
Si mon Agnès est fidelle à sa foi ,
Si pour moi seul sa belle ame soupire ;
Gardez vous bien de tromper votre roi ;
Dites-moi tout ; de tout il faut m'instruire.
Eux bien payés consultèrent soudain ,
En grec , hébreu , syriaque , latin .

L'un du roi Charle examine la main,
L'autre en quarré dessine une figure;
Un autre observe & Vénus & Mercure;
Un autre va son pseauteur parcourant,
Disant *amen* & tout bas marmotant.
Cet autre-ci regarde au fond d'un verre,
Et celui-là fait des cercle à terre;
Il n'est aucun qui doute de son art;
Aucun ne croit qu'un diable y prenne part.
Aux yeux du prince ils travaillent, ils suent;
Puis louant Dieu tous ensemble ils concluent
Que ce grand roi peut dormir en repos,
Qu'il est le seul parmi tous les héros
A qui le ciel, par sa grace infinie,
Daigne octroyer une fidelle amie;
Qu'Agnès est sage, & fuit tous les amans.
Ils se trompaient, hélas ! les bonnes gens:
Agnès aimait; Agnès était faillie:
Puis fiez-vous à messieurs les savans.

Cet aumônier terrible, inexorable,
Avait saisi le moment favorable :
Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphait de ses jeunes attraits,
Et l'accablant de sa mâle éloquence,

Il ravissait des plaisirs imparfaits ;
Volupté triste & fausse jouissance ,
Vuide d'appas , brutale violence ,
Honteux plaisirs qu'amour ne connaît pas :
Car qui voudrait tenir entre ses bras
Une beauté qui détourne la bouche ,
Qui de ses pleurs inonde votre couche ,
Un honnête homme a bien d'autres desirs :
A ses baisers il veut que l'on riposte ,
Et qu'on l'invite à courir chaque poste.
Il n'est heureux qu'en donnant des plaisirs.
Un Aumônier n'est pas si difficile ,
Il va piquant sa monture indocile ,
Sans s'informer si le jeune tendron
Sous son empire a du plaisir ou non.

Le page aimable , amoureux & timide
Qui dans le bourg était allé courir ,
Pour dignement honorer & servir
La déité qui de son sort décide ,
Revint enfin. Las ! il revint trop tard.
Il rentre , il voit le damné de frappe ,
Qui tout en feu dans sa brutale joie
Se démenait étendu sur sa proie.
Le beau Monrose à cet objet fatal ,

Le fer en main vole sur l'animal ;
Du Chapelain l'impudique furie
Cède au besoin de défendre sa vie !
Du lit il faute ; il empoigne un bâton ;
Il s'en escrime , il accole le page.
Chacun des deux est brave champion :
Monrose est plein d'amour & de courage ,
Et l'aumônier de luxure & de rage.

Les gens heureux qui goûtent dans les champs
La douce paix , fruit des jours innocens ,
Ont vu souvent près de quelque bocage ,
Un loup cruel affamé de carnage ,
Qui de ses dents déchire la toison ,
Et boit le sang d'un malheureux mouton.
Si quelque chien à l'oreille écourtée
A l'œil ardent , à la gueule endentée ,
Vient comme un trait tout prêt à guerroyer ,
Incontinent l'animal carnassier
Laisse tomber de sa gueule écumante ,
Sur le gazon la victime innocente :
Il court au chien , qui sur lui s'élançant ,
A l'ennemi livre un combat sanglant.
Le loup mordu , tout bouillant de colère ,
Croît étrangler son superbe adversaire ;

Et le mouton palpitant auprès d'eux ,
Fait pour le chien de très-sincères vœux.
C'était ainsi que l'aumônier nerveux ,
D'un cœur farouche & d'un bras formidable
Se débattait contre le page aimable ;
Tandis qu'Agnès demi morte de peur ,
Restait au lit , digne prix du vainqueur.
L'hôte & l'hôtesse , & toute la famille ,
Et les valets & la petite fille ,
Montent au bruit ; on se jette entre deux :
On fait sortir l'aumônier scandaleux ,
Et contre lui chacun est pour le page :
Jeunesse & grace ont par-tout l'avantage ;
Le beau Monrose eut donc la liberté
De rester seul auprès de sa beauté :
Et son rival hardi dans sa détresse ,
Sans s'étonner alla chanter sa messe.
Agnès honteuse , Agnès au désespoir ,
Qu'un sacristain à ce point l'eût pollue ,
Et plus encor qu'un beau page l'eût vue
Dans le combat indignement vaincue ,
Versait des pleurs , & n'osait plus le voir.
Elle eût voulu que la mort la plus prompte
Fermât ses yeux & terminât sa honte :

Elle disait dans son grand désarroi,
Pour tout discours : ah ! monsieur , tuez-moi.

Qui vous , mourir ? lui répondit Monrose ,
Je vous perdrais ! ce prêtre en serait cause ?

Ah ! croyez moi , si vous aviez péché ,

Il faudrait vivre & prendre patience.

Est-ce à nous deux de faire pénitence ?

D'un vain remords votre cœur est touché

Divine Agnès : quelle erreur est la vôtre ,

De vous punir pour le péché d'un autre ?

Si son discours n'était pas éloquent ,

Ses yeux l'étaient ; un feu tendre & touchant

Infinuait à la belle attendrie ,

Quelque desir de conserver sa vie.

Fallut dîner : car malgré nos chagrins ,

Chétifs mortels (j'en ai l'expérience)

Les malheureux ne font point abstinence.

En enrageant on fait encor bombance.

Voilà pourquoi tous ces auteurs divins ,

Ce bon Virgile , & ce bavard d'Homère ,

Que tout savant même en bâillant révere ,

Ne manquent point au milieu des combats

L'occasion de parler d'un repas.

La belle Agnès dina donc tête-à-tête ,

Près de son lit, avec ce page honnête.
Tous deux d'abord également honteux,
Sur leur assiette arrêtaient leurs beaux yeux;
Puis enhardis tous deux se regardèrent,
Puis firent mieux, & puis se caressèrent.

Vous savez bien que dans la fleur des ans,
Quand la santé brille dans tous vos sens,
Qu'un bon dîner fait couler dans vos veines
Des passions les semences soudaines,
Tout votre cœur cède au besoin d'aimer :
Vous vous sentez doucement enflammer
D'une chaleur bénigne & pétillante :
La chair est faible, & le diable vous tente.

Le beau Monrose en ces tems dangereux
Ne pouvant plus commander à ses feux,
Se jette aux pieds de la belle éplorée :
O cher objet, ô maîtresse adorée !
C'est à moi seul désormais de mourir :
Ayez pitié d'un cœur soumis & tendre ;
Quoi, mon amour ne pourrait obtenir
Ce qu'un barbare a bien osé vous prendre !
Ah ! si le crime a pu le rendre heureux ,
Que devez-vous à l'amour vertueux !
C'est lui qui parle , & vous devez l'entendre.

Cet

Cet argument paraissait assez bon.
Agnès sentit le poids de la raison.
Une heure encor elle osa se défendre ;
Elle voulut reculer son bonheur ,
Pour accorder le plaisir & l'honneur ;
Sachant très-bien qu'un peu de résistance
Vaut encor mieux que trop de complaisance.
Monrose enfin , Monrose fortuné ,
Eut tous les droits d'un amant couronné ;
Du vrai bonheur il eut la jouissance.
Du prince anglais la gloire & la puissance
Ne s'étendait que sur des rois vaincus ,
Le fier Henri n'avait pris que la France ,
Le lot du page était bien au-dessus.

Mais que la joie est trompeuse & légère !
Que le bonheur est chose passagère !
Le charmant page à peine avait goûté
De ce torrent de pure volupté ,
Que des Anglais arrive une cohorte.
On monte , en entre , on enfonce la porte.
Couple enivré des caresses d'amour ,
C'est l'aumônier qui vous joua ce tour.
On prend Agnès , on prend son ami tendre ,
Devers Chandos on s'en va les mener.

M

Certes, au diable il me faudrait donner
Pour vous décrire & pour vous bien apprendre
L'effroi, le trouble, & la confusion,
Le désespoir, la désolation,
L'amas d'horreurs, l'état épouvantable,
Qui le beau page & son Agnès accable.
Ils rougissaient de s'être fait heureux.
A Jean Chandos que diront-ils tous deux ?

Il
L
V
Et
Po
To
Qu
Ne
Lo
Tré
Qu
Vo
San
A c
Sem
Tou
Fon
Les
Mil

CHANT NEUVIEME.

Ce qui advint à la belle Agnès dans un couvent.

DANS le chemin advint que de fortune
 Le corps Anglais rencontra sur la brune
 Vingt chevaliers qui pour Charles tenaient,
 Et qui de nuit en ces quartiers rodaient;
 Pour découvrir si l'on avait nouvelle
 Touchant Agnès & touchant la Pucelle.
 Quand deux mâtins, deux cocqs, & deux amans,
 Nez contre nez se rencontrent aux champs;
 Lorsqu'un suppôt de la grace efficace
 Trouve un col tors de l'école d'Ignace;
 Quand un enfant de Luther ou Calvin
 Voit par hasard un prêtre ultramontain;
 Sans perdre tems un grand combat commence,
 A coups de gueule ou de plume ou de lance.
 Semblablement les gendarmes de France,
 Tout de plus loin qu'ils virent les Bretons,
 Fondent dessus légers comme faucons,
 Les gens Anglais sont gens qui se défendent:
 Mille beaux coups se donnent & se rendent.

M ij

Le fier courfier qui notre Agnès portait ,
Etait actif , jeune , fringant comme elle.
Il se cabrait , il ruait , il tournait :
Agnès allait sautillant sur la selle.
Bientôt au bruit des cruels combattans
Il s'effarouche , il prend le mors aux dents.
Agnès en vain veut d'une main timide
Le gouverner dans sa course rapide ;
Elle est trop faible : il lui fallut enfin ,
A son cheval remettre son destin.

Le beau Monrose au fort de la mêlée ,
Ne peut savoir où sa Nymphe est allée ;
Le courfier vole aussi prompt que le vent ;
Et sans relâche ayant couru fix mille ,
Il s'arrêta dans un valon tranquille ,
Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.
Un bois était près de ce monastère :
Auprès du bois une onde vive & claire
Fuit & revient , & par de longs détours
Parmi des fleurs elle poursuit son cours.
Plus loin s'élève une colline verte ,
A chaque automne enrichie & couverte
De doux présens dont Noé nous dota ,
Lors qu'à la fin son grand coffre il quitta ,

Pour réparer du genre humain la perte ;
Et que lassé du spectacle de l'eau ,
Il fit du vin par un art tout nouveau.
Flore & Pomone , & la féconde haleine
Des doux zéphirs parfument ces beaux champs ,
Sans se lasser , l'œil charmé s'y promène.
Le paradis de nos premiers parens
N'avait point eu de vallons plus rians ,
Plus fortunés ; & jamais la nature
Ne fut plus belle & plus riche & plus pure.
L'air qu'on respire en ces lieux écartés ,
Porte la paix dans les cœurs agités ;
Et des chagrins calmant l'inquiétude ,
Fait aux mondains aimer la solitude ,
Au bord de l'onde Agnès se reposa ,
Sur le couvent ses deux beaux yeux fixa ,
Et de ses sens le trouble s'appaîsa.
C'était , lecteur , un couvent de nonnettes.
Ah ! dit Agnès , adorables retraites !
Lieux où le ciel a versé ses bienfaits ,
Séjour heureux d'innocence & de paix !
Hélas du ciel la faveur infinie ,
Peut-être ici me conduit tout exprès ,
Pour y pleurer les erreurs de ma vie.

M ilj

Des chastes sœurs, épouses de leur Dieu,
De leurs vertus embaument ce beau lieu;
Et moi fameuse entre les péchereuses,
J'ai consumé mes jours dans les faiblesses.
Agnès ainsi parlant à haute voix,
Sur le portail aperçut une croix :
Elle adora d'humilité profonde
Ce signe heureux du salut de ce monde ;
Et se sentant quelque componction,
Elle comptait s'en aller à confesse ;
Car de l'amour à la dévotion
Il n'est qu'un pas : l'un & l'autre est faiblesse.

Or du moûtier la vénérable abbessè
Depuis deux jours était allée à Blois,
Pour du couvent y soutenir les droits.
Ma sœur Besogne avait en son absence
Du saint troupeau la bénigne intendance.
Elle accourut au plus vite au parloir,
Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
Entrez, dit-elle, aimable voyageuse,
Quel bon patron, quelle fête joyeuse
Peut amener au pied de nos autels
Cette beauté dangereuse aux mortels ?
Seriez-vous point quelque ange ou quelque sainte,

Qui des hauts cieux abandonne l'enceinte,
Pour ici-bas nous faire la faveur
De consoler les filles du seigneur ?
Agnès répond : C'est pour moi trop d'honneur,
Je suis, ma sœur, une pauvre mondaine ;
De grands péchés mes beaux jours sont ourdis ;
Et si jamais je vais en paradis,
Je n'y serai qu'auprès de Magdelaine.
De mon destin le caprice fatal,
Dieu, mon bon ange, & sur-tout mon cheval,
Ne fais comment en ces lieux m'ont portée ;
De grands remords mon ame est agitée ;
Mon cœur n'est point dans le crime endurci,
J'aime le bien, j'en ai perdu la trace,
Je la retrouve, & je sens que la grace
Pour mon salut veut que je couche ici.

Ma sœur Besogne avec douceur prudente
Encouragea la belle pénitente ;
Et de la grace exaltant les attraits,
Dans sa cellule elle conduit Agnès ;
Cellule propre & bien illuminée,
Pleine de fleurs & galamment ornée,
Lit ample & doux ; on dirait que l'amour
A de ses mains arrangé ce séjour.

Agnès tout bas louant la providence,
Vit qu'il est doux de faire pénitence.

Après souper (car je n'omettrai point
Dans mes récits ce noble & digne point;) *Besogne* dit à la belle étrangère,
Il est nuit close, & vous savez ma chère,
Que c'est le tems où les esprits malins
Rodent par-tout & vont tenter les saints.
Il nous faut faire une œuvre profitable;
Couchons ensemble, afin que si le diable
Veut contre nous faire ici quelque effort,
Nous trouvant deux, le diable en soit moins fort.
La dame errante accepta la partie;
Elle se couche, & croit faire œuvre pie;
Croit qu'elle est sainte, & que le ciel l'absout;
Mais son destin la poursuivait par-tout.

Puis-je au lecteur raconter sans vergogne,
Ce que c'était que cette sœur *Besogne*?
Il faut le dire, il faut tout publier.
Ma sœur *Besogne* était un bachelier,
Qui d'un Hercule eut la force en partage,
Et d'Adonis le gracieux visage,
N'ayant encor que vingt ans & demi,
Blanc comme lait, & frais comme rosée;
La dame abbesse, en personne avisée,

En avait fait depuis peu son ami.
Son Bachelier vivait dans l'abbaye,
En cultivant son ouaille jolie.
Ainsi qu'Achille en fille déguisé
Chez Licomède était favorisé
Des doux baisers de sa Déidamie.

Le pénitente était à peine au lit
Avec sa sœur, soudain elle sentit
Dans la nonnain métamorphose étrange.
Assurément elle gagnait au change.
Crier, se plaindre, éveiller le couvent,
N'aurait été qu'un scandale imprudent.
Souffrir en paix, soupirer & se taire,
Se résigner est tout ce qu'on peut faire.
Puis rarement en telle occasion
On a le tems de la réflexion.
Quand sœur Besogne à sa fureur claustrale,
(Car on se lasse) eut mis quelque intervalle,
La belle Agnès, non sans contrition,
Fit en secret cette réflexion.
C'est donc en vain que j'eus toujours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête;
C'est donc en vain que l'on fait ce qu'on peut.
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

CHANT DIXIEME.

*Les Anglais violent le couvent. Combat de saint
George , patron d'Angleterre , contre saint Denis ,
Patron de la France.*

JE vous dirai sans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmans reclus
Lassés tous deux de plaisirs défendus,
S'abandonnaient l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivresse tranquille.

Un bruit affreux déranga leur sommeil.
De tous côtés le flambeau de la guerre,
L'horrible mort éclaire leur réveil :
Près du couvent le sang couvrait la terre.
Sept escadrons de malandrins Anglais
Avaient battu sept escadrons Français.
Ceux-ci s'en vont au travers de la plaine,
Le fer en main ; ceux-là volent après,
Frappant , tuant , criant tous hors d'haleine,
Mourez sur l'heure , ou rendez-nous Agnès :
Mais aucun d'eux n'en savait des nouvelles.
Le vieux Colin , pasteur de ces cantons ,
Leur dit : Messieurs , en gardant mes moutons ,

Je vis hier le miracle des belles,
Qui vers le soir entraient en ce moultier :
Lors les Anglais se mirent à crier ;
Ah ! c'est Agnès, n'en doutons point , c'est elle ;
Entrons , amis. La cohorte cruelle
Saute à l'instant dessus ces murs bénis.
Voilà les loups au milieu des brebis.

Dans le dortoir , de cellule en cellule ,
A la chapelle , à la cave , en tout lieu ;
Ces ennemis des servantes de Dieu ;
Attaquent tout sans honte & sans scrupule.
Ah ! sœur Agnès , sœur Maton , sœur Urfule ,
Où courez-vous , levant les mains aux cieux ,
Le trouble au sein , la mort dans vos beaux yeux ?
Où fuyez-vous , colombes gémissantes ?
Vous embrassez de vos mains impuissantes
Le saint autel , asyle redouté ,
Sacré garant de votre chasteté.
C'est vainement dans ce péril funeste ,
Que vous criez à votre époux céleste ,
A ses yeux même , à ces mêmes autels
Tendre troupeau , vos ravisseurs cruels
Vont profaner la foi pure & sacrée
Qu'au doux Jesus votre bouche a jurée.

Je fais qu'il est des lecteurs bien mondains ;
Gens sans pudeur , ennemis des nonnains ,
Mauvais plaifans , de qui l'esprit frivole
Ose insulter aux filles qu'on viole ;
Laiſſons les dire ; hélas , mes chères ſœurs ,
Qu'il est affreux pour de ſi jeunes cœurs ,
Pour des beautés ſi ſimples , ſi timides ,
De ſe débattre en des bras homicides ,
De recevoir des baiſers dégoûtans
De ces félons de carnage fumans ,
Qui d'un effort déteſtable & farouche ,
Les yeux en feu , le blaſphême à la bouche ;
Mêlant l'outrage avec la volupté ,
Vous font l'amour avec férocité !
De qui l'haléine horrible , empoifonnée ,
La barbe dure , & la main forcenée ,
Le corps hideux , le bras noir & ſanglant ,
Semblent donner la mort en careſſant ,
Et qu'on prendrait , dans leurs fureurs étranges ;
Pour des démons qui violent des anges !

Déjà le crime aux regards effrontés
Comtemple à nud ces dévotes beautés.
Sœur Rebondi , ſi dévote & ſi ſage ,
Au fier Shipunk eſt tombée en partage.

Le dur Barclay, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après sœur Amidon.
On pleure, on prie, on jure, on presse, on cogne:
Dans le tumulte on voyait sœur Besogne
Se débattant contre Bard & Curton,
Qui la pressaient sans entendre raison.
Aimable Agnès, dans la troupe affligée
Vous n'étiez pas pour être négligée:
Et votre sort, objet charmant & doux,
Est à jamais de pécher malgré vous.
Le chef sanglant de la gent sacrilège,
Hardi vainqueur, vous presse & vous assiège;
Et les soldats soumis dans leur fureur,
Avec respect lui cédaient cet honneur.

Le juste ciel en ses décrets sévères,
Met quelquefois un terme à nos misères.
Car dans le tems que messieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la sainte Sion,
Du haut des cieux le patron de la France,
Le bon Denis propice à l'innocence,
Sut échapper aux soupçons inquiets
Du fier saint George ennemi des Français.
Du paradis il vint en diligence:
Mais pour descendre au terrestre séjour,

Plus ne monta sur un rayon du jour.
Sa marche alors aurait trop paru claire,
Il s'en alla vers le Dieu du mystère,
Dieu sage & fin, grand ennemi du bruit,
Qui par-tout vole & ne va que de nuit.
Il favorise (& certes c'est dommage)
Force frippons; mais il conduit le sage;
Il est sans cesse à l'église, à la cour;
Au tems jadis il a guidé l'amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denis; puis il fit le voyage
Par un chemin solitaire, écarté,
Parlant tout bas & marchant de côté.

Des bons Français le protecteur fidèle
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,
Qui sur le dos de son gros muletier,
Gagnait pays par un petit sentier,
En priant Dieu qu'une heureuse aventure
Lui fit enfin retrouver son armure.
Tout du plus loin que saint Denis la vit,
D'un ton bénin le bon patron lui dit:
O ma Pucelle, ô vierge destinée
A protéger les filles & les rois,
Viens secourir la pudeur aux abois;
Viens réprimer la rage forcénée;

Viens , que ce bras vengeur des fleurs de lys
Soit le sauveur de mes tendrons bénis :
Vois ce couvent , le tems presse , on viole :
Viens , ma Pucelle ; il dit , & Jeanne y vole ;
Le cher patron lui servant d'écuyer ,
A coup de crosse hâta le muletier.
Vous voici , Jeanne , au milieu des infames ,
Qui polluaient ces vénérables dames.
Jeanne était nue : un Anglais impudent
Vers cet objet tourne soudain la tête ;
Il la convoite ; il pense fermement
Qu'elle venait pour être de la fête.
Vers elle il court , & sur sa nudité
Il va cherchant la sale volupté.
On lui répond d'un coup de cimeterre
Droit sur le nez. L'infâme roule à terre ,
Jurant ce mot des Français révére ,
Mot énergique , au plaisir consacré ,
Mot que souvent le profane vulgaire
Indignement prononce en sa colère.
Jeanne à ses pieds foulant son corps sanglant ,
Cria tout haut à ce peuple méchant :
Cessez , cruels , cessez troupe profane ,
O violeurs ; craignez Dieu , craignez Jeanne.
Ces mécréans au grand œuvre attachés ,

N'écoutaient rien , sur leurs nonnains juchés ;
Tels des ânonns broutent des fleurs naissantes
Malgré les cris du maître & des servantes.

Jeanne qui voit leurs impudens travaux ,
De grande horreur saintement transportée ,
Invoquant Dieu , de Denis assistée ,
Le fer en main vole de dos en dos ,
De nuque en nuque , & d'échine en échine ,
Frappant , perçant de sa pique divine :
Poursuivant l'un alors qu'il commençait ,
Dépêchant l'autre alors qu'il finissait ,
Et moissonnant la cohorte félonne ,
Si que chacun fut percé sur sa nonne ,
Et perdant l'ame au fort de son desir .
Allait au diable en mourant de plaisir .

Le fier Warton , dont la lubrique rage
Avait en bref consommé son ouvrage ,
Le fier Warton fut le seul écuyer ,
Qui de sa nonne osa se délier ;
Et droit en pied reprenant son armure ,
Attendit Jeanne & changea de posture .

O vous , grand saint protecteur de l'état ,
Bon saint Denis , témoin de ce combat ,
Daignez redire à ma muse fidelle
Ce qu'à vos yeux fit alors à la Pucelle .

Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla;
Mon cher Denis, mon saint, que vois-je là ?
Mon corselet, mon armure céleste,
Ce beau présent que tu m'avais donné,
Brille à mes yeux au dos de ce damné ?
Il a mon-casque, il a ma soubreveste.
Il était vrai; la Jeanne avait raison.
La belle Agnès en troquant de jupon,
De cette armure en secret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
Ifac Warton, écuyer de Chandos,
Prit cette armure & s'en couvrit le dos.
Et Dieu permit qu'en ce jour la Pucelle
Contre Warton combattit pour icelle.

Le fier Anglais de fer enharnaché
Eut à son tour l'ame bien stupéfaite,
Quand il se vit si vivement chargé
Par une jeune & fringante brunette.
La voyant nue il eut un grand remords:
Sa main trembla de blesser ce beau corps.
Il laissa cheoir soudain son cimenterre:
Et de la belle admirant les trésors,
Il recula quatre pas en arrière.

Saint George alors au sein du paradis,
Ne voyant plus son confrère Denis,

Se douta bien que le saint de la France
Portait aux siens sa divine assistance,
Il promenait ses regards inquiets
Dans les recoins du céleste palais.
Sans balancer aussi-tôt il demande
Son beau cheval connu dans la légende.
Le cheval vint; George le bien monté,
La lance au poing, & le fabre au côté,
Va parcourant cet effroyable espace,
Que des humains veut mesurer l'audace;
Ces cieux divers, ces globes lumineux
Que fait tourner René le songe-creux,
Dans un amas de subtile poussière,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère;
Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tourner sans houffole & sans guide
Autour du rien, tout au travers du vuide,
George enflammé de dépit & d'orgueil,
Franchit ce vuide, arrive en un clin d'œil
Devers les lieux arrosés par la Loire,
Où saint Denis croyait chanter victoire,
Ainsi l'on voit dans la profonde nuit
Une comète en sa longue carrière
Étinceler d'une horrible lumière.
On voit sa queue, & le peuple frémit;

Le pape en tremble , & la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.

Tout du plus loin que saint George apperçut
Monsieur Denis , de colère il s'émut ;
Et brandissant sa lance meurtrière ,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère.
Denis , Denis ! rival faible & hargneux ,
Timide appui d'un parti malheureux ,
Tu descends donc en secret sur la terre ,
Pour égorger mes héros d'Angleterre !
Crois-tu changer les ordres du destin ,
Avec ton âne & ton bras féminin ?
Ne crains-tu pas que ma juste vengeance
Punisse enfin , toi , ta fille & la France ?
Ton triste chef branlant sur ton col tors ,
S'est déjà vu séparé de ton corps.
Je veux t'ôter , aux yeux de ton église ,
Ta tête chauve en son lieu mal remise ,
Et t'envoyer vers les murs de Paris ,
Digne patron des badauts attendris ,
Dans ton fauxbourg , où l'on chomme ta fête ,
Tenir encor , & rebaiser ta tête.

Le bon Denis levant les mains aux cieux ,
Lui répondit d'un ton noble & pieux :
O grand saint George , ô mon puissant confrère ,

Veux-tu toujours écouter ta colère ?
Depuis le tems que nous sommes au ciel,
Ton cœur dévot est tout pétri de fiel.
Nous faudra-t-il bienheureux que nous sommes,
Saints enchaînés, tant fêtés ches les hommes,
Nous qui devons l'exemple aux nations,
Nous décrier par nos divisions ?
Veux-tu porter une guerre cruelle
Dans le séjour de la paix éternelle ?
Jusques à quand les saints de ton pays
Mettront-ils donc le trouble en paradis ?
O fiers Anglais, gens toujours trop hardis,
Le ciel un jour à son tour en colère
Se laissera de vos façons de faire :
Ce ciel n'aura, grace à vos soins jaloux,
Plus de dévots qui viennent de chez vous.
Malheureux saint, pieux atrabilaire,
Patron maudit d'un peuple sanguinaire.
Sois plus traitable, & pour Dieu laisse-moi
Sauver la France, & secourir mon roi.
A ce discours George bouillant de rage,
Sentit monter le rouge à son visage :
Et des badauds contemplant le patron,
Il redoubla de force & de courage ;
Car il prenait Denis pour un poltron,

Il fond sur lui tel qu'un puissant faucon
Vole de loin sur un tendre pigeon.
Denis recule, & prudent il appelle
A haute voix son âne si fidèle,
Son âne ailé, sa joie & son secours ;
Viens, criait-il, viens protéger mes jours.
Contre un méchant viens défendre ma vie,
L'animal saint revenait d'Italie
En ce moment ; & moi conteur succint,
Dirai bientôt ce qui fit qu'il revint.

A saint Denis dos & selle il présente.
Notre patron sur son âne élané,
Sentit soudain sa valeur renaissante.
Subtilement il avait ramassé
Le fer sanglant d'un Anglais trépassé.
Lors brandissant le fatal cimenterre,
Il pousse à George, il le presse, il le serre ;
George indigné lui fait tomber en bref
Trois horions sur son malheureux chef :
Tous sont parés : Denis garde sa tête,
Et de ses coups dirige la tempête
Sur le cheval & sur le cavalier.
Le feu jaillit de l'élastique acier :
Les fers croisés & de taille & de pointe,
A tout moment vont au fort du combat
Chercher le cou, le casque, le rabat.

Et l'auréole, & l'endroit délicat
Où la cuirasse à l'aiguillette est jointe.

Tous deux tenaient la victoire en suspens,
Paul pour Denis gagnait contre Vincens,
Quand de sa voix terrible & discordante
L'âne entonna sa musique écorchante.
Le ciel en tremble; écho du fond des bois
En frémissant répète cette voix.

George pâlit : Denis d'une main leste
Fait une feinte, & d'un revers céleste
Tranche le nez du grand saint d'Albion.
Le bout sanglant roule sur son arçon.

George sans nez, mais non pas sans courage,
Venge à l'instant l'honneur de son visage;
Et jurant Dieu selon les nobles us
De ses Anglais, d'un coup de cimeterre
Coupe à Denis ce que jadis saint Pierre
Certain jeudi fit tomber à Malchus.

A ce spectacle, à la voix empoulée
De l'âne saint, à ses terribles cris,
Tout fut ému dans les divins lambris :
Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors, & des arches du ciel
On vit sortir l'archange Gabriel,
Qui, soutenu sur ses brillantes ailes,

Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le forcier Moyse,
Quand dans la mer suspendue & soumise,
Il engloutit les peuples & les rois.
Que vois-je ici, cria-t-il en colère,
Deux saints patrons, deux enfans de lumière,
Du Dieu de paix confidens éternels
Vont s'échiner comme de vils mortels !
Laissez, laissez aux fots enfans des femmes
Les passions, & le fer, & les flammes ;
Abandonnez à leur profane sort
Les corps chétifs de ces grossières ames,
Nés dans la fange & formés pour la mort :
Mais vous, enfans qu'au séjour de la vie
Le ciel nourrit de sa pure ambroisie,
Êtes-vous las d'être trop fortunés ?
Êtes-vous fous ! Ciel ! une oreille, un nez :
Vous que la grace & la miséricorde
Avaient formé pour prêcher la concorde !
Pouvez-vous bien de je ne fais quels rois
En étourdis embrasser la querelle ?
Ou renoncez à la voûte éternelle,
Ou dans l'instant qu'on se rende à mes loix.
Que dans vos cœurs la charité s'éveille.

George insolent, ramassez cette oreille ,
Ramassez, dis-je ; & vous , monsieur Denis ,
Prenez ce nez avec vos doigts bénis ;
Que chaque chose en son lieu soit remise.

Denis soudain va d'une main fourmise
Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
George à Denis rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmotte
A Gabriel un gentil *oremus*
Tout se rajuste : & chaque cartilage
Va se placer à l'air de son visage.
Sang , fibres , chair , tout se consolida ,
Et nul vestige aux deux saints ne resta
De nez coupé , ni d'oreille abattue ;
Tant les saints ont la chair ferme & dodue.

Puis Gabriel d'un ton de président ,
Ça qu'on s'embrasse ; il dit , & dans l'instant
Le bon Denis , sans fiel & sans colère ,
De bonne foi baïsa son adversaire.
Mais le fier George en l'embrassant jurait ,
Et promettait que Denis le païrait.

Le bel archange , après cette embrassade ,
Prend mes deux saints , & d'un air gracieux ,
A ses côtés les fait voguer aux cieux ,
Où de nectar on leur verse rasade.

Peu de lecteurs croiront ce grand combat ;
Mais sous les murs qu'arrosait le Scamandre
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les dieux armés , de l'olympé descendre ?
N'a-t-on pas vu chez le sage Milton
D'anges ailés , toute une légion
Rougir de sang les célestes campagnes ,
Jeter au nez quatre ou cinq cent montagnes ,
Et qui pis est , avoir du gros canon ?
Pardonnez-moi ce peu de fiction ,
Qui sous les noms de Denis & de George
Vous a dépeint les peuples d'Albion
Et les Français qui se coupaient la gorge.

Mais dans le ciel si la paix revenait ,
Il en était autrement sur la terre ,
Séjour maudit de discorde & de guerre.
Le bon roi Charle en cent endroits courait
Nomrait Agnès , la cherchait , & pleurait.
Et cependant Jeanne la foudroyante
De son épée invincible & sanglante
Au fier Warton le trépas préparait ;
Elle l'atteint vers l'énorme partie
Dont cet Anglais pollua le couvent ;
Warton chancela , & son glaive tranchant
Quitte sa main par la mort engourdie :

O

Il tombe , & meurt en reniant les saints.
Le vieux troupeau des antiques nonnains
Voyant aux pieds de l'amazone auguste
Le chevalier sanglant & trébuché ,
Disant *ave* , s'écriait, il est juste
Qu'on soit puni par où l'on a péché.

Sœur Rebondi , qui dans la sacristie
A succombé sous le vainqueur impie ,
Pleurait le traître en rendant grace au ciel ,
Et mesurant des yeux le criminel ,
Elle disait d'une voix charitable ,
Hélas , hélas , nul ne fut plus coupable.

CHANT ONZIEME.

*Monrose tue l'aumônier. Charles retrouve Agnès ,
qui se consolait avec Monrose dans le château
de Cutendre.*

J'AVAIS juré de laisser la morale ,
De conter net , de fuir les longs discours.
Mais que ne peut ce grand dieu des amours ?
Il est bavard , & ma plume inégale
Va griffonnant de son bec effilé
Ce qu'il inspire à mon cerveau brûlé.
Jeunes beautés, filles, veuves ou femmes,
Qu'il enrôla sous ses drapeaux charmans,
Vous qui lancez & recevez ses flammes,
Or dites-moi : quand deux jeunes amans,
Egaux en grace, en mérite, en talens,
Aux doux plaisirs tous deux vous sollicitent,
Egalement vous pressent, vous excitent,
Mettent en feu vos sensibles appas,
Vous éprouvez un étrange embarras.
Connaissez-vous cette histoire frivole
D'un certain âne, illustre dans l'école ?
Dans l'écurie on vint lui présenter
Pour son dîner deux mesures égales,
De même forme, à pareils intervalles ;

O ij

Des deux côtés l'âne se vit tenter
Egalement, & dressant ses oreilles
Juste au milieu de deux formes pareilles,
De l'équilibre accomplissant les loix,
Mourut de faim, de peur de faire un choix.
N'imitiez point cette philosophie,
Daignez plus-tôt honorer tout d'un tems,
De vos bontés vos deux jeunes amans,
Et gardez-vous de risquer votre vie.

A quelque pas de ce joli couvent,
Si pollué, si triste & si sanglant,
Où le matin vingt nonnes affligées,
Par l'amazone ont été trop vengées,
Près de la Loire était un vieux château
A pont-levis, machicoulis, tourelles;
Un long canal transparent, à fleur d'eau,
En serpentant tournait au pied d'icelles;
Puis embrassait en quatre cents jets d'arc,
Les murs épais qui défendaient le parc.
Un vieux baron, surnommé de Cutendre,
Était seigneur de cet heureux logis.
En sûreté chacun pouvait s'y rendre.
Le vieux seigneur, dont l'ame est bonne & tendre,
En avait fait l'asyle du pays.
Français, Anglais, tous étaient ses amis.
Tout voyageur en coche, en botte, en guêtre,

Ou prince, ou moine, ou nonne, ou turc, ou prêtre,
Y recevaient un accueil gracieux :
Mais il fallait qu'on entrât deux à deux ;
Car tout baron a quelque fantaisie :
Et celui-ci pour jamais résolut,
Qu'en son châtel en nombre pair on fût,
Jamais impair. Telle était sa folie.
Quand deux-à-deux on abordait chez lui,
Tout allait bien : mais malheur à celui
Qui venait seul en ce logis se rendre ;
Il soupait mal ; il lui fallait attendre
Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
Nombre parfait qui fait que deux font deux.

La fiere Jeanne ayant repris ses armes,
Qui cliquetaient sur ses robustes charmes,
Devers la nuit y conduisit au frais,
En devisant, la belle & douce Agnès.
Cet aumônier qui la suivait de près,
Cet aumônier ardent, infatigable,
Arrive aux murs du logis charitable.
Ainsi qu'un loup qui mâche sous sa dent
Le fin duvet d'un jeune agneau bélant,
Plein de l'ardeur d'achever sa curée,
Va du bercail escaler l'entrée ;
Tel enflammé de sa lubrique ardeur,
Les yeux en feu, l'aumônier ravisseur
Où

Allait cherchant les restes de sa joie,
Qu'on lui ravit lorsqu'il tenait sa proie;
Il sonne, il crie, on vient : on aperçut
Qu'il était seul ; & soudain il parut
Que les deux bois, dont les forces mouvantes
Font ébranler les folives tremblantes
Du pont-levis, par les airs s'élevaient,
Et s'élevant le pont-levis haussaient.
A ce spectacle, à cet ordre du maître,
Qui jura Dieu ? ce fut mon vilain prêtre.
Il fuit de l'œil les deux mobiles bois,
Il tend les mains, veut crier, perd la voix.
On voit souvent du haut d'une gouttière,
Descendre un chat auprès d'une volière,
Tendant la griffe à travers les barreaux,
Qui contre lui défendent les oiseaux.
Il fuit des yeux cette espèce emplumée,
Qui se tapit au fond d'une ramée.
Notre aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit sous des ormes touffus
Un beau jeune homme à la tresse dorée,
Au sourcil noir, à la mine assurée,
Aux yeux brillans, au menton cotonné,
Au teint fleuri par les grâces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge :
C'était l'amour, ou c'était mon beau page :

C'était Monrose. Il avait tout le jour
Cherché l'objet de son naissant amour.
Dans le couvent reçu par les nonnettes,
Il apparut à ces filles discrètes,
Non moins charmant que l'ange Gabriel,
Pour dire *ave* venant du haut du ciel.
Les tendres sœurs voyant le beau Monrose,
Sentaient rougir leurs visages de rose,
Disant tout bas: Ah! que n'était-il là,
Dieu paternel, quand on nous viola!
Toutes en cercle autour de lui se mirent,
Parlant sans cesse, & lorsqu'elles apprirent
Que ce beau page allait chercher Agnès,
On lui donna le courfier le plus frais,
Avec un guide, afin que sans esclandre
Il arrivât au château de Cutendre.

En arrivant il vit près du chemin,
Non loin du pont, l'aumônier inhumain.
Lors tout ému de joie et de colère,
Ah, c'est donc toi, prêtre de belzébut!
Je jure ici Chandos & mon salut,
Et plus encor, les yeux qui m'ont su plaire,
Que tes forfaits vont enfin se payer.
Sans repartir, le bouillant aumônier
Prend d'une main par la rage tremblante
Un pistolet, en presse la d'êtete;

Le chien s'abat, le feu prend, le coup part;
Le plomb chassé siffle & vole au hazard,
Suivant au loin la ligne mal mirée
Que lui traçait une main égarée.
Le page vif, & par un coup plus sûr
Atteint le front, ce front horrible & dur,
Où se peignait une ame détestable.

L'aumônier tombe, & le page vainqueur
Sentit alors dans le fond de son cœur
De la pitié le mouvement aimable.
Hélas, dit-il, meurs du moins en chrétien;
Dis *Te Deum*, tu vécus comme un chien;
Demande au ciel pardon de ta luxure;
Prononce *Amen*, donne ton ame à Dieu.
Non, répondit le maraud à tonsure,
Je suis damné, je vais au diable, adieu.
Il dit & meurt: son ame déloyale
Alla grossir la cohorte infernale.

Tandis qu'ainsi ce monstre impénitent
Allait rôtir aux brafiers de Satan,
Le bon roi Charle accablé de tristesse,
Allait cherchant son errante maîtresse,
Se promenant pour calmer sa douleur,
Devers la Loire avec son confesseur.
Il faut ici, lecteur, que je remarque
En peu de mots ce que c'est qu'un docteur,

Qu'en sa jeunesse un amoureux monarque
Par étiquette a pris pour directeur.
C'est un mortel tout pétri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans ses mains,
Du bien, du mal la trompeuse balance,
Vous mène au ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher son maître en conscience :
Son ton, ses yeux, son geste composant,
Observant tout, flattant avec adresse
Le favori, le maître, la maîtresse ;
Toujours accort, & toujours complaisant.

Le confesseur du monarque gallique
Était un fils du bon saint Dominique.
Il s'appellait le père Bonifoux,
Homme de bien, se faisant tout à tous.
Il lui disait d'un ton dévot & doux,
Que je vous plains ! la partie animale
Prend le dessus : la chose est bien fatale.
Aimer Agnès est un péché vraiment ;
Mais ce péché se pardonne aisément :
Au tems jadis il était fort en vogue
Chez les Hébreux malgré le décalogue.
Cet Abraham, ce père des croyans,
Avec Agar s'avisa d'être père ;
Car sa servante avait des yeux charmans,
Qui de Sara méritaient la colère.

Jacob le juste épousa les deux sœurs.
Tout patriarche a connu les douceurs
Du changement dans l'amoureux mystère.
Le vieux Booz entre ses draps reçut
Après moisson la bonne & sage Ruth.
Et sans compter la belle Betzabée,
Du bon David l'ame fut absorbée
Dans les plaisirs de son ample sérail.
Son vaillant fils, fameux par sa crinière,
Un beau matin, par grace singulière,
Vous repassa tout ce gentil bercail.
De Salomon vous savez le partage,
Comme un oracle on écoutait sa voix,
Il savait tout, & des rois le plus sage,
Était pourtant le plus paillard des rois.
De leurs péchés si vous suivez la trace,
Si vos beaux ans sont livrés à l'amour,
Consolez-vous, la sagesse a son tour.
Jeune on s'égare, & vieux on obtient grace.

Ah ! dit Charlot, ce discours est fort bon,
Mais que je suis bien loin de Salomon !
Que son bonheur augmente mes détresses !
Pour ses ébats il eut sept cents maîtresses,
Je n'en eus qu'une ; hélas , je ne l'ai plus !
Des pleurs alors sur son nez répandus,
Interrompaient sa voix tendre & plaintive :

Lorsqu'il avise, en tournant vers la rive,
Sur un rouffin trotant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,
Un vieux rabat; c'était Bonneau lui-même.
Un chacun fait qu'après l'objet qu'on aime,
Rien n'est plus doux pour un parfait amant
Que de trouver son très-cher confident:
Le Roi perdant & reprenant haleine,
Crie à Bonneau, quel démon te ramène?
Que fait Agnès, dis, d'où viens-tu, quels lieux
Sont embellis, éclairés par ses yeux?
Où la trouver? dis donc, répond donc, parle.

Aux questions qu'enfilait le Roi Charle,
Le bon Bonneau conta de point en point
Comme il avait été mis en pourpoint,
Comme il avait servi dans la cuisine,
Comme il avait par fraude clandestine,
Et par miracle à Chandos échappé,
Quand à se battre on était occupé;
Comme on cherchait cette beauté divine;
Sans rien omettre il raconta très-bien
Ce qu'il savait; mais il ne savait rien,
Il ignorait la fatale aventure,
Du prêtre anglais la brutale luxure,
Du page aimé l'amour respectueux,
Et du couvent le sac incestueux,

N'étaient du tout dessus sa tablature ,
Et bien en prit à l'amant curieux .
Ainsi Louis se perdant à la chasse
Dans les taillis de son Fontainebleau ,
De questions fatigue son Bonneau ,
A son retour lui demande la trace
De la beauté qui captive son cœur ,
Veut que de rien il ne lui fasse grace ,
Et n'en apprend que tout bien , tout honneur .

Après avoir bien expliqué leurs plaintes ,
Repris cent fois le fil de leurs complaints ,
Maudit le sort & les cruels Anglais ,
Ils étaient tous plus tristes que jamais .
Il était nuit ; le char de la grande ourse
Vers son Nadir avait fourni sa course :
Le Jacobin dit au prince pensif ,
Il est bien tard , foyez mémoratif
Que tout mortel , prince , ou moine à cette heure
Devrait chercher quelque honnête demeure ,
Pour y souper & pour passer la nuit .
Le triste roi par le moine conduit ,
Sans rien répondre , & ruminant sa peine ,
Le cou panché galoppe dans la plaine :
Et bientôt Charle & le prêtre & Bonneau
Furent tous trois aux fossés du château .

Non

Non loin du pont était l'aimable page,
Lequel ayant jeté dans le canal
Le corps maudit de son damné rival,
Ne perdait point l'objet de son voyage.
Il dévorait en secret son ennui,
Voyant ce pont entre sa dame & lui.
Mais quand il vit aux rayons de la lune
Les trois Français, il sentit que son cœur
Du doux espoir éprouvait la chaleur :
Et d'une grace adroite & non commune
Cachant son nom, & sur-tout son ardeur.
Dès qu'il parut, dès qu'il se fit entendre,
Il inspira, je ne fais quoi de tendre ;
Il plut au prince, & le moine bénin
Le caressait de son air patelin,
D'un œil dévot & du plat de la main.

Le nombre pair étant formé de quatre ;
On vit bientôt les deux flèches s'abattre |
Du pont mobile ; & les quatre coursiers
Font en marchant gémir les madriers,
Le gros Bonneau tout essoufflé chemine
En arrivant droit devers la cuisine,
Songe au soupé. Le moine au même lieu,
Dévotement en rendit grace à Dieu.
Charles prenant un nom de gentilhomme,
Court à Cutendre avant qu'il prît son somme.

Le bon baron lui fit son compliment,
Puis le mena dans son appartement.
Charle a besoin d'un peu de solitude,
Il veut jouir de son inquiétude.
Il pleure Agnès. Il ne se doutait pas
Qu'il fût si près de ses jeunes appas.

Le beau Monrose en fut bien davantage.
Avec adresse il fit causer un page,
Il se fit dire où reposait Agnès,
Remarquant tout avec des yeux distraits.
Ainsi qu'un chat qui d'un regard avide
Guette au passage une souris timide,
Marchant tout doux, la terre ne sent pas
L'impression de ses pieds délicats;
Dès qu'il l'a vue, il a sauté sur elle.
Ainsi Monrose avançant vers la belle,
Etend un bras, puis avance à tâtons,
Posant l'orteil, & haussant les talons;
Agnès, Agnès, Il entre dans ta chambre,
Moins promptement la paille vole à l'ambre,
Et le fer suit moins sympathiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
Le beau Monrose en arrivant se jette
A deux genoux au bord de la couchette,
Où sa maîtresse avait entre deux draps
Pour sommeiller arrangé ses appas.

De dire un mot aucun d'eux n'eut la force,
Ni le loisir, le feu prit à l'amorce
En un clin d'œil : un baiser amoureux
Unit soudain leurs bouches demi-closes.
Leur ame vint sur leurs lèvres de roses.
Un tendre feu sortit de leurs beaux yeux :
Dans leurs baisers leurs langues se chercherent,
Qu'éloquemment alors elles parlèrent!
Discours muets, langage des desirs,
Charmant prélude, organe des plaisirs,
Pour un moment il vous fallut suspendre
Ce doux concert & ce *duo* si tendre. ↓
Agnès aida Monrose impatient
A dépouiller, à jeter promptement
De ses habits l'incommode parure,
Déguisement qui pèse à la nature,
Dans l'âge d'or aux mortels inconnu,
Que hait sur-tout un dieu qui va tout nu.

Dieux ! quels objets ! est-ce Flore, Zéphire,
Est-ce Psyché qui caresse l'amour ?
Est-ce Vénus que le fils de Cinire
Tient dans ses bras loin des rayons du jour,
Tandis que Mars est jaloux & soupire ?

Le Mars Français, Charle au fond du château,
Soupire alors avec l'ami Bonneau,
Mange à regret & boit avec tristesse.

Pour égayer sa taciturne alteſſe,
Un vieux valet bavard de ſon métier,
Apprit au roi, ſans ſe faire prier,
Que deux beautés, l'une robuſte & fière,
L'autre plus douce, aux yeux bleus, aux teint frais,
Couchaient alors dans la gentilhommière :
Charles étonné les ſoupçonne à ces traits ;
Il ſe fait dire, & puis redire encore,
Quels ſont les yeux, la bouche, les cheveux,
Le doux parler, le maintien vertueux
Du tendre objet de ſon cœur amoureux.
C'eſt elle enfin, c'eſt tout ce qu'il adore ;
Il en eſt sûr, il quitte ſon repas.
Adieu, Bonneau, je cours entre ſes bras.
Il dit & vole, & non pas ſans fracas :
Il était roi, cherchant peu le myſtère.
Plein de ſa joie, il répète, il redit
Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.
Le couple heureux en trembla dans ſon lit.
Que d'embarras ! comment ſortir d'affaire ?
Voici comment le beau page ſ'y prit.

Près du lambris, dans une grande armoire,
On avait mis un petit oratoire,
Autel de poche, où lorsque l'on voulait,
Pour quinze ſous un capucin venait.
Sur le retable en voûte pratiquée

CHANT DOUZIÈME.

Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle & de Jean Chandos. Etrange loi du combat à laquelle la pucelle est soumise.

EN accourant, la fière Jeanne d'Arc,
D'une lucarne aperçut dans le parc
Cent palefrois, une brillante troupe
De chevaliers portant dames en croupe,
Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains
Tout l'attirail des combats inhumains;
Cent boucliers où des nuits la courière
Réfléchissait sa tremblante lumière,
Cent casques d'or d'aigrettes ombragés,
Et les longs bois d'un fer pointu chargés,
Et des rubans dont les touffes dorées
Pendaient au bout des lances acérées.
Voyant cela Jeanne crut fermement
Que les Anglais avaient surpris Cutendre.
Mais Jeanne d'Arc se trompait lourdement.
En fait de guerre on peut bien se méprendre,
Témoin Ajax, & certain général,
Duc, bel esprit, ministre, maréchal;

L'un sur le Rhin , l'autre aux bords du Scamandre,
Un beau matin s'aviserent de prendre
Des moutons blancs pour autant d'ennemis,
Sans que l'honneur fût en rien compromis.

Ce n'était point des enfans d'Angleterre
Qui de Cutendre avaient surpris la terre ;
C'était Dunois de Milan revenu ,
Ce grand Dunois à Jeanne si connu ,
Qui ramenait la belle Dorothée.

Elle était d'aise & d'amour transportée ;
Elle en avait sujet assurément.

Car auprès d'elle était son cher amant ;
Ce cher amant , ce tendre la Trimouille ,
Pour qui son œil de pleurs souvent se mouille ,
L'ayant cherchée à travers cent combats ,
L'avait trouvée , & ne la quittait pas.

En nombre pair cette troupe dorée ,
Dans le château la nuit était entrée.
Jeanne y vola : le bon roi qui la vit .
Crut qu'elle allait combattre , & la suivit ;
Et dans l'erreur qui trompait son courage ,
Il laisse encor Agnès avec son page.

O page heureux , & plus heureux cent fois
Que le plus chaud , le plus chrétien des rois ,
Que de bon cœur alors tu rendis grace
Au benoit saint dont tu tenais la place !

CHANT ONZIEME.

173

Est une niche en attendant son saint.
D'un rideau verd la niche était masquée.
Que fait Monrose ? un beau penser lui vint
De s'ajuster dans la niche sacrée,
En bienheureux. Derrière le rideau,
Il se tapit, sans pourpoint, sans manteau.
Le prince arrive, & presque dès l'entrée
Il faute au cou de sa belle adorée ;
Et tout en pleurs il veut jouir des droits
Qu'ont les amans, sur-tout quand ils sont rois.
Le saint caché frémit à cette vue :
Il fait du bruit, & la toile remue :
Le roi s'avance, il y porte la main,
Il sent un corps, il recule, il s'écrie :
Amour, Satan, saint François, saint Germain :
Moitié frayeur, & moitié jalousie :
Puis tire à lui, fait tomber sur l'autel
Avec grand bruit, le rideau sous lequel
Se blotissait cette aimable figure,
Qu'à son plaisir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur étalait
Ce que César sans pudeur soumettait
A Nicomède en sa belle jeunesse,
Ce que jadis le héros de la Grèce
Admira tant dans son Ephestion,
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.

Que les héros , ô ciel , ont de faiblesse !

Si mon lecteur n'a poit perdue fil
De cette histoire , au moins se souvient-il
Que dans le camp la courageuse Jeanne
Traça jadis au bas d'un dos profane ,
D'un doigt conduit par monsieur saint Denis ,
Adroitement trois belles fleurs de lys.
Cet écuffon , ce saint cu , ce derrière
Emûrent Charle : il se mit en prière.
Il croit que c'est un tour de Belzébut.
De repentir & de douleur atteinte ,
La belle Agnès s'évanouit de crainte.
Le prince alors dont le trouble s'accrut ,
Lui prend les mains : Qu'on vole ici vers elle ;
Accourez tous ; le diable est chez ma belle.
Aux cris du roi , le confesseur troublé ,
Non sans regret quitte aussi-tôt la table :
L'ami Bonneau monte tout essoufflé ;
Jeanne s'éveille , & d'un bras redoutable
Prenant ce fer que la victoire suit ,
Cherche l'endroit d'où partait tout ce bruit.
Et cependant le baron de Cutendre
Dormait à l'aïse , & ne put rien entendre.

Il te fallut r'habiller promptement.
Sur le fatin de ton cu ferme & blanc,
Tu rajustas ta trouffe diaprée ;
Agnès t'aidait d'une main timorée,
Qui s'égarait & se trompait souvent.
Que de baisers sur sa bouche de rose
Elle reçut en r'habillant Monrose !
Que son bel œil le voyant rajusté,
Semblait encor chercher la volupté !
Monrose au parc descendit sans rien dire.
Le confesseur tout saintement soupire,
Voyant passer ce beau jeune garçon,
Qui lui donnait de la distraction.
La douce Agnès composait son visage,
Ses yeux, son air, son maintien, son langage ;
Auprès du roi, Bonifoux se rendit,
Le consola, le rassura, lui dit
Que dans la niche un envoyé céleste
Était d'en haut venu pour annoncer
Que des Anglais la puissance funeste
Touchait au terme, & que tout doit passer ;
Que le roi Charle obtiendra la victoire,
Charle le crut, car il aimait à croire.
La fière Jeanne appuya ce discours :
» Du ciel, dit-elle, acceptons le secours.

» Venez , grand prince , & rejoignons l'armée ,
» De votre absence à bon droit alarmée « :

Sans balancer la Trimouille & Dunois
De cet avis furent à haute voix.

Par ces héros la belle Dorothee
Honnêtement au roi fut présentée.

Agnès la baïse , & le noble escadron
Sortit enfin du logis du baron.

Les gens du ciel aiment souvent à rire
Des passions du sublunaire empire.
Ils regardaient cheminant dans les champs ,
Cet escadron de héros & d'amans.

Le roi de France allait près de sa belle ,
Qui s'efforçant d'être toujours fidèle ,
Sur son cheval la main lui présentait ,
Serrait la fienne , exhalait sa tendresse ;
Et cependant , ô comble de faiblesse !
De tems en tems le beau page lorgnait.
Le confesseur psalmodiant suivait ,
Des voyageurs récitant la prière ,
S'interrompant en voyant tant d'attraits
Et regardant avec des yeux distraits ,
Le roi , le page , Agnès & son bréviaire.
Tout brillant d'or , & le cœur plein d'amour ,
Ce la Trimouille , ornement de la cour ,

Caracolait auprès de Dorothée,
Ivre de joie & d'amour transportée,
Qui le nommait son cher libérateur,
Son cher amant, l'idole de son cœur.

Jeanne auprès d'eux, ce fier soutien du trône,
Portant corset & jupon d'amazone,
Le chef orné d'un petit chapeau vert,
Enrichi d'or & de plumes couvert,
Sur son fier âne étalait ses gros charmes,
Parlait au roi, courait, allait le pas,
Se rengorgeait, & soupirait tout bas
Pour le Dunois compagnon de ses armes;
Car elle avait toujours le cœur ému,
Se souvenant de l'avoir vu tout nu.

Bonneau portant barbe de patriarche,
Suant, soufflant, Bonneau fermait la marche.
O d'un grand roi serviteur précieux !
Il pense à tout ; il a soin de conduire
Deux gros mulets tout chargés de vin vieux,
Longs saucissons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets ou cuits ou prêts à cuire.

On avançait alors que Jean Chandos,
Cherchait par-tout son Agnès & son page,
Au coin d'un bois près d'un certain passage,
Le fer en main rencontra nos héros.

Chandos avait une suite assez belle
De fiers Bretons , pareille en nombre à celle
Qui fuit les pas du monarque amoureux.
Mais elle était d'espèce différente :
On n'y voyait ni tetons ni beaux yeux.
» Oh ! oh ! dit-il d'une voix menaçante ,
» Galans Français , objet de mon courroux ,
» Vous avez donc trois filles avec vous ,
» Et moi , Chandos , je n'en aurai pas une ?
» Ça combattons : je veux que la fortune
» Décide ici qui de nous fait le mieux
» Pousser sa lance & plaire à deux beaux yeux.
» Que la valeur soit notre seule chance !
» Que de vous tous le plus ferme s'avance ;
» Qu'on entre en lice ; & celui qui vaincra
» L'une des trois à son aise tiendra.

Le roi piqué de cette offre cynique ,
Veut l'en punir , s'avance , prend sa pique.
Dunois lui dit : Ah ! laissez-moi , seigneur ,
Venger mon prince & des dames d'honneur.
Il dit & court : la Trimouille l'arrête ;
Chacun prétend à l'honneur de la fête.
L'ami Bonneau , toujours de bon accord ,
Leur proposa de s'en remettre au sort.
Car c'est ainsi que les guerriers antiques

En ont usé dans les tems héroïques :
Ne vit-on pas l'Apôtre Matthias
Gagner aux dez la place de Judas ?
Même aujourd'hui dans quelques républiques ,
Plus d'un emploi , plus d'un rang glorieux ,
Se tire aux dez , & tout n'en va que mieux.
Le gros Bonneau tient le cornet , soupire ,
Craint pour son roi , prend les dez , roule , tire.
Denis du haut du céleste rempart ,
Voyait le tout d'un paternel regard ;
Et contemplant la Pucelle & son âne ,
Il conduisait ce qu'on nomme hasard.
Il fut heureux , le sort échut à Jeanne.
Jeanne ! c'était pour vous faire oublier
L'infâme jeu de ce grand cordelier ,
Qui ci-devant avait raslé vos charmes.
Jeanne à l'instant court au roi , court aux armes ,
Modestement va derrière un buisson
Se délacer , détacher son jupon ,
Et revêtir son armure sacrée ,
Qu'un écuyer tient déjà préparée.
Puis sur son âne elle monte en courroux ,
Branlant sa lance & serrant les genoux ,
Elle invoquait les onze mille Belles ,
Du pucelage héroïnes fidelles.

Pour Jean Chandos, cet indigne chrétien,
Dans les combats n'invoquait jamais rien.
Jean contre Jeanne avec fureur s'avance;
Des deux côtés égale est la vaillance.
Les deux courriers bardés, coëffés de fer,
Sous l'éperon partent comme un éclair,
Vont se heurter, & de leur tête dure,
Front contre front fracassent leur armure;
La flamme en sort, & le sang du courrier
Teint les éclats du voltigeant acier.
Du choc affreux les échos retentissent,
Des deux courriers les huit pieds rejaillissent;
Et les guerriers du coup désarçonnés,
Tombent chacun sur la croupe étonnés:
Ainsi qu'on voit deux boules suspendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même instant partir,
Hâter leur cours, se heurter, s'applatir,
Et remonter sous le choc qui les presse,
Multipliant leur poids par leur vitesse.
Chaque parti crut morts les deux courriers!
Et tressaillit pour les deux chevaliers.

Or des Français la championne auguste
N'avait la chair si ferme, si robuste,
Les os si durs, les membres si dispos,

Si musculeux , que le fier Jean Chandos.
Son équilibre ayant dans cette rixe
Abandonné sa ligne & son point fixe ,
Son quadrupède un haut-le-corps lui fit,
Qui dans le pré Jeanne d'Arc étendit
Sur son beau dos , sur sa croupe gentille ,
Et comme il faut que tombe toute fille.

Chandos pensait qu'en ce grand désarroi
Il avait mis ou Dunois ou le roi.
Il veut soudain contempler sa conquête :
Le casque oté , Chandos voit une tête ,
Où languissaient deux grands yeux noirs & longs,
De la cuirasse il défait les cordons.
Il voit , ô ciel ! ô plaisir ! ô merveille !
Deux gros tetons de figure pareille ,
Unis , polis , séparés , demi-ronds ,
Et surmontés de deux petits boutons
Qu'en sa naissance a la rose vermeille.
On tient qu'alors en élevant la voix ,
Il bénit Dieu pour la première fois.
Elle est à moi la Pucelle de France ,
S'écria-t-il , contentons ma vengeance.
J'ai , grace au ciel , doublement mérité
De mettre à bas cette fière beauté.
Que saint Denis me regarde & m'excuse :
Mars & l'amour font mes droits , & j'en use.

Puis se tournant devers son écuyer :

» Je vois dit-il, qu'elle est hors d'elle-même,
» J'ai ces deux bras pour combattre & tuer :
» Pour la guérir je prendrai le troisième.

Son écuyer répond ; « Pouffez, milord ;
» Du trône anglais affermissez le fort.
» Frère Lourdis en vain nous décourage,
» Il jure en vain que ce saint pucelage
» Est des Troyens le grand *Palladium*,
» Le Bouclier sacré du *Latium* ;
» De la victoire il est, dit-il, le gage ;
» C'est l'oriflamme : il faut nous en saisir.
» Oui, dit Chandos, & j'aurai pour partage
» Les plus grands biens, la gloire & le plaisir, »

Jeanne pâmée écoutait ce langage
Avec horreur, & faisait mille vœux
A saint Denis, ne pouvant faire mieux.
Le grand Dunois d'un courage héroïque
Veut empêcher le triomphe impudique.
Mais comment faire ? il faut dans tout état
Qu'on se soumette à la loi du combat.
Les fers en l'air & la tête penchée,
L'oreille basse & du choc écorchée,
Languissamment le céleste baudet
D'un œil confus Jean Chandos regardait.

Il nourrissait dès long-tems dans son ame
Pour la Pucelle une discrète flamme,
Des sentimens nobles & délicats
Très-peu connus des ânes d'ici-bas.
Il soupirait en voyant les trois bras.

Le confesseur du bon monarque Charle
Tremble en sa chair alors que Chandos parle.
Il craint sur-tout que son cher pénitent,
Pour soutenir la gloire de la France,
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A son Agnès n'en veuille faire autant;
Et que la chose encor soit imitée
Par la Trimouille & par sa Dorothée.
Au pied d'un chêne il entre en oraison,
Et fait tout bas sa méditation,
Sur les effets, la cause, la nature
Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.

CHANT TREIZIEME.

Vision. Miracle qui sauve l'honneur de Jeanne.

EN méditant avec attention,
 Le benoît moine eut une vision,
 Assez semblable au prophétique songe
 De ce prophete, heureux par un mensonge,
 Pate-velu dont l'esprit lucratif
 Avait vendu ses lentilles en Juif.
 Ce vieux Jacob, (admirez bien mes frères,
 Du livre saint les sublimes mystères)
 Devers l'Euphrate une nuit apperçut
 Mille béliers qui grimpèrent en rut
 Sur les brebis qui les laissèrent faire.
 Le moine vit de plus plaisans objets;
 Il vit très-bien, ou crut voir le bon père,
 Ce qu'aucun saint n'obtint de voir jamais :
 Il vit courir à la même aventure,
 Il vit aux pieds des futures Agnès
 Les demi-dieux de la race future :
 Il observa les différens attrails
 De ces beautés dont l'adresse féconde
 Faisait danser tous les maîtres du monde :

E. Chacune était juste sous son héros,
Partant ensemble & disant les grands mots.
Chacune avait son trot & son allure,
ne. Chacun piquait à l'envi sa monture.
Tous excellaient à ce jeu des deux dos.
Tels au retour de Flore & du Zéphire,
Quand le printems reprend son doux empire,
Tous les oiseaux peints de mille couleurs,
Par leurs amours agitent les feuillages:
Les papillons se baissent sur les fleurs,
Et les lions courent sous les ombrages
Vers leurs moitiés qui ne sont plus sauvages.

C'est-là qu'il vit le beau François premier:
Ce brave roi, ce loyal chevalier,
Avec Etampe, heureusement oublie
Les autres fers qu'il reçut à Payie.
Là Charles-Quint joint le myrte au laurier;
Baïse à la fois la Flamande & la Maure.
Quels rois, ô ciel! l'un à ce beau métier
Gagne la goutte, & l'autre pis encore.

Près de Diane on voit danser les ris,
Aux mouvemens que l'amour lui fait faire,
Quand dans ses bras décharnés & flétris
Ivre d'amour tendrement elle serre

En se pâmant le second des Henris.
De la débauche un long & docte usage
De la beauté lui fait avoir le prix.
De Charles neuf le successeur volage,
Quitte en riant sa Cloris pour un page,
Sans s'alarmer des troubles de Paris.

Mais quels combats le Jacobin vit rendre
Par Borgia le fixième Alexandre !
En cent tableaux il est représenté.
Là sans Thiare & d'amour transporté,
Tournant le dos, troussant sa soutanelle,
Avec Vanose il se fait la femelle.
Un peu plus bas on voit sa sainteté,¹
Pour ses plaisirs convoitant sa famille,
Donner l'assaut à Lucrece sa fille.

O Leon dix, ô sublime Paul trois !
Jules second ! & toi Monté le drille !
A ce beau jeu vous passiez tous les rois ;
Mais vous cédez à mon grand Béarnois,
A ce vainqueur de la ligue rebelle,
A mon héros plus connu mille fois
Par les plaisirs que goûta Gabrielle,
Que par vingt ans de travaux & d'exploits.
Le moine vit des doges de Venise,

Et ces grands ducs , fiers oppresseurs de Pise ,
Avec les boucs partageant leurs plaisirs ;
Mais les laissant à leurs puans désirs ,
Bientôt il voit le plus beau des spectacles ,
Ce siècle heureux , ce siècle des miracles ,
Ce grand Louis , cette superbe cour ,
Où tous les arts sont instruits par l'amour.
L'amour bâtit le superbe Versailles ;
L'amour aux yeux des peuples éblouis ,
D'un lit de fleurs fait un trône à Louis ,
Malgré les cris du fier dieu des batailles :
L'amour amène au plus beau des humains ,
De cette cour les rivales charmantes ,
Toutes en feu , toutes impatientes ;
De Mazarin la nièce aux yeux divins ,
La généreuse & tendre la Valière ,
La Montespan plus ardente & plus fière.
L'une se livre au moment de jouir ,
Et l'autre attend le moment du plaisir.
Mais tout-à-coup quelle métamorphose !
D'un long froc noir lugubrement paré ,
L'amour met bas sa couronne de rose ;
Son front se perd sous un bonnet carré.
Le sot scrupule & la froide décence

Masquent les traits de sa riante enfance.

L'hymen le suit à pas mystérieux ;

Les deux flambeaux brûlent des mêmes feux ,

Feux sans éclat , dont la pâle lumière

Porte l'ennui dans les lieux qu'elle éclaire.

A la lueur de ces tristes flambeaux ,

Suivi d'un prêtre , & de deux maquereaux ,

Pour guide un diable en noire soutanelle ,

Le grand Louis couronné de pavots ,

Vient épouser sa vieille maquerelle.

Le moine vit ce phoenix des Bourbons

Enforcé de deux flasques tetons ,

Sur un sofa piquer sa haridelle.

L'amour en pleurs , & sa suite fidelle ,

Les jeux , les ris s'envolent à Paphos ;

Paris , la cour , sont en proie aux dévots.

Une grossière & maussade luxure

Rappelle aux sens toute la volupté.

Sous l'air cassard un cynisme effronté

Met Diogene où régnait Epicure.

Dans les excès d'une crapule obscure ,

Le courtifan cherche la liberté.

Hercule en froc , & Priape en soutane .

Dans les palais portent l'obscénité :)

Tout leur fait jour , & le couple profane
Recommandé par sa brutalité ,
A son plaisir patine la beauté.
C'en était fait du tendre amour en France ,
Quand la fortune ou bien la providence ,
A saint Denis logea le roi bigot.

Le moine voit à ce regne cagot
Dans les destins succéder la Régence ,
Tems fortuné , marqué par la licence ,
Où la folie agitant son grelot ,
Jette sur tout un vernis d'innocence :
Où le caffard n'est prisé que du sot.

Tendre Argenton ! folâtre Parabere !
C'est par vos soins que le dieu de Cythère ,
Régnant en maître au Palais d'Orléans ,
Sur ses autels revoit fumer l'encens.
Le dieu du goût , son seul & digne émule ,
Tâche d'unir les graces aux talens.
Faune & Priape & le brutal Hercule ,
Forcés de fuir , rentrent dans les couvens :
Il n'ose plus se faire voir en France
Que sous les traits de Bieux ou de Vence.
Le bon régent de son palais royal
Des voluptés donne à tous le signal.
Vous répondez à ce signal aimable ,

Jeune Berry, bel astre de la cour,
Vous répondez du sein du Luxembourg,
Vous que Bacchus & le dieu de la table
Mènent au lit, escortés par l'amour.

Près de Paris sous la pourpre romaine...
Mais je m'arrête : un semblable tableau
Pourrait au peintre attirer dure aubaine :
Il y faudrait placer plus d'un Bonneau
En robe courte : or dans ce dernier âge,
Homme d'épée est un fier maquereau :
Et moi chétif j'abhorre le tapage.
Je tiendrai donc contre l'appas flatteur,
Je me tairai, n'en déplaise au lecteur.
O Rambouillet, asyle du mystère !
Meudon, Choisi, réduits délicieux !
Que les plaisirs, les amours & les jeux
Ont si souvent préférés à Cythère,
Sur vos secrets censurés par Lignière,
Et respectés de son prudent recteur,
Ma chaste Muse est forcée à se taire.
Le tems présent est l'arche du seigneur ;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du ciel tombait en léthargie.
Je me tairai ; mais si j'osais pourtant,

O des beautés aujourd'hui la plus belle ,
O tendre objet , noble , simple , touchant ,
O potelée & douce la Tournelle !
Si j'osais mettre à vos genoux charnus ,
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus !
Si je chantais cette haute fortune ,
L'objet des vœux de Flavacourt la brune !
Si je chantais ce tendre & doux lien ,
Ce nœud si cher quoique si peu chrétien ,
Formé , béni par la vieille éminence ,
Maudit , rompu par un prélat bigot ,
Et resserré par ce grand roi de France ;
Malgré l'avis & les sermons d'un sot !
Si de l'amour je deployais les armes ,
Si je disais . . . Non , je ne dirai mot ;
Je serais trop au dessous de vos charmes.

Dans son extase enfin le moine noir
Vit à plaisir ce que je n'ose voir.
D'un œil avide , & toujours très-modeste ;
Il contemplait le spectacle céleste
De ces amans arrangés bout à bout ;
Charles second sur la belle Portsmouth ;
George second sur la grasse Yarmouth :
Et ce dévot roi de Lusitanie ,

En priant Dieu se pâmant sur sa mie ,
Et ce Victor attrappé tour à tour
Par son orgueil , par son fils , par l'amour.

Mais quand au bout de l'auguste enfilage
Il aperçut entre Iris & son page ,
Percant un cu , qu'il ferrait des deux mains ,
Cet auteur roi , si dur & si bizarre ,
Que dans le nord on admire , on compare
A Salomon , ainsi que les Germains
Leur empereur au César des Romains :
Hélas , dit-il , si les grands de la terre
Font deux à deux cette éternelle guerre ,
Si l'univers doit en passer par-là ,
Dois-je gémir que Jean Chandos se mette
Les deux gigots sur sa belle brunette ?
» Du seigneur Dieu , la volonté soit faite.
» *Amen . amen :* » il dit , & se pâma ,
Croyant jouir de tout ce qu'il voit-là.

Mais saint Denis était loin de permettre
Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre
Et la Pucelle & la France aux abois.
Ami lecteur , vous avez quelquefois
Où conter qu'on nouait l'aiguillette.
C'est une étrange & terrible recette ,

Et dont un saint ne doit jamais user ,
 Que quand d'une autre il ne peut s'aviser.
 D'un pauvre amant le feu se tourne en glace ,
 Vif & perclus sans rien faire il se lasse ;
 Dans ses efforts étonné de languir ,
 Et consumé sur le bord du plaisir.
 Telle une fleur des feux du jour sècheé,
 La tête basse, & la tige penchée,
 Demande en vain les humides vapeurs
 Qui lui rendaient la vie & les couleurs.
 Voilà comment le bon Denis arrête
 Le fier Anglais dans ses droits de conquête,
 Chandos suant & soufflant comme un bœuf,
 Cherche du doigt si Jeanne est une fille :
 » Au diable soit , dit-il , la sottise éguille.
 Bientôt le diable emporte l'étui neuf :
 Il veut encor secouer sa guenille.

Jeanne échappant à son vainqueur confus ,
 Reprend ses sens quand il les a perdus ;
 Puis d'une voix imposante & terrible
 Elle lui dit : » Tu n'es pas invincible :
 » Tu vois qu'ici dans le plus grand combat ,
 » Dieu t'abandonne & ton cheval s'abbat :
 » Dans l'autre un jour je vengerai la France,

- » Denis le veut , & j'en ai l'affurance ;
» Et je te donne avec tes combattans
» Un rendez-vous sous les murs d'Orléans.
Le grand Chandos lui repartit : « Ma belle ,
» Vous m'y verrez , pucelle ou non pucelle ;
» J'aurai pour moi saint George le très-fort :
» Et je promets de réparer mon tort.

CHANT QUATORZIEME.

CORISANDRE.

MON cher lecteur fait par expérience
 Que ce beauDieu qu'on nous peint dans l'enfance,
 Et dont les jeux ne sont point jeux d'enfans ,
 A deux carquois tout-à-fait différens.
 L'un a des traits dont la douce piquûre
 Se fait sentir , sans danger , sans douleur ,
 Croît par le tems , pénètre au fond du cœur ,
 Et vous y laisse une vive blessure.
 Les autres traits sont un feu dévorant ,
 Dont le coup part & brûle au même instant.
 Dans les cinq sens il porte le ravage.
 D'nn nouvel être on se croit animé ,
 Un rouge vif allume le visage :
 D'un nouveau sang le corps est enflâmé.
 On n'entend rien , le regard étincelle :
 Sans réfléchir le geste & l'acte suit :
 L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit ,
 Qui sur les bords du broc qui la recèle ,
 S'élève , court , s'échappe , tombe & fuit ,
 N'est qu'une image imparfaite , infidele
 Du feu d'amour , quand en nous il agit.
 Vous connaissez tous ces états , mes frères :

Riiij

198 CHANT QUATORZIEME.

Mais ce tyran de nos ames légères,
Ce dieu fripon, cet étourdi d'amour,
Faisait alors un bien plus plaissant tour.
Il fit loger entre Blois & Cutendre
Une beauté dont les aimables traits
Auraient passé tous les charmes d'Agnès,
Si cette belle avait eu le cœur tendre :
Beau don, qui vaut tous les autres attraits
C'était la jeune & sotte Corifandre.
L'amour voulut, que tout roi, chevalier,
Homme de robe, & jeune bachelier,
Dès qu'il verrait cette jeune imbécille,
Perdit le sens à se faire lier.
Mais les valets, le peuple, espèce vile,
Étaient exempts de la bisarre loi,
Il fallait être ou gentilhomme ou roi
Pour être fou. Ce n'est pas tout encore :
L'art d'Esculape & cent grains d'ellébore.
Contre ce mal étaient un vain secours :
Et la cervelle empirait tous les jours,
Jusqu'au moment où la belle innocente
Pour quelque amant serait compatissante :
Et ce moment du ciel était prescrit,
Pour que la belle eût enfin de l'esprit.
Plus d'un amant né sur les bords de Loire,

Pour avoir vu Corisandre une fois ,
Avait perdu le sens & la mémoire.
L'un se croit cerf & broute dans les bois ,
L'autre pensant avoir un cu de verre ,
Dès qu'un passant le heurte en son chemin ,
Va s'écriant qn'on casse son derrière.
Goyon se croit du sexe féminin ,
Porte une jupe , & se meurt de tristesse ,
Qu'à la trousser nul amant ne s'empresse :
D'un large bât Valori s'est chargé ;
Il se croit âne , & ne se trompe guère ,
Veut qu'on le charge & ne cesse de braire.
Sablé se croit en marmite changé ,
Marche à trois pieds : une main pose à terre :
L'autre fait l'anse. Hélas ! chacun de nous
Pourrait fort bien se mettre au rang des fous
Sans avoir vu la belle Corisandre.
Quel bon esprit ne se laisse surprendre
A ses desirs ? & qui n'a ses travers ?
Chacun est fou tant en prose qu'en vers ?
Or Corisandre avait une grand'mère ,
Femme de bien , d'une humeur peu sévère ,
Dont en secret l'orgueil se complaisait
A voir les fous que sa fille faisait.
Mais de scrupule à la fin obsédée ,

Elle eut pitié d'un si triste fléau ;
 Sa fille donc si fatale au cerveau
 Par elle fut dans sa chambre enfermée.
 Elle apostâ , pour garder le château ,
 Deux champions à la mine assurée ,
 Qui défendaient l'accès de la maison
 A tout venant qui risquait sa raison.

La belle sotte ainsi claquemurée ,
 Filait , cousait , & chantait , sans penser ,
 Sans nul regret qui vînt la traverser ,
 Sans goût , sans soins , & sans la moindre envie
 De s'appliquer à guérir la folie
 De ses amans ; ce qui n'aurait tenu
 Qu'à dire oui , si la belle eût voulu.

Le fier Chandos encor tout en colère
 D'avoir raté sa superbe adversaire ,
 Vers ses Anglais retournait en grondant :
 Semblable au chien dont la vorace dent
 Saisit en vain le lièvre qui s'échape ,
 Qui tourne , vire , & crie , & pleure , & jape ;
 Puis vers son maître approche à petit pas ,
 Portant la queue & l'oreille fort bas.
 Chandos maudit son animal revêche ,
 Qui lui fit faute en ce tendre duel.
 Son général cependant lui dépêche

Pour le presser un jeune colonel ,
 Brave Irlandais nommé Paul Tirconel ,
 Portant l'air haut, une large poitrine ,
 Jarret tendu, bras nerveux, double échine ,
 Au sourcil fier, & qu'on juge à la mine
 Avoir toujours su parer à l'affront
 Qui de Chandos faisait rougir le front.
 Ces deux guerriers avec leur noble escorte,
 De Corisandre arrivant à la porte ,
 Veulent entrer, quand des deux portiers l'un
 Crie : Arrêtez, gardez-vous d'entreprendre
 » De pénétrer jusques à Corisandre,
 » Si vous voulez garder le sens commun.

Le fier Chandos qui croit qu'on l'injurie ,
 Pousse en avant, & frappant en furie ,
 D'un coup d'estoc renverse à douze pas
 Un des huisfiers qui se démet un bras ,
 Et tout meurtri roule au loin sur le sable.
 Paul Tirconel non moins impitoyable ,
 De l'éperon donne à la fois deux coups ,
 • Lâche la bride & ferre les genoux
 A son coursier, qui comme la tempête
 Part de la main & passe sur la tête
 De l'autre huisfier qui lève un front confus ,
 Reste un moment interdit & perclus ,

Et se tournant reçoit une ruade
 Qui le met bas avec son camarade.
 Tel en province un brillant officier,
 Jeune, galant, égreffin, petit maître,
 Court au spectacle & roffe le portier,
 Gagne une loge, & placé fans payer
 Sifle par air tout ce qu'il voit paraître.

La fuite Anglaise arrive dans la cour :
 La vieille dame y descend éplorée,
 A ce grand bruit Corisandre effarée
 Prend un jupon, fort de la chambre, accourt.
 Chandos leur fait un compliment fort court,
 En digne Anglais qui de parler n'a cure.
 Mais observant l'innocente figure,
 Ce teint de lys, ces charmes succulens,
 Ces bras d'ivoire & ces tetons naissans,
 Que de ses mains arrondit la nature,
 Il se promet une heureuse aventure :
 Quand Corisandre à l'hébété maintien,
 Jette au hazard un œil qui ne dit rien.
 Pour Tirconel d'une façon gentille,
 Il salua la grand'mère & la fille,
 Et pour sa part fit aussi les yeux doux.
 Qu'arrive-t-il ? les voilà tous deux fous.
 Chandos atteint de cette maladie,

En maquignon natif de Normandie,
 Pour un cheval prend la jeune beauté,
 Prétend qu'il soit sellé, bridé, monté,
 Et puis claquant sa croupe rebondie,
 D'un demi-tour s'élance sur son dos.
 La belle crie, & tombe sous Chandos;
 Quand Tirconel par une autre manie,
 Au même instant se croit cabaretier,
 Et prend la belle à genoux acroupie
 Pour un tonneau qu'il convient préparer
 Pour le percer & pour le soutirer
 Par l'orifice au clair jusqu'à la lie.

Tout chevauchant alors Chandos lui crie :
 » Vous êtes fou ! God dam ! l'esprit malin
 » A détraqué , je crois, votre cervelle.
 » Quoi ! vous prenez pour un tonneau de vin
 » Mon cheval blanc à crinière isabelle ! ...
 » C'est mon tonneau , j'en porte le bondon.
 » C'est mon cheval c'est mon tonneau , mon
 » frère ! . . . »

Egalement tous deux avaient raison ,
 Ils soutenaient leur folle opinion ,
 Avec l'ardeur dont un moine en colère
 Plaide en faveur du dévot scapulaire ,
 Et d'Olivet pour son cher Cicéron.
 Des démentis en réplique & duplique ,

Et certains mots que , grâce à ma pudeur ,
 Mon style honnête épargne à mon lecteur ,
 Mots effrayans pour qui d'amour se pique ,
 Mirent en feu nos illustres Bretons ,
 Qui se narguaient de leurs estramaçons.

Comme le vent d'abord faible murmure ,
 S'élève , gronde , & brisant les vaisseaux
 Trop agités pour résister aux eaux ,
 Répand l'horreur sur toute la nature :
 Ainsi l'on vit nos deux Anglais , d'abord
 Se plaissanter , faire semblant de rire ,
 Puis se fâcher , puis dans leur noir délire ,
 Aller d'un train à se donner la mort.
 Tous deux en garde en la même posture ,
 Le bras tendu , le corps en son profil ,
 La tête haute & le bras de droit fil ,
 En quarte , en tierce , ils tâtent leur peau dure.
 Mais aussi-tôt , sans règle ni mesure
 Plus acharnés , plus fiers , plus en courroux ,
 Du fer tranchant ils portent des grands coups.
 Au mont Etna dans leur forge brûlante ,
 Du noir cocu les borgnes compagnons
 Font retentir l'enclume étincelante
 Sous des marteaux moins redoublés , moins
 prompts ,

En

En préparant au maître du tonnerre
Le gros canon dont se moque la terre.

Des deux côtés le sang est répandu,
Du bras, du col, & du crâne fendu,
Sans qu'un seul cri succède à la blessure.
La bonne mère en gémit de douleur,
Voudrait pouvoir leur ôter leur armure,
Dit son *pater*, demande un confesseur :
Et cependant sa fille avec langueur
Se rengorgeant rajuste sa coëffure.

Nos deux Anglais sanglants, lassés, rendus,
Gissaient tous deux sur la terre étendus,
Quand arriva le grand roi de la France;
Et ces héros brillans porteurs de lance,
Et ces beautés qui formaient une cour
Digne de Mars & du dieu de l'Amour.

La belle fotte au devant d'eux s'avance,
Fait gauchement une humble révérence,
Nonchalamment leur donne le bon jour,
Et les voit tous avec indifférence.
Qui l'aurait cru que la nature mît
Tant de poison dans des yeux sans esprit ?
Des beaux Français les têtes détraquées,
Sont par la belle à peine remarquées.
Les dons du ciel versés bénévolement

206 CHANT QUATORZIEME.

Sont des mortels reçus différemment :
Tout se façonne à notre caractère ;
Diversément sur nous la grace opère.
Le même suc dont la terre nourrit
Des fruits divers les semences écloses ,
Fait des œillets , des chardons & des roses !
D'Argens soupire alors que d'Arget rit :
Et Maupertuis débite des fadaïses ,
Comme Newton ses doctes hypothèses :
Et certain roi fait servir ses soldats
A ses amours ainsi qu'à ses combats.
Tout se varie : une cervelle anglaise
Tourne autrement qu'une tête française.
Chacun se sent des mœurs de son pays.
Chez les Anglais sombres & durs esprits ;
Toute folie est noire , atrabilaire ;
Chez les Français elle est vive & légère.
D'abord nos gens se prenant par la main ,
Danstent en rond , & chantent le refrain.
Le gros Bonneau lourdement se démène ,
Hors de cadence ainsi que hors d'haleine.
Bréviaire en main le père Bonifoux
A pas plus lents danse avec tous ces foux.
Mais se plaissant sur-tout avec le page ,
A son fouris , à son dévot langage ,

A ses yeux doux, à son geste, à son ton,
On croit au père un reste de raison.
Le mal nouveau qui fascine la vue
De la royale & dansante cohue,
Leur fait penser que la cour du château
Est un jardin avec un bassin d'eau :
Et volant tous s'y baigner ils dépouillent
Leurs corcelets, & nuds sur le gazon
Nageant à vuide & levant le menton
Dans l'onde claire ils pensent qu'ils se mouillent.
Et remarquez que le moine en nageant
Allait toujours près du page engageant.

A cet amas de têtes sans cervelle,
A ces objets, à tant de nudités,
On vit d'abord nos pudiques beautés,
La Dorothée, Agnès & la Pucelle,
Qui détournaient leur discrète prunelle,
Puis regardaient, & puis levaient les yeux
Avec le cœur & les mains vers les cieux.

Quoi ! s'écria l'inébranlable Jeanne,
J'aurai pour moi saint Denis & mon âne ;
J'aurai battu plus d'un Anglais profane,
Vengé mon prince & sauvé des couvens :
J'aurai marché vers les murs d'Orléans ;
Le tout en vain ? le destin nous condamne

208 CHANT QUATORZIEME.

A voir périr nos travaux impuissans ,
 Et nos héros à perdre le bon sens.
 La douce Agnès , la tendre Dorothée ,
 De nos nageurs se tenaient à portée ,
 Pleuraient tantôt , & riaient quelque fois
 De voir si fous des héros & des rois.

Mais que résoudre? où fuir? quel parti prendre?

On regrettait le château de Cutendre.
 Une servante en secret leur apprit
 L'art de guérir ceux qui perdaient l'esprit.

» La providence a décrété , dit-elle ,
 » Que le bon sens ne peut être hébergé
 » Chez les cerveaux dont il a délogé ,
 » Que quand enfin la belle Corisandre
 » Aux lacs d'amour se laissera surprendre.

Ce bon avis ne fut pas sans profit.
 Le muletier par bonheur l'entendit :
 Car vous saurez que ce paillard terrible
 Pour Jeanne d'Arc étant toujours sensible ,
 Jaloux de l'âne , avait d'un pied discret
 Suivi de loin l'amazone en secret.

A ce propos il eut la confiance
 De secourir & son prince & la France.
 Le belle était justement dans un coin
 Propre au mystère : il la guette de loin.

Puis court vers elle , armé , plein de courage.
 On le crut fou ; mais c'était le seul sage.
 O muletier ! de quels rares trésors
 La juste main de la riche nature
 T'avait payé la trop commune injure
 De la fortune ! En un seul haut-le-corps]
 Il met à bas la belle créature :
 Il la subjuge , & d'un rein vigoureux
 Faisant jouer le bélier monstrueux ,
 Il force , il rompt les quatre barricades ,
 Puis redoublant ses vives estocades ,
 Il loge enfin dans toute sa longueur
 En ce fourreau son braquemart vainqueur ,
 Du brusque assaut la jeune Corisandre
 N'avait pas eu le tems de se défendre ;
 Les poings fermés , tout le corps en arrêt ,
 Serrant les dents , retirant le jarret ,
 Sans dire mot , sans rien voir , rien entendre ,
 Elle attendait , en invoquant les saints ,
 Que l'ennemi se fût cassé les reins.

Pour elle enfin le moment vint d'apprendre
 Et de savoir. A peine elle sentit
 La volupté , dont la triste ignorance
 De sa jeune ame abrutissait l'essence ,
 De tous côtés le charme se rompit.

Chaque cervelle aussi-tôt fut remise
 En son état, non sans quelque méprise :
 Car le roi Charle obtint le gros bon-sens
 Du vieux Bonneau, lequel eut l'en partage
 Celui du moine ; & chacun des galans
 Troqua de même. On eut peu d'avantage
 Dans ces marchés : la raison des humains,
 Ce don de Dieu, n'est que fort peu de chose.
 Il ne l'a pas versée à pleines mains,
 Et tout mortel est content de sa dose.

Ce changement n'en produisit aucun
 Chez les amans : chacun pour sa maitresse
 Gardas son goût, conserva sa tendresse
 Car en amour que fait le sens commun ?
 Pour Corisandre, elle obtint la science
 Du bien, du mal, une honnête assurance,
 De l'art, du goût, enfin mille agrémens,
 Qu'elle ignorait dans sa triste innocence.
 Un muletier lui fit tous ces présens.
 Ainsi d'Adam la compagne imbécille,
 Dans son jardin vivant sans volupté,
 Dès que du diable elle eut un peu tâté,
 Devint charmante, éclairée & subtile,
 Telles que sont les femmes de nos jours,
 Sans appeller le diable à leur secours.

CHANT QUINZIEME.

*Comment Jean Chandos veut abuser de la dévote
Dorothée. Combat de La Trimouille & de Chandos.
Ce fier Chandos est vaincu par Dunois.*

O Volupté, mère de la nature,
Belle Vénus, seule divinité,
Que dans la Grece invoquait Epicure,
Qui du chaos chassant la nuit obscure,
Donne la vie & la fécondité,
Le sentiment, & la félicité,
A cette foule innombrable, agissante
D'êtres mortels à ta voix renaissante :
Toi que l'on peint désarmant dans tes bras
Le dieu du ciel, & le dieu de la guerre,
Qui d'un sourire écarter le tonnerre,
Calmes les flots, fais naître sous tes pas
Tous les plaisirs qui consolent la terre ;
Tendre Vénus, conduis en sûreté
Le roi des Francs, qui défend sa patrie.
Loin des périls conduis à son côté
La belle Agnès à qui son cœur se fie.
Pour ces amans de bon cœur je te prie.

Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas ,
Elle n'est pas encor sous ton empire :
C'est à Denis de veiller sur ses pas ,
Elle est pucelle , & c'est lui qui l'inspire.
Je recommande à tes douces faveurs
Ce la Trimouille & cette Dorothee.
Verse la paix dans leurs sensibles cœurs ;
De son amant que jamais écartée
Elle ne soit exposée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont persécutée.
Tendre Vénus ! c'est par un muletier
Que tu formas le cœur de Corisandre
Depuis ce jour , douce , avisée & tendre ,
A tes autels prompte à sacrifier ,
Elle fut plaire & jouir & se rendre
A tous les nœuds dignes de la lier :
Ainsi l'on voit un artisan grossier
Tourner , polir d'une main rude & noire ,
L'or , le rubis & le jaspe & l'ivoire ,
Dont se pavare un brillant chevalier.

Aux beaux Français dont la troupe aguerrie
Unit l'audace à la galanterie ,
Au possesseur du bon sens de Bonneau
La belle fait les honneurs du château ,
Et puis conclut un accord pacifique

Entre Charlot & Chandos le cynique.
Elle obtint d'eux avec dextérité,
Que chaque troupe irait de son côté,
Sans nul reproche & sans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entr'elles.
Sur les Anglais elle étendit ses soins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs, & leurs besoins.
Un gros *rosbif* que le beurre assaisonne,
Des *plumpuddings*, des vins de la Garonne
Leur sont offerts ; & des mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique & flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Le fier Chandos partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut que la première fois
Sur la Pucelle il reprendrait ses droits.
En attendant il reprit son beau page.
Jeanne revint, ranimant son courage,
Se replacer à côté de Dunois.

Le roi des Francs avec sa garde bleue,
Agnès en tête, un confesseur en queue,
A remonté l'espace d'une lieue
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquille & d'un flot inconstant.

Sur des bateaux & des planches usées
Un pont joignait les rives opposées.
Une chapelle était au bout du pont :
C'était dimanche. Un hermite à sandale
Fait résonner sa voix sacerdotale :
Il dit la messe ; un enfant la répond.
Charle & les siens ont eu soin de l'entendre
Dès le matin au château de Cutendre ;
Mais Dorothée en entendait toujours
Deux pour le moins , depuis qu'à son secours
Le juste ciel vengeur de l'innocence
Du grand bâtard employa la vaillance ,
Et protégea ses fideles amours.
Elle descend , se retrouffe , entre vite ,
Signe sa face en trois jets d'eau bénite ,
Plie humblement l'un & l'autre genou ,
Joint les deux mains & baisse son beau cou.
Le bon hermite en se tournant vers elle ,
Tout ébloui , ne se connaissant plus ,
Au lieu de dire un *fratres oremus* ,
Roulant les yeux , dit , *fratres , qu'elle est belle !*
Chandos entra dans la même chapelle ,
Par passe-tems , beaucoup plus que par zèle.
La tête haute , il salue en passant
Cette beauté dévote à la Trimouille ,

Et derrière elle en sifflant s'agenouille ,
Sans un seul mot de *Pater* , ou d'*Ave*.
D'un cœur contrit au Seigneur élevé ,
D'un air charmant la tendre Dorothee
Se prosternait par la grace excitée ,
Front contre terre & le derrière levé ;
Son court jupon rétrouffé par mégarde ,
Offrait aux yeux de Chandos qui regarde
A découvert deux jambes que l'amour
Refit depuis pour porter Pompadour ,
Cette beauté que pour Louis Dieu garde ;
Et qu'au couvent il mettra quelque jour :
Jambes d'ivoire , & telle que Diane
En laissa voir au chasseur Actéon.
Chandos alors faisant peu l'oraison ,
Sentit au cœur un desir très-profane.
Sans nul respect pour un lieu si divin ,
Il va glissant une insolente main
Sous le jupon que couvre un blanc satin.
Je ne veux point par un crayon cynique ,
Effarouchant l'esprit sage & pudique
De mes lecteurs , étaler à leurs yeux
Du grand Chandos l'effort audacieux.

Mais la Trimouille ayant vu disparaître
Le tendre objet dont l'amour le fit maître ,

Vers la chapelle il adresse ses pas.

Jusqu'où l'amour ne nous conduit-il pas ?

La Trimouille entre au moment où le prêtre

Se retournait , où l'insolent Chandos

Était tout près du plus charmant des dos ,

Où Dorothee effrayée , éperdue ,

Poussait des cris qui vont fendre la nue :

Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux

Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux ,

Peindre à plaisir sur ces quatre visages

L'étonnement des quatre personnages.

Le Poitevin criait à haute voix !

» Oses-tu bien , chevalier discourtois ,

» Anglais sans frein , profaneur impie ,

» Dans le lieu saint porter ton infamie » ?

D'un ton railleur où règne un air hautain ,

Se rajustant , & regagnant la porte

Le fier Chandos lui dit : » Que vous importe ?

» De cette église êtes-vous sacristain ?

» Je suis bien plus , dit le Français fidèle ,

» Je suis l'amant aimé de cette belle ;

» Ma coutume est de venger hautement

» Son tendre honneur attaqué trop souvent.

» Vous pourriez bien risquer ici le vôtre ,

Lui dit l'Anglais : » nous favons l'un & l'autre

» Notre

» Notre portée ; & Jean Chandos peut bien
» Lorgner un dos , mais non montrer le sien.

Le beau Français , & le Breton qui raille ,
Font préparer leurs chevaux de bataille.
Chacun reçoit des mains d'un écuyer
Sa longue lance & son rond bouclier ,
Se met en selle , & d'une course fière ,
Passe , repasse , & fournit sa carrière.
De Dorothee & les cris & les pleurs
N'arrêtaient point l'un & l'autre adversaire.
Son tendre amant lui criait : Beauté chère ,
Je cours pour vous , je vous venge , ou je meurs.
Il se trompait : sa valeur & sa lance
Brillaient en vain pour l'amour & la France .

Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracassé ,
Prêt à saisir une victoire sûre ,
Son cheval tombe , & sur lui renversé
D'un coup de pied sur son casque faussé,
Lui fait au front une large blessure.
Le sang vermeil coule sur la verdure.
L'hermite accourt , il croit qu'il va passer ,
Crie *in manus* , & le veut confesser .

Ah Dorothee ! ah douleur inouïe !
Auprès de lui sans mouvement , sans vie ,

Ton désespoir ne pouvait s'exhaler.

Mais que dis-tu lorsque tu pus parler ?

» Mon cher amant ! c'est donc moi qui te tue ?

» De tous tes pas la compagne assidue

» Ne devait pas un moment s'écarter ;

» Mon malheur vient d'avoir pu te quitter.

» Cette chapelle est ce qui m'a perdue ;

» Et j'ai trahi la Trimouille & l'amour ,

» Pour assister à deux messes par jour " !

Ainsi parlait sa tendre amante en larmes.

Chandos riait du succès de ses armes.

» Mon beau Français, la fleur des chevaliers ,

» Et vous aussi , dévote Dorothee ,

» Couple amoureux , soyez mes prisonniers ,

» De nos combats c'est la loi respectée :

» Venez , je veux que ce héros vaincu

» Soit en un jour & captif & cocu.

Le juste ciel tardif en sa vengeance ,

Ne souffrit pas cet excès d'insolence.

De Jean Chandos les péchés redoublés ,

Filles , garçons , tant de fois violés ,

Impiété , blasphème , impénitence ,

Tout en son tems fut mis dans la balance ,

Et fut pesé par l'ange de la mort.

Le Grand Dunois avait de l'autre bord

Vu le combat & la déconvenue
De la Trimouille ; une femme éperdue ,
Qui le tenait languissant dans ses bras ;
L'hermite auprès qui marmotte tout bas ;
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole ;
A ces objets il pique , il court , il vole.

C'était alors l'usage en Albion ,
Qu'on appellât les choses par leur nom ,
Déjà du pont franchissant la barrière ,
Vers le vainqueur il s'était avancé.

Fils de putain nettement prononcé ,
Frappe au tympan de son oreille altière ,
» Oui , je le suis , dit-il , d'une voix fière ,
» Tel fut Alcide , & le divin Bacchus ,
» L'heureux Persée , & le grand Romulus ,
» Qui des brigands ont délivré la terre .
» C'est en leur nom que j'en vais faire autant .
» Va souviens-toi que d'un bâtard normand ,
» Le bras vainqueur a soumis l'Angleterre .
» O Vous , bâtards du maître du tonnerre ,
» Guidez ma lance & conduisez mes coups !
» L'honneur le veut , vengez-moi , vengez vous ,
Cette priere était peu convenable ;
Mais le héros savait très-bien la fable ;
Pour lui la bible eut des charmes moins doux ,

Il dit & part. Les molettes dorées
Des éperons armés de courtes dents,
De son courfier piquent les nobles flancs.
Le premier coup de sa lance acérée,
Fend de Chandos l'armure diaprée,
Et fait tomber une part du collet,
Dont l'acier joint le casque au corselet.

Le brave Anglais porte un coup effroyable.
Du bouclier la voûte impénétrable,
Reçoit le fer qui s'écarte en glissant.
Les deux guerriers se joignent en passant;
Leur force augmente ainsi que leur colère:
Chacun saisit son robuste adversaire.
Les deux courfiers sous eux se dérobaient,
Débarassés de leurs fardeaux brillans,
S'en vont en paix errer dans les campagnes,
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens
Deux gros rochers détachés des montagnes,
Avec grand bruit l'un sur l'autre roulans:
Ainsi tombaient ces deux fiers combattans,
Frappant la terre & tous deux se ferrans.
Du choc bruyant les échos retentissent,
L'air s'en émeut; les nymphes en gémissent.
Ainsi que Mars suivi par la terreur,
Couvert de sang, armé par la fureur,

Du haut des cieux descendait pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,
Et quand Pallas animait contre lui,
Cent rois ligués dont elle était l'appui;
La terre entière en était ébranlée,
De l'Achéron la rive était troublée;
Et pâlisant sur ses horribles bords,
Pluton tremblait pour l'empire des morts
Les deux héros fièrement se relèvent,
Les yeux en feu se regardent, s'observent,
Tirent leur sabre, & sous cent coups divers
Rompent l'acier dont tous deux sont couverts.
Déjà le sang coulant de leurs blessures,
D'un rouge noir avait teint leurs armures.
Les spectateurs en foule se pressans,
Faisaient un cercle autour des combattans,
Le cou tendu, l'œil fixe, sans haleine,
N'osant parler & remuer à peine.
On en vaut mieux quand on est regardé;
L'œil du public est aiguillon de gloire.
Les champions n'avaient que préludé
A ce combat d'éternelle mémoire.
Achille, Hector & tous les demi-dieux,
Les grenadiers bien plus terribles qu'eux,
Et les lions beaucoup plus redoutables,

Sont moins cruels , moins fiers , moins implacables ;
Moins acharnés. Enfin l'heureux bâtard
Se ranimant , joignant la force à l'art ,
Saisit le bas de l'Anglais qui s'égare ,
Fait d'un revers voler son fer barbare ,
Puis d'une jambe avancée à propos ,
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos ;
Mais en tombant son ennemi l'entraîne.
Couverts de poudre ils roulent sur l'arène ;
L'Anglais dessous & le Français dessus.

Le doux vainqueur dont les nobles vertus
Guident le cœur quand son sort est prospère ,
De son genou pressant son adversaire ,
» Rends-toi , dit-il. Oui , dit Chandos , attends ,
» Tiens , c'est ainsi , Dunois , que je me rends.

Tirant alors pour ressource dernière
Un stilet court , il étend en arrière
Son bras nerveux , le ramène en jurant ,
Et frappe au cou son vainqueur bienfaisant :
Mais une maille en cet endroit entière
Fit éteindre la pointe meurtrière.
Dunois alors cria : Tu veux mourir ,
» Meurs scélérat ; & sans plus discourir ,
Il vous lui plonge avec peu de scrupule
Son fer sanglant devers la clavicule ,

Chandos mourant se débattant en vain ,
Disait encor tout bas , *fils de putain !*
Son cœur altier , inhumain , sanguinaire ,
Jusques au bout garda son caractère.
Ses yeux , son front pleins d'un sombre horreur ,
Son geste encor menaçaient son vainqueur.
Son ame simple , inflexible , implacable ,
Dans les enfers alla braver le diable.
Ainsi finit comme il avait vécu ,
Ce dur Anglais par un Français vaincu.

Le beau Dunois ne prit point sa dépouille :
Il dédaignait ces usages honteux ,
Trop établis chez les Grecs trop fameux.
Tout occupé de son cher la Trimouille ,
Il le ranime , & deux fois son secours ,
De Dorothee ainsi sauva les jours.
Dans le chemin elle soutient encore
Son tendre amant qui de ses mains pressé ,
Semble revivre & n'être plus blessé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore ;
Il les regarde & reprend sa vigueur.
Sa belle amante au sein de la douleur ,
Sentit alors le doux plaisir renaître :
Les agrémens d'un sourire enchanteur ,
Parmi ses pleurs commençaient à paraître ;

Ainsi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un soleil tempéré.

Le roi Gaulois, sa maîtresse charmante,
L'illustre Jeanne embrassent tour-à-tour
L'heureux Dunois, dont la main triomphante
Avait vengé son pays & l'amour.

On admirait toute sa modestie,
Dans son maintien, dans chaque repartie.
Il est aisé, mais il est beau pourtant
D'être modeste alors que l'on est grand.

Jeanne étouffait un peu de jalousie,
Son cœur tout bas se plaignait du destin.
Il lui fâchait que sa pucelle main,
Du mécréant n'eût pas tranché la vie :
Se souvenant toujours du double affront,
Qui vers Cutendre a fait rougir son front,
Quand par Chandos au combat provoquée,
Elle se vit abattue & manquée.

CHANT SEIZIEME.

*Repas à l'hôtel-de-ville d'Orléans , suivi d'un
assaut. Charles attaque les Anglais. Ce qui arrive
à la belle Agnès , &c.*

J'AURAIS voulu dans cette belle histoire .
Ecrire en or au temple de mémoire ,
Ne présenter que des faits éclatans ;
Et couronner mon roi dans Orléans
Par la Pucelle , & l'amour & la gloire.
Il est bien dur d'avoir perdu mon tems
A vous parler de Cutendre , & d'un page ,
De Grisbourdon , de sa lubrique rage ,
D'un muletier , & de tant d'accidens ,
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.
Mais vous savez que ces événemens
Furent écrits par Tritême le sage ,
Je le copie & n'ai rien inventé.
Dans ces détails si mon lecteur s'enfonce ,
Si quelquefois sa dure gravité
Juge mon sage avec sévérité ,
A certains traits si le sourcil lui fronce ,
Il peut , s'il veut , passer la pierre ponce

Sur la moitié de ce livre enchanté ;
Mais qu'il respecte au moins la vérité.

O vérité ! vierge pure & sacrée ,
Quand seras-tu dignement révérée ?
Divinité qui seule nous instruits ,
Pourquoi mets-u ton palais dans un puits ?
Du fond du puits quand seras-tu tirée ?
Quand verrons-nous nos doctes écrivains
Exempts de fiel , libres de flatterie ,
Fidèlement nous apprendre la vie ,
Les grands exploits de nos beaux paladins ?
Oh qu'Arioste étala de prudence ,
Quand il cita l'Archévêque Turpin !
Ce témoignage à son livre divin
De tout lecteur attire la croyance !

Tout inquiet encor de son destin
Vers Orléans Charle était en chem'in ,
Environné de sa troupe dorée ,
D'armes , d'habits , richement décorée ,
Et demandant à Dunois des conseils ,
Ainsi que font tous les rois ses pareils ,
Dans le malheur dociles & traitables ,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charles croyait qu'Agnès & Bonifoux
Suivaient de loin. Plein d'un espoir si doux ,

L'amant royal souvent tourne la tête |
Pour voir Agnès & regarde , & s'arrête ;
Et quand Dunois préparant ses succès
Nomme *Orléans* , le roi lui nomme *Agnès*.

L'heureux bâtard , dont l'active prudence
Ne s'occupait que du bien de la France ,
Le jour baissant découvre un petit fort
Que négligeait le fier duc de Bedford.
Ce fort touchait à la ville investie :
Dunois le prend , le roi s'y fortifie.
Des affigéans c'était les magasins.
Le dieu sanglant qui donne la victoire ,
Le dieu jouflu qui préside aux festins ,
D'emplir ces lieux se disputaient la gloire ,
L'un de canons , & l'autre de bons vins :
Tout l'appareil de la guerre effroyable ,
Tous les apprêts des plaisirs de la table
Se rencontraient dans ce petit château ;
Dieu ! quel butin pour Dunois & Bonneau !

Tout Orléans , à ces grandes nouvelles ,
Rendit à Dieu des graces solennelles,
Un *Te Deum* en faux-bourdon chanté
Devant les chefs de la noble cité ,
Un long diner où le juge & le maire ,
Chanoine , évêque , & guerrier invité

Le verre en main tomberent tous par terre ;
Uu feu sur l'eau dont les brillants éclairs
Dans la nuit sombre illuminent les airs ,
Les cris du peuple & le canon qui gronde
Avec fracas , annoncerent au monde
Que le roi Charles à ses fujets rendu
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

Ces chants de gloire & ces bruits d'allégresse
Furent suivis par des cris de détresse.
On n'entend plus que le nom de Bedford ,
Alerte , aux murs , à la brèche , à la mort.
L'Anglais usait de ces momens propices
Où nos bourgeois , en vidant les flacons ,
Louaient leur prince & dansaient aux chansons.
Sous une porte on plaça deux faucifles ,
Non de boudin , non telles que Bonneau
En inventa pour un ragoût nouveau :
Mais fauciflons dont la poudre fatale
Se dilatant , s'enflant avec éclair ,
Renverse tout , confond la terre & l'air ,
Machine affreuse , homicide infernale ,
Qui contenait dans son ventre de fer
Ce feu pétri des mains de Lucifer.
Par une mèche artitement posée
En un moment la matiere embrasée ,

S'étend

S' étend , s'élève , & porte à mille pas
Bois , gonds , battans & ferrure en éclats.
Le grand Talbot entre & se précipite,
Fureur , succès , gloire , amour , tout l'excite.
Depuis long-tems il brûloit en secret
Pour la moitié du président Louvet.

Ce beau Breton , cet enfant de la guerre
Conduit sous lui les braves d'Angleterre.

» Allons , dit-il , généreux Conquérans ,
» Portons par-tout & le fer & les flammes ,
» Buons le vin des poltrons d'Orléans ,
» Prenons leur or , baisons toutes leurs femmes.
Jamais César dont les traits éloquens ,
Portaient l'audace & l'honneur dans les ames ,
Ne parla mieux à ses fiers combattans.

Sur ce terrain que la porte enflammée
Couvre en sautant d'une épaisse fumée ,
Est un rempart que la Hire & Poton
Ont élevé de pierre & de gazon.
Un parapet garni d'artillerie ,
Pour repousser la première furie ,
Les premiers coups du terrible Bedford ,
Vomit par-tout la terreur & la mort.

Poton , la Hire y paraissent d'abord.
Un peuple entier derrière eux s'évertue ,

Le canon gronde , & l'horrible mot *tue*
Est répété quand les bouches d'enfer
Sont en silence & ne troublent plus l'air.
Vers le rempart des échelles dressées ,
Portent déjà cent cohortes pressées ,
Et le soldat le pied sur l'échelon ,
Le fer en main pousse son compagnon.

Dans ce péril , ni Poton , ni la Hire ,
N'ont oublié leur esprit qu'on admire.
Avec prudence ils avaient tout prévu ,
Avec adresse à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante & la poix embrasée ,
D'épieux pointus une forêt croisée ,
De larges faulx , que leur tranchant effort
Fait ressembler à la faulx de la mort ;
Et des mousquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant sur les bretonnes têtes ,
Tout ce que l'art & la nécessité ,
Et le malheur & l'intrépidité ,
Et la peur même ont pu mettre en usage ,
Est employé dans ce jour de carnage.
Que de Bretons bouillis , coupés , percés ,
Mourans en foule & par rangs entassés !
Ainsi qu'on voit sous cent mains diligentes ,
Tomber l'épi des moissons jaunissantes.

Mais cet affaut fièrement se maintient,
Plus il en tombe, & plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes,
Tombant à terre, & toujours renaissantes,
N'effrayaient point le fils de Jupiter ;
Ainsil'Anglais dans les feux, sous le fer,
Après sa chute encor plus formidable,
Brave en mourant le nombre qui l'accable.

Tu t'avançais sur ces remparts sanglans,
Fier Richemont, digne espoir d'Orléans.
Cinq cents bourgeois, gens de cœur & d'élite,
En chancelant marchent sous ta conduite,
Enlumnés du gros vin qu'ils ont bu ;
Sa sève encor animait leur vertu :
Et Richemont criait d'une voix forte :
» Pauvres bourgeois, vous n'avez plus de porte ;
» Mais vous m'avez, il suffit, combattons.
Il dit, & vole au milieu des Bretons.
Déjà Talbot s'était fait un passage
Au haut du mur, & déjà dans sa rage,
D'un bras terrible il porte le trépas,
Il fait de l'autre avancer ses soldats,
Il s'établit sur ce dernier asyle
Qui te restait, ô malheureuse ville !

Charle en son fort tristement retiré,

D'autres Anglais par malheur entouré
Ne peut marcher vers la ville attaquée,
D'accablement son ame est suffoquée.
» Quoi, disait-il, ne pouvoir secourir
» Mes chers sujets que mon œil voit périr !
» Ils ont chanté le retour de leur maître.
» J'allais entrer, & combattre, & peut être
» Les délivrer des Anglais inhumains.
» Le fort cruel enchaîne ici mes mains.
» Non, lui dit Jeanne, il est tems de paraître,
» Venez, mettez en signalant vos coups
» Ces durs Bretons entre Orléans & vous.
» Marchez, mon prince, & vous sauvez la ville ;
» Nous sommes peu, mais vous en valez mille.
Charles lui dit : » Quoi ! vous savez flatter !
» Je vaudrais bien peu, mais je vais mériter,
» Et votre estime, & celle de la France ;
» Et des Anglais. Il dit, pique & s'avance,
Devant ses pas l'oriflamme est porté,
Jeanne & Dunois volent à son côté,
Il est suivi de ses gens d'ordonnance ; |
Et l'on entend à travers mille cris,
Vive le roi, Montjoye & saint Denis.
Charles, Dunois & la Baroïse altière,
Sur les Bretons s'élancent par derrière :

Tels que des monts qui tiennent dans leur sein
Les réservoirs du Danube & du Rhin ,
L'aigle superbe aux ailes étendues ,
Aux yeux perçans , aux huit griffes pointues ;
Planant dans l'air , tombe sur des faucons
Qui s'acharnaient sur le cou des hérons.
L'Anglais surpris , croyant voir une armée ,
Descend soudain de la ville alarmée.
Tous les bourgeois devenus valeureux ,
Les voyant fuir descendent après eux.
Charles plus loin , entouré du carnage ,
Jusqu'à leur camp se fait un beau passage.
Les assiégeans à leur tour assiégés ,
En tête , en queue , assaillis , égorgés ,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées ,
D'armes , de morts & de mourans jonchées ,
Et de leurs corps ils faisaient un rempart.

Dans cette horrible & sanglante mêlée ,
Le roi disait à Dunois : » Cher bâtard ,
» Dis-moi de grace , où donc est-elle allée ?
» Qui , dit Dunois ? . . . Le bon roi lui repart :
» Ne fais-tu pas ce qu'elle est devenue ? . . .
» Qui donc ? . . . Hélas ! elle était disparue
» Hier au soir avant qu'un heureux sort
» Nous eut conduits au château de Bedford.

» Et dans la place on est entré sans elle.
» Nous la trouverons bien dit la Pucelle.
» Ciel ! dit le roi , qu'elle me soit fidèle ,
» Gardez-la moi. » Pendant ce beau discours
Il avançait & combattait toujours.

Oh ! que ne puis-je en grands vers magnifiques
Ecrire au long tant de faits héroïques !

Homère seul a le droit de conter
Tous les exploits , toutes les aventures ,
De les étendre & des le répéter ,
De supputer les coups & les blessures ,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector ,
De grands combats , & des combats encor.
C'est-là , sans doute , un sûr moyen de plaire.
Mais je ne puis me résoudre à vous taire
D'autres dangers dont un destin cruel
Circonvenait la belle Agnès Sorel ,
Quand son amant s'avançait vers la gloire.

Dans le chemin , sur les rives de Loire ,
Elle entretient le pere Bonifoux ,
Qui toujours sage , insinuant & doux ,
Du tentateur lui contait quelque histoire
Divertissante , & sans réflexions :
Sous l'agrément déguisant ses leçons.
A quelques pas la Trimouille & sa dame

S'entretenaient de leur fidèle âme,
Et du dessein de vivre ensemble un jour,
Dans leur château tout entiers à l'amour.
Dans leur chemin la main de la nature
Tend sous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, semblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Athalante.
Sur le duvet de cette herbe naissante
Agnès approche & chemine avec eux.
Le confesseur suivit la belle errante.
Tous quatre allaient tenant de beaux discours
De piété, de combats & d'amours.
Sur les Anglais, sur le diable on raisonne.
En raisonnant on ne vit plus personne.
Chacun fondait doucement, doucement,
Homme & cheval sous le terrain mouvant,
D'abord les pieds, puis le corps, puis la tête.
Tout disparut, ainsi qu'à cette fête
Qu'en un palais d'un auteur cardinal
Trois fois au moins par semaine on apprête
A l'opéra souvent joué si mal,
Plus d'un héros à nos regards échappe,
Et dans l'enfer descend par une trappe.
Monrose vit du rivage prochain
La belle Agnès, & fut tenté soudain

De venir rendre à l'objet qu'il observe
Tout le respect que son ame conserve.
Il passe un pont : mais il devient perclus ,
Quand la voyant son œil ne la vit plus.
Froid comme marbre , & blême comme gypse,
Il veut marcher ; mais lui-même il s'éclipse.
Paul Tirconel , qui de loin l'aperçut ,
A son secours à grand galop courut.
En arrivant sur la place funeste ,
Paul Tirconel y fond avec le reste.
Ils tombent tous dans un grand souterrain
Qui conduisait aux portes d'un jardin ,
Tel que n'en eut Louis le quatorzieme ,
Aïeul d'un roi qu'on méprise & qu'on aime :
Et le jardin conduisait au château
Digne en tout sens de ce jardin si beau.
C' était . . . mon cœur à ce seul mot soupire ,
De Conculix le formidable empire.
O Dororhée , Agnès & Bonifoux !
Qu'allez-vous faire ? & que deviendrez-vous ?

CHANT DIX-SEPTIEME.

Comment Jeanne tomba dans une étrange tentation.

QUE la vengeance est une passion
Funeste au monde, affreuse, impitoyable !
C'est un tourment, c'est une obsession :
Et c'est aussi le partage du diable.

Le gros damné de pere Grisbourdon,
Terrible encor au fond de sa chaudière,
En blasphémant cherchait l'occasion
De se venger de la Pucelle altière,
Par qui là-haut d'un coup d'estramaçon,
Son chef tondu fut privé de son tronc.
Il s'écriait : » O Belzébut, mon pere,
» Ne pourrais-tu dans quelque gros péché,
» Faire tomber cette Jeanne sévère ?
» J'y crois pour moi ton honneur attaché.

Il ne faut pas beaucoup de rhétorique,
Pour engager le tentateur antique
A travailler de son premier métier.
De tout méchef ce maudit ouvrier
Courut bien vite observer sur la terre
Ce que faisaient ses amis d'Angleterre ;

238 CHANT DIX-SEPTIEME.

En quel état & de corps & d'esprit
Se trouvait Jeanne. Après le grand conflit
Charles, Dunois, & la grosse amazone,
Lassés tous trois des travaux de Bellone,
Etaient enfin revenus dans leur fort,
En attendant quelque nouveau renfort.
Des assiégés la brèche réparée,
Aux assaillans ne permet plus l'entrée.
Des ennemis la troupe est retirée.

Les citoyens, le roi Charle & Bedford,
Chacun chez soi soupe en hâte & s'endort.

Muses, tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future ;
Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
Les sages goûts d'une tendresse pure,
Remerciez le bon monsieur Denis,
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

Il vous souvient que je vous ai promis
De vous donner des mémoires fidèles
De ce baudet possesseur de deux aîles.
La nuit des tems cache encor aux humains
De l'âne ailé quels étaient les desseins,
Quand il avait sur ses aîles dorées,
Porté Dunois aux Lombardes contrées.
De ce héros cet âne était jaloux.

Plus d'une fois en portant la Pucelle ,
 Au fond du cœur il sentit l'étincelle
 De ce beau feu plus vif encor que doux ,
 Ame , ressort , & principes des mondes ,
 Qui dans les airs , dans les bois , dans les ondes ,
 Produit les corps & les anime tous.
 Ce feu sacré dont il nous reste encore
 Quelques rayons dans ce monde épuisé ,
 Fut pris au ciel pour animer Pandore.
 Depuis ce tems le flambeau s'est usé.
 Tout est flétri ; la force languissante
 De la nature en nos malheureux jours ,
 Ne produit plus que d'imparfaits amours.
 S'il est encor une flamme agissante ,
 Un germe heureux des principes d'vins ,
 Ne cherchez pas chez Vénus , Uranie ,
 Ne cherchez point chez les faibles humains ,
 Adressez-vous aux héros d'Arcadie.

Beaux céladons , que des objets vainqueurs
 Ont enchaînés par des liens de fleurs ;
 Tendres amans en cuirasse , en soutane ,
 Prélats , abbés , colonels , conseillers ,
 Gens du bel air , & même cordeliers ,
 En fait d'amour défiez-vous d'un âne.
 Chez les Latins le fameux âne d'or ,

Si renommé par sa métamorphose ,
De celui-ci n'approchait pas encor ;
Il n'était qu'homme , & c'est bien peu de chose.

La grosse Jeanne au visage vermeil ,
Qu'ont rafraîchi les pavots du sommeil ,
Entre ses draps doucement recueillie ,
Se rappelait les destins de sa vie.
De tant d'exploits son jeune cœur flatté ,
A saint Denis n'en donna pas la gloire ;
Elle conçut un grain de vanité.
Denis fâché , comme on peut bien le croire ,
Pour la punir laissa quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ses sens.
Denis voulut que sa Jeanne qu'il aime ,
Connût enfin ce qu'on est par soi-même ;
Et qu'une femme en toute occasion ,
Pour se conduire a besoin d'un patron.
Elle fut prête à devenir la proie
D'un piège affreux que tendit le démon.
On va bien loin , si-tôt qu'on se fourvoie.

Le tentateur qui ne négligeant rien ,
Autour de nous rode épiant sans cesse ,
Prenait son tems ; il le prend toujours bien.
Il est par-tout : il entra par adresse
Au corps de l'âne , il lui forma l'esprit ,

Valeur

Valeur des sons à sa langue il apprit ;
A sa voix rauque il ôta la rudesse ,
Il l'instruisit aux finesse de l'art ,
Approfondi par Ovide & Bernard.

L'âne éclairé surmonta toute honte ;
De l'écurie adroitement il monte
Au pied du lit où dans un doux repos ,
Jeanne en son cœur repassait ses travaux :
Puis doucement s'acroupissant près d'elle ,
Il la loua d'effacer les héros ,
D'être invincible ; & sur-tout d'être belle.
Ainsi jadis le serpent séducteur ,
Quand il voulut subjuguier notre mère ,
Lui fit d'abord un compliment flatteur.
L'art de louer commença l'art de plaire.

» Où suis-je , ô ciel ! s'écria Jeanne d'Arc :
» Qu'ai-je entendu ? par saint Luc ! par saint Marc !
» Est-ce mon âne ! ô merveille ! ô prodige !
» Mon âne parle , & même il parle bien.

L'âne à genoux composant son maintien ,
Lui dit : O d'Arc ! ce n'est point un prestige ,
» Voyez en moi l'âne de Canaan.
» Je fus nourri chez le vieux Balaan :
» Chez les païens Balaan était prêtre ;
» Moi j'étais Juif : & sans moi mon cher maître

242 CHANT DIX-SEPTIEME.

» Aurait maudit tout ce bon peuple élu ,
 » Dont un grand mal fût sans doute advenu.
 » Adonai récompensa mon zèle.
 » Au vieil Adam d'abord il me donna ;
 » Adam avait une vie immortelle :
 » J'en eus autant ; & le maître ordonna
 » Que le ciseau de la parque cruelle
 » Respecterait le fil de mes beaux ans.
 » Je jouis donc d'un éternel printems ,
 » Dans le jardin de vos premiers parens
 » Avec Adam dont je fus la monture.
 » Là pour nous deux l'indulgente nature
 » Sans s'épuiser prodiguait ses présens.
 » De ce jardin le maître débonnaire
 » Me permit tout , hors un cas seulement :
 » Il m'ordonna de vivre chastement ;
 » C'est pour un âne une terrible affaire.
 » Jeune & sans frein dans ce charmant séjour ,
 » Maître de tout , j'avais droit de tout faire ,
 » Le jour , la nuit , tout , excepté l'amour.
 » J'obéis mieux que votre premier homme ,
 » Qui perdit tout pour manger une pomme :
 » Je fus vainqueur de mon tempérament ;
 » La chair se tut ; je n'eus point de faiblesses ,
 » Je vécus vierge ; & savez-vous comment ?

- » Dans le jardin il n'était point d'ânesses.
» Je vis couler, content de mon état ,
» Pus de mille ans dans ce doux célibat ,
» Lorsque Bacchus vint du fond de la Grèce
» Porter le thyrsè , & la gloire , & l'ivresse
» Dans les pays par le Gange arrosés.
» A ce héros je servis de trompette :
» Les Indiens par nous civilisés
» Chantent encor ma gloire & leur défaite,
» Silène & moi nous sommes plus connus
» Que tous les grands qui suivirent Bacchus.
» Bientôt il plut au maître du tonnerre ,
» Au créateur du ciel & de la terre ,
» Pour racheter le genre humain captif,
» De se faire homme , & , qui pis est , Juif.
» Joseph Panthere & la brune Marie ,
» Sans le savoir, firent cette œuvre pie.
» A son époux la belle dit adieu ,
» Puis accoucha d'un bâtard qui fut Dieu.
» Il fut d'abord suivi par la canaille ,
» Par des Matthieus , des Jacques , des enfans ;
» Car Dieu se cache aux fages comme aux grands ;
» L'humble le suit , l'homme d'état s'en raille ;
» La cour d'Hérode & les gens du bel air
» Narguent un Dieu bâtard & fait de chair.

- » De cette chair l'humanité sacrée
» Est de Pilate assez peu révéree.
» Mais quelques jours avant qu'il fût fessé ,
» Et qu'un long bois pour Jesus fût dressé ,
» Il devait faire en public son entrée.
» C'était un point de sa religion ,
» Que sur un âne il entrât dans Sion :
» Cet âne était prédit par Isaïe ,
» Ezéchiél, Baruc & Jérémie ;
» C'était un cas important dans la loi :
» O Jeanne d'Arc , cet âne , c'était moi.
» Un ordre vint de l'archange terrible ,
» Qui du jardin est le Suisse inflexible ,
» De me laisser sortir de ce beau lieu.
» Je pris ma course , & j'allai porter Dieu.
» Notre présence imposait aux oracles :
» A chaque pas nous faisons des miracles :
» Vérole , toux , fièvre , chancre , farcin ,
» Disparaissaient à notre aspect divin.
» Chacun criait : Vive le roi de gloire !
» Vous connaissez le reste de l'histoire.
» Le créateur pendu publiquement
» Ressuscita bientôt secrètement ,
» Je fus fidèle & restai chez sa mere ,
» Très-mal bâti , faisant très-maigre chere.

» Marie , au jour de son affomption ,
 » Par testament me laissa pension :
 » Et je vécus mille ans dans la maison
 » Jusques au jour où cette maison sainte
 » De la cité quittant l'indigne enceinte
 » Alla par mer aux rivages heureux ,
 » Où de Lorrette est le trésor fameux :
 » Là du seigneur je servis les pucelles.
 » J'en fus aimé , je fus plus vierge qu'elles ,
 » Enfin là-haut dans ces plaines d'azur ,
 » Lorsque saint George à vos Français si dur ,
 » Cefier saint George aimant toujours la guerre ,
 » Voulut avoir un courfier d'Angleterre ;
 » Quand saint Martin , fameux par son manteau ,
 » Obtint encor un cheval assez beau ,
 » Monsieur Denis qui comme eux fait figure ,
 » Voulut comme eux avoir une monture ;
 » Il me choifit , près de lui m'appella.
 » D'étrilles d'or mon maître m'étrilla :
 » Du doux Jésus les bontés paternelles
 » Me firent don de deux brillantes aîles.
 » Et dans le tems que les anges des airs
 » Faisaient voguer la maison sur les mers ,
 » Je pris mon vol aux voûtes éternelles :
 » L'aigle de Jean & le bœuf de Mathieu

246 CHANT DIX-SEPTIEME.

„ Me firent fête en cet auguste lieu :
 „ L'agneau sans tache avec moi brouta l'herbe ;
 „ Là je bravai ce cheval si superbe ,
 „ Qui doit porter par arrêt du destin
 „ Tantôt Luther & tantôt Jean Calvin. !
 „ Je fus nourri de nectar , d'ambroisie.
 „ Mais, ô ma Jeanne ! une si belle vie
 „ N'approche pas du plaisir que je sens ,
 „ Au doux aspect de vos charmes puissans.
 „ L'aigle , le bœuf , le cheval , l'agneau même ,
 „ Ne valent pas votre beauté suprême.
 „ Croyez sur-tout que de tous les emplois ,
 „ Où m'éleva mon étoile bénigne ,
 „ Le plus heureux , le plus selon mon choix ,
 „ Et dont je suis peut-être le plus digne ,
 „ C'est de servir sous vos augustes loix.
 „ Quand j'ai quitté le ciel & l'empirée ,
 „ J'ai vu par vous ma fortune honorée.
 „ Non , je n'ai point abandonné les cieux ,
 „ J'y suis encor ; le ciel est dans vos yeux.
 Ainsi parlait l'âne avec élégance ,
 En appuyant sa flatteuse éloquence
 D'un geste heureux que n'ont pas eu Baron
 Et Bourdaloue , & le doux Massillon.
 Ce beau récit , cette histoire admirable ,

Cet air naïf dont l'âne débitait,
Mais plus que tout, ce geste inimitable,
Firent sur Jeanne un vif & prompt effet,
Que son Dunois n'avait point encore fait.

Tandis qu'il parle avec tant d'impudence,
Le grand Dunois qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout stupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'amour lui suscitait.
Il entre, il voit : ô prodige ! ô merveille !
Le possédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.
De Débora la lance redoutable
Était chez Jeanne auprès de son chevet ;
Il la saisit ; la puissance du diable
Ne tient jamais contre ce fer divin.
Le grand Dunois poursuit l'esprit malin :
Belzébut tremble, & prompt à disparaître,
Emporte l'âne à travers la fenêtre.
Il le conduit par le chemin des airs
Dans ce château fatal à l'innocence,
Où Conculix tenait en sa puissance
La belle Agnès & les héros divers,
Anglais, Français, qui tombés dans le piège,

248 CHANT DIX-SEPTIEME,

Sont prisonniers en ce lieu sacrilège.

Ce Conculix depuis le jour cruel
Où le bâtard & la pucelle altière,
L'ayant couvert d'un affront éternel,
De son palais ont forcé la barrière,
Se gardait bien de donner des soupés
Aux chevaliers dans ses lacs attrapés.
Il les traitait avec rude manière,
Et les tenait dans le fond d'un caveau.
Son chancelier s'en vint en long manteau
Signifier à la troupe éplorée
De Conculix la volonté sacrée.

„ Vous jeûnerez & vous boirez de l'eau,
„ Serez fessés une fois la semaine,
„ Jusqu'au moment où quelqu'une, ou quelqu'un,
„ En remplissant un devoir peu commun,
„ Pourra sauver votre demi douzaine.
„ Tâchez d'aimer. Il faut qu'un de vous fix
„ Du fond du cœur brûle pour Conculix.
„ Il veut qu'on l'aime : il en vaut bien la peine,
„ Si nul de vous ne peut y réussir,
„ Soyez fessés, car tel est son plaisir.

Il s'en retourne après cette sentence.

Les prisonniers restent en conférence,
Mais qui voudra se dévouer pour tous ?

Agnès disait : „ pourrais-je en conscience

„ Du dieu d'amour sentir ici les coups ?

„ Le don d'aimer ne dépend pas de nous :

„ Et je serai fidèle au roi de France.

Parlant ainsi , ses regards affligés

Lorgnent Monrose , & de pleurs sont chargés.

Monrose dit : „ Pour moi j'aime une belle ,

„ Que pour des dieux je ne saurais quitter.

„ Cent Conculix ne sauraient me tenter :

„ Et je voudrais être fessé pour elle !

„ Je voudrais l'être aussi pour mon amant ,

Dit Dorothée. „ Il n'est point de tourment

„ Que de l'amour le charme n'adoucisse :

„ Quand on est deux , est-il quelque supplice ?

Son la Trimouille , à ce discours charmant ,

Tombe à ses pieds , & s'abandonne en proie

A ses douleurs qu'allège un peu de joie.

Le Confesseur ayant touffé deux fois ,

Leur dit : „ Messieurs , j'étais jeune autrefois ,

„ Ce tems n'est plus : & les rides de l'âge

„ Ont sillonné la peau de mon visage.

„ Que puis-je ? hélas ! je suis par mon emploi

„ Dominicain , & confesseur du roi ;

„ Je ne saurais vous tirer d'esclavage.

Paul Tirconel qu'anime un fier courage

250 CHANT DIX-SEPTIEME.

Se leve , & dit : „ Eh bien ! ce sera moi,
 A ces trois mots dits avec assurance ,
 Les prisonniers reprirent espérance.
 A Conculix , le lendemain matin ,
 Etant pourvu de sexe féminin ,
 Paul écrivit une lettre fort tendre ,
 Qu'au chancelier la géoliere alla rendre ,
 Paul y joignit un petit madrigal
 D'un goût tout neuf , & fort original,

CHANT DIX-HUITIEME.

*La présidente Louvet devient folle d'amour pour le
fire Talbot , & la Pucelle pour l'âne de Denis.*

JE dois chanter quelle terrible suite ;
De Conculix eut l'infâme conduite ;
Ce que devint l'effronté Tirconel ,
Et quel secours étrange & salutaire ,
Sut procurer notre réverend pere
A Dorothee , à la douce Sorel ,
Et par quel art il les tira d'affaire.
Je dois chanter par quels feux quels exploits ;
L'âne ravit la pucelle à Dunois ,
Et comment dieu punit l'âne infidèle
Par qui Satan pollua la Pucelle.

Mais avant tout, le siège d'Orléans ,
Où s'escrimaient tant de fiers combattans ,
Est le grand point qui tous nous intéresse.
O dieu d'amour ! ô puissance ! ô faiblesse !
Amour fatal ! tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'osait plus espérer ,
Ce que Bedford & son expérience,

252 CHANT DIX-HUITIEME.

Ce que Talbot & sa rare vaillance
 Ne purent faire , amour ! tu l'entrepris.
 Songez , lecteurs , que ces fatales flammes
 Brulent vos corps & hasardent vos ames.
 Tu fais nos maux , cher enfant , & tu ris.

En te jouant dans la triste contrée ,
 Où cent héros combattent pour deux rois ,
 Ta douce main blessa depuis deux mois
 Le grand Talbot d'une flèche dorée ,
 Que tu tiras de ton premier carquois.
 C'était avant ce siége mémorable ,
 Dans une trêve , hélas ! trop peu durable.
 Il conféra , soupa paisiblement
 Avec Louvet ce grave président
 Lequel Louvet eut la gloire imprudente
 De faire aussi souper la présidente.
 Madame était un peu coll et-monté.
 L'amour se plut à dompter sa fierté ,
 Il hait l'air prude , & souvent l'humilie.
 Il déranger sa noble gravité ,
 Par un des traits qui donnent la folie.

La présidente en cette occasion ,
 Gagna Talbot & perdit la raison.

Vous avez vu la fatale escalade ,
 L'assaut sanglant , l'horrible canonade ,

Tous

CHANT DIX-HUITIEME. 253

Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
 Au haut des murs, en-dedans, en-dehors,
 Lorsque Talbot & ses fieres cohortes
 Avaient brisé les ramparts & les portes,
 Et que sur eux tombaient du haut des toits,
 Le fer, la flamme, & la mort à la fois.
 L'ardent Talbot avait d'un pas agile,
 Sur des mourans pénétré dans la ville,
 Renversant tout, criant à haute voix:
 » Anglais! entrez; bas les armes, bourgeois!
 Il ressemblait au grand dieu de la guerre,
 Que sous ses pas fait retentir la terre,
 Quand la discorde, & Bellone, & le sort,
 Arment son bras ministre de la mort.

La présidente avait un ouverture
 Dans son logis auprès d'une mazure,
 Et par ce trou contemplait son amant,
 Ce casque d'or, ce panache ondoyant,
 Ce bras armé, ces vives étincelles
 Qui s'élançaient du rond de ses prunelles,
 Ce port altier, cet air d'un demie-dieu.
 La présidente en était tout en feu,
 Hors de ses sens, de honte dépouillée.
 Telle antrefois d'une maison grillée,
 Une beauté dont l'amour prit le cœur,
 Lorgnait Baron cet immortel acteur,

254 CHANT DIX-HUITIEME.

D'un œil ardent dévorait sa figure,
Son beau maintien, ses gestes, sa parure,
Mêlait tout bas sa voix à ses accens,
Et recevait l'amour par tous les sens.

N'en pouvant plus, la belle présidente,
Dans son accès dit à sa confidente,
„ Cours, ma Suzon, vole, va le trouver,
„ Dis-lui, dis-lui, qu'il vienne m'enlever.
„ Si tu ne peux lui parler, fais-lui dire,
„ Qu'il ait pitié de mon tendre martyr;
„ Et que s'il est un digne chevalier,
„ Je veux souper ce soir dans son quartier.
La confidente envoie un jeune page;
C'était son frere; il fait bien son message;
Et sans tarder fix estafiers hardis
Vont chez Louvet & forcent le logis.

On entre; on voit une femme masquée,
Et mouchetée, & peinte, & requinquée,
Le front garni des cheveux vrais ou faux,
Montés en arc & tournés en anneaux.
On vous l'enleve, on la fait disparaître
Par des chemins dont Talbot est le maître.

Ce beau Talbot ayant dans ce grand jour
Tant répandu, tant essuyé d'alarmes,
Voulut le soir dans les bras de l'amour,
Se consoler du malheur de ses armes,

Tout vrai héros, ou vainqueur, ou battu,
 Quand il le peut souper avec sa maîtresse.
 Sire Talbot qui n'est point abattu,
 Attend chez lui l'objet de sa tendresse.
 Tout était prêt pour un souper exquis.
 De gros flacons à panse ciselée,
 Ont rafraîchi dans la glace pilée
 Ce jus brillant, ces liquides rubis
 Que tient citeaux dans ses cerveaux bénis.
 A l'autre bout de sa superbe tente,
 Est un sofa d'une forme élégante,
 Bas, large, mou, très-proprement orné,
 A deux chevets, à dossier contourné,
 Où deux amis peuvent tenir à l'aise.
 Sire Talbot vivait à la française.

Son premier soin fut de faire chercher
 Le tendre objet qui l'avait su toucher.
 Tout ce qu'il voit parle de son amante :
 Il la demande ; on vient ; on lui présente
 Un monstre gris en pompons enfantins ,
 Haut de trois pieds en comptant ses patins.
 D'un rouge vif ses paupières bordées
 Sont d'un suc jaune en tout tems inondées :
 Un large nez, au bout tors & crochu ,
 Semble couvrir un long menton fourchu.

Y il

Talbot crût voir la maîtresse du diable.
 Il jette un cri qui fait tomber la table.
 C'était la sœur du gros monsieur Louvet,
 Qu'en son logis sa garde avait trouvée,
 Et qui de gloire & de plaisir crevait,
 Se pavanant de se voir enlevée.

La présidente en proie à la douleur,
 D'avoir manqué son illustre entreprise,
 Se désolait de la triste méprise :
 Jamais Valois n'a plus maudit sa sœur.
 L'amour déjà troublait sa fantaisie.
 Ce fut bien pis, lorsque la jalousie,
 Dans son cerveau porta de nouveaux traits :
 Elle devint plus folle que jamais.

L'âne plus fou revint près la Pucelle,
 Jeanne s'émeut : ses sens furent charmés :
 Les yeux en feux : » Par saint Denis , dit-elle ,
 » Est-il bien vrai , monsieur , que vous m'aimez ?
 » Si je vous aime ! en doutez-vous encore ,
 Répondit l'âne ? oui , mon cœur vous adore ;
 » Ciel ! que je fus jaloux du cordelier !
 » Qu'avec plaisir je servis l'écuyer ,
 » Qui vous sauva de la fureur claustrale
 » Où s'emportait la bête monacale ?
 » Mais je suis plus jaloux mille fois
 » De ce bâtard , de ce brutal Dunois !

„ Yvre d'amour & fou de jalousie ,
„ Je transportai Dunois en Italie.
„ Las ! Il revint ; il vous offrit ses vœux ;
„ Il est plus beau , mais non plus amoureux.
„ O noble Jeanne ! ornement de ton âge !
„ Dont l'univers vante le pucelage ,
„ Est-ce Dunois qui sera ton vainqueur ?
„ Ce sera moi ; j'en jure par mon cœur.
„ Ah ! si le ciel en m'ôtant les ânesses
„ Te réserva mes plus pures caresses ,
„ Si toujours doux , toujours tendre & discret ,
„ Jufqu'à ce jour j'ai gardé mon fecret ,
„ De mes défirs fi Jeannette est flattée ,
„ Si pénétré du plus ardent amour
„ Je te préfere au célefte féjour ,
„ Et fi mon dos tant de fois t'a portée ,
„ Tu pourras bien me porter à ton tour.

Jeanne reçut cet aveu téméraire
Avec fuprife autant qu'avec colere ;
Et cependant fon grand cœur en fecret
Etoit flatté de l'étonnant effet
Que produifait fa beauté finguliere
Sur les fens lourds d'une ame fi groffiere.

Vers fon amant elle avance la main
Sans y fonger , puis la tire foudain.
Elle rougit , s'effraie & fe condamne ,

Puis se rassure, & puis lui dit : „ Bel âne !

„ Vous concevez un chimérique espoir :

„ Respectez plus ma gloire & mon devoir :

„ Trop de distance est entre nos espèces :

„ Non je ne puis approuver vos tendresses.

„ Gardez-vous bien de me pousser à bout.

L'âne reprit : „ L'amour égale tout.

„ Songe au cigne à qui Léda fit fête

„ Sans cesser d'être une personne honnête ;

„ Connaissez-vous la fille de Minos ?

„ Un taureau l'aime : elle fuit des héros,

„ Et va coucher avec son quadrupède :

„ Sachez qu'un aigle enleva Ganimède,

„ Et que Phillire avait favorisé

„ Le dieu des mers en cheval déguisé.

Il poursuivait son discours : & le diable ,

Premier auteur des écrits de la fable ,

Lui fournissait ces exemples frappans ,

Et mettait l'âne au rang de nos savans.

Jeanne écoutait : que ne peut l'éloquence !

Toujours l'oreille est le chemin du cœur :

L'étonnement est suivi du silence.

Jeanne ébranlée admire, rêve, pense ,

Aimer un âne & lui donner sa fleur !

Souffrirait-elle un pareil déshonneur ,

Après avoir sauvé son innocence

Des muletiers & des héros de France ?
 Après avoir par la grace d'en-haut ,
 Dans le combat mis Chandos en défaut ?
 Mais ce bel âne est un amant céleste ;
 Il n'est héros si brillant & si leste ;
 Nul n'est plus tendre & nul n'a plus d'esprit ;
 Il eut l'honneur de porter Jesus-Christ :
 Il est venu des plaines éternelles ;
 D'un séraphin il a l'air & les aîles ;
 Il n'est point là de bestialité ,
 C'est bien plutôt de la divinité.

Tous ces pensérs formaient une tempête
 Au cœur de Jeanne , & confondaient sa tête ,
 Ainsi l'on voit sur les profondes mers
 Deux fiers tyrâns des ondes & des airs ;
 L'un accourant des cavernes australes ,
 L'autre sifflant des plaines boréales
 Contre un vaisseau cinglant sur l'Océan
 Vers Sumatra , Bengale , ou Ceilan ;
 Tantôt la nef aux cieux semble portée ,
 Près des rochers tantôt elle est jettée ,
 Tantôt l'abîme est prêt à l'engloutir ,
 Et des enfers elle paraît sortir.

Notre amazone est ainsi tourmentée.
 L'âne est pressant : & la belle agitée
 Ne peut tenir dans son émotion

Le gouvernail que l'on nomme raison.
 D'un tendre feu ses yeux étincelerent ,
 Son cœur s'émut : tous ses sens se troublèrent :
 Sur son visage un instant de pâleur
 Fut remplacé d'une vive rougeur.
 Du harangueur le redoutable geste
 Etait sur-tout l'écueil le plus funeste.
 Elle n'est plus maîtresse de ses sens ;
 Ses yeux mouillés deviennent languissans ;
 Dessus son lit sa tête s'est penchée ;
 De ses beaux yeux la honte est cachée ;
 Ses yeux pourtant regardaient par en bas :
 Elle étalait ses robustes appas :
 De son cu brun les voûtes s'éleverent ,
 Et ses genoux sous elle se plierent.
 Tels on a vu Thibouville & Villars ,
 Imitateurs du premier des Césars ,
 Tout enflammés du feu qui les possède
 Tête baissée attendre un Nicomède ,
 Et seconder par de fréquens écarts
 Les vaillans coups de leur laquais picards.

L'enfant malin qui tient sous son empire
 Les genre humain , les ânes & les dieux ,
 Son arc en main , planait au haut des cieux ,
 Et voyait Jeanne avec un doux sourire ,
 Serrant la fesse & tortillant le cu ,

Brûler des feux dont son amant pétille ,
Hâter l'instant de cesser d'être fille ,
Et du satin de son croupion charnu
De son baudet presser l'inguen à cru.

Déjà trois fois la défunte Pucelle
Avait senti dans son brûlant manoir :
Jaillir les eaux du céleste arrosoir :
Et quatre fois la terrible alumelle
Jusques au vif ayant percé la belle ,
Jeanne avait vu , car bien sentir c'est voir ,
D'un chaud brasier qui couve au-dedans d'elle
Naître & mourir mainte & mainte étincelle.
Quand tout-à-coup on entend une voix :

„ Jeanne , accourez . signalez vos exploits ,
„ Levez-vous donc Dunois est sous les armes ,
„ On va combattre , & déjà nos gendarmes
„ Avec le roi commencent à sortir :
„ Habillez-vous ! est-il tems de dormir !

C'était la belle & jeune Dorothee ,
De bonté d'ame envers Jeanne portée ,
Qui la croyant dans les bras du sommeil ,
Venait la voir & hâter son réveil.

Ainsi parlant à la belle pâmée ,
Elle entr'ouvrit la porté mal fermée
Vit le *duo* dans le fort des exploits ,
Et se signa de honte par trois fois.

Jadis Vénus fut bien moins confondue ,
 Lorsqu'en des rets formés de fil d'airain ,
 A tous les dieux ce cocu de Vulcain
 Sous le dieu Mars la fit voir tout nue.

Jeanne ayant vu que Dorothee est là
 Témoin de tout , immobile resta ,
 Puis dans son lit se remit , s'ajusta ,
 Puis en ses mots d'un ton ferme parla :

„ Vous avez vu , ma fille , un grand mystere ,
 „ Suite d'un vœu que j'ai fait pour le roi :
 „ Si l'apparence est un peu contre moi ,
 „ J'en suis fâchée , & vous saurez vous taire :
 „ De l'amitié je fais remplir les droits
 „ En cas pareil comptez sur mon silence :
 „ Cachez sur-tout cette affaire à Dunois ,
 „ Vous risqueriez le salut de la France.

Après ces mots elle sauta du lit ,
 D'eau de lavande amplement se servit ,
 Prit sa culotte & changea de chemise ;
 Son corselet & son habit vêtit.

Quand Dorothee , encor toute surprise ,
 Ainsi lui parle avec pleine franchise :

„ En vérité , madame , mon esprit
 „ Ne connaît rien à pareille aventure :
 „ Je vous tiendrai le secret , je vous jure ,
 „ Car de l'amour j'éprouvai la blessure ,

„ J'en suis atteinte , & mon malheur m'apprit
 „ A pardonner aux faiblesses aimables.
 „ Oui , tous les goûts sont pour moi respectables ;
 „ Mais j'avouerai que je ne conçois pas ,
 „ Lorsque l'on peut serrer entre ses bras
 „ Le beau Dunois , comment on peut descendre
 „ Aux vils devoirs qu'un âne peut vous rendre ;
 „ Comment on peut soutenir l'appareil
 „ De l'attitude aptée à cas pareil ;
 „ Comment on est d'avance consternée
 „ Epouvantée , abîmée , étonnée ,
 „ De la douleur qu'on ne peut qu'endurer
 „ Pour donner place à la grosseur outrée ;
 „ Longueur , roideur ; force démesurée
 „ De l'instrument qui doit vous déchirer ,
 „ Pour de droit fil en plein vous perforer ;
 „ Comment enfin on peut sans résistance ,
 „ Sans nul dégoût , en bonne conscience ,
 „ S'aimer si peu , si peu se respecter ,
 „ Que d'assourvir le desir si profane
 „ De préférer au beau Dunois un âne ,
 „ Et d'espérer quelque plaisir goûter ;
 „ Vous en goûtiez pourtant , la belle dame ;
 „ Car je l'ai lu dans vos yeux pleins de flâme.
 „ Certes en moi la nature pâtit :
 „ Je me connais : je serais alarmée

642 CHANT DIX-HUITIÈME.

„ D'un tel galant. ” Jeanne alors repartit
En soupirant : „ Ah ! s'il t'avait aimée !

C'est par tes vers , enfans de mon loisir ,
Que j'égayais les soucis du vieil âge :
O don du ciel ! tendre amour doux desir !
On est encor heureux par votre image :
L'illusion est le premier plaisir ,
J'allais enfin , libre en mon hermitage ,
Chantant les feux de Jeanne & de Dunois ,
Me consoler de la jalouse sage ,
Des faux mépris , des cruautés des rois :
Des traits du sot , des sottises du sage ;
Mais quel démon me vole cet ouvrage ?
Brisons ma lyre : elle échappe à mes doigts ,
Ne t'attends pas à de nouveaux exploits.
Lecteur ! ma Jeanne aura son pucelage ,
Jusqu'à ce que les vierges du seigneur ,
Malgré leurs vœux , sachent garder le leur.

F I N.

9 MA 66

